EXPÉDITION

DE

LA RECHERCHE

AU SPITZBERG.

IV.

HAMMERFEST.

Dans une des baies de Hvalœ, à droite en venant de la pleine mer, on aperçoit cinq à six maisons bâties au bord des rochers, surmontées d'un clocher en bois et défendues par deux pacifiques canons où les oiseaux viennent nicher. C'est Hammerfest, la dernière ville du nord. Elle est plus grande qu'on ne le croirait au premier abord. Plus de la moitié de ses habitations sont cachées dans un ravin, et lorsque, par une matinée d'été, on gravit la montagne rocailleuse qui la domine, un point de vue imposant se déroule aux regards. Au pied de la montagne est la ville avec ses jolies maisons de marchands, ses magasins rouges et ses cabanes de pêcheurs, s'étendant comme une ceinture au bord de l'eau; avec son port, creusé dans une enceinte de collines, couvert de barques et de bâtimens de commerce. Puis, de l'autre côté de la baie Fugle-

nœs (1), langue étroite de terre où s'élèvent aussi quelques habitations, on découvre la mer où flotte la grande voile carrée du bateau norvégien, et, dans le lointain, les montagnes de Sorœ aux cimes échancrées et couvertes de glaces éternelles.

Dès le milieu du moyen-âge, le nom de Hammerfest apparaît dans les annales du commerce de Finmark. Ce n'était alors qu'un groupe de cabanes; mais le port sûr et commode était déjà connu des marchands de Bergen, et des pêcheurs russes qui tantôt se contentaient de jeter leurs filets à la mer, et tantôt exerçaient sur les côtes le métier de pirates. Le commerce de Finmark, monopolisé pendant un siècle, réduisit la population de cette contrée à une espèce de servage et la plongea dans une profonde misère. En 1789, le gouvernement danois comprit enfin les funestes résultats du pacte qu'il avait conclu avec une société avide et cruelle. Le commerce redevint libre, et Hammerfest reçut en même temps ses priviléges de ville marchande. Dans la pensée des rédacteurs de l'ordonnance de 1789, cette ville devait prendre un rapide accroissement. On la croyait destinée à devenir le point central du commerce dans le nord, l'entrepôt du Finmark et d'Archangel; mais ces espérances ne se réalisèrent pas; Hammerfest resta long-temps un lieu de passage et rien de plus. M. Léopold de Buch qui la vit, en 1801, en fait un tableau fort triste : « Toute la ville, dit-il, y compris la demeure du prêtre, se compose de neuf habitations, quatre marchands, une maison de douane, une école et un cordonnier. Sa population ne s'élève pas à plus de quarante-quatre personnes. On n'y trouve aucune subsistance, pas même du bois pour se chauffer (2).

Dans l'espace de trente ans, cette humble cité est sortie de l'état d'anéantissement auquel M. de Buch semblait la condamner. Si le savant voyageur y revenait aujourd'hui, il y trouverait environ quatre-vingts maisons et quatre cents habitans, plusieurs larges magasins, deux auberges portant le titre d'hôtel, des ouvriers, des fabriques, voire même un jeu de billard.

C'est par l'industrie des marchands que ce progrès s'est opéré, et les marchands composent toute l'aristocratie de la contrée. Ceux qui ont le bonheur d'être nommés agens consulaires de quelque pays étranger, jouissent d'un immense privilége. On leur donne le titre de *consul*, et leur femme, au lieu de s'appeler tout simplement *madame*, s'appelle *frue*. Dans les circonstances habituelles de la vie, la décoration du consul est une broderie. Dans les graves occasions il passe avant tous les autres marchands. Le prêtre est trop modeste pour ne pas laisser la place libre à ces sommités nobiliaires. Le chef de la douane pourrait seul leur disputer la prééminence avec son pantalon à bandes d'or et sa casquette constamment ornée d'un ambitieux galon.

L'été, cette petite ville de Hammerfest offre un tableau riant et animé :

(1) Promontoire des oiseaux.

(2) *Reise nach Norwegen*, von Leopold von Buch, Ire th.

elle voit arriver près de deux cents bâtimens, soit norvégiens, soit étrangers, dans l'espace de quelques mois (1). Les uns, il est vrai, ne font que traverser la baie pour se diriger sur Archangel ou Tromsœ; d'autres vont d'île en île compléter leur cargaison; mais un grand nombre s'arrêtent. Ils apportent de la farine, du chanvre, des étoffes, et prennent en échange du poisson et de l'huile de poisson, des peaux de rennes, de chèvres, de loutres, de renards, et de l'édredon. Hammerfest est la capitale commerciale de tout le West-Finmark. Elle attire à elle la plupart des produits de la contrée, c'est-à-dire la chasse, la pêche, et répand en détail, dans les diverses stations marchandes du district, les denrées étrangères qu'elle a reçues.

Les Russes arrivent en grand nombre dans cette ville. Depuis l'ordonnance de 1789, ils ont conquis tout le commerce de Finmark, affermé jusqu'alors aux négocians de Bergen. A peine voit-on par année deux ou trois bricks suédois, danois ou allemands; mais chaque jour de bon vent amène plusieurs *lodie* russes. Ce sont de courts navires à trois mâts, la plupart si vieux et si usés, qu'on ne les croirait pas capables de résister à un orage. Les plus petits ne sont pas même cloués; de l'avant à l'arrière les planches sont cousues avec du chanvre. On raconte que l'empereur de Russie, voyant un jour un de ces navires entrer dans le port de Saint-Pétersbourg, en fut si frappé, qu'il l'exempta à l'avenir de tout droit de douane. Avec ces frêles bâtimens qui effraieraient un matelot de Portsmouth, les Russes doublent le cap Nord et pénètrent dans toutes les baies de l'Océan glacial. Tandis que les uns exploitent ainsi le commerce de Finmark, d'autres s'en vont stationner près des bancs de pêche. Plus habiles et plus actifs que les Norvégiens, ils remportent souvent un bateau chargé de poisson d'un lieu où leurs concurrens ne retirent qu'un filet à moitié vide. Il leur est défendu de pêcher à un mille de la côte, mais ils dépassent chaque jour les limites qui leur sont imposées. Ils fatiguent par leur persévérance l'attention de ceux qui doivent les surveiller. A l'est, à l'ouest, au nord, ils cernent de toutes parts la côte de Finmark. Ils y reviennent sans cesse. N'était la forteresse de Vardœhus qui les force à rebrousser chemin, ils seraient déjà paisiblement installés sur le sol norvégien.

A côté du navire russe apparaît la pauvre barque du Finnois, qui vient apporter au marchand le poisson qu'il a péniblement pêché pendant plusieurs mois et régler une partie de ses vieilles dettes. Sur la plate-forme en bois qui entoure les magasins, on aperçoit toutes sortes de costumes, on entend parler toutes les langues du nord. Et le marchand est là, alerte et affairé, la casquette de peau de loutre sur la tête, la plume sur l'oreille, courant de son comptoir à son entrepôt, tantôt attiré par une balle de farine dont il faut mesurer le poids, tantôt par une addition, et faisant un cours de philologie russe, suédoise, laponne, allemande, en même temps qu'un cours d'escompte. C'est sa saison de labeur. C'est de ces trois ou quatre mois de com-

(1) *Beretminger om den œconomiske Tilstand i Norge*, pag. 330.

binaisons et d'écritures que dépendent ses succès de toute une année. Alors il expédie des bâtimens de pêche au Spitzberg et des charges de poisson en Espagne et en Portugal. Toute la journée s'écoule ainsi dans un perpétuel enchaînement d'affaires, et, le soir, viennent les causeries autour du bol de punch. Alors tous ces honnêtes marchands s'abandonnent avec joie à leur franchise de cœur, à leurs habitudes hospitalières, et, s'il y a un étranger parmi eux, ils sont pour lui d'une bonté et d'une prévenance sans égales. A défaut des grandes questions politiques et des nouvelles de bourse, qui n'ont ici qu'un lointain et faible retentissement, on s'occupe beaucoup des nouvelles du district, et chaque anecdote, tombant au milieu de cette société paisible, produit une commotion qui passe en quelques heures du salon du consul à la cabane du pêcheur. L'état de la température joue surtout un grand rôle dans les conversations, et le baromètre est l'oracle de toute la maison. Les dames, qui en sont encore à l'enfance de l'art, s'abordent en se disant : Nous avons aujourd'hui vent d'est; — et les hommes, qui sont beaucoup plus avancés, disent : Nous aurons demain vent du nord. — Puis l'été est une merveilleuse époque qui apporte chaque jour quelque événement inattendu. C'est un navire étranger qu'on n'avait pas vu depuis deux années et qui tout à coup reparaît dans le port; c'est un pêcheur qui a pris, au bout de sa ligne, un poisson d'une forme singulière; c'est un voyageur qui entre avec armes et bagage dans l'hôtel de M. Bangh; et jusqu'à ce qu'on sache au juste qui il est, à quels heureux commentaires ne sera-t-il pas livré?

Que si, à travers les brouillards flottans et les nuages épais qui voilent ordinairement le ciel de Hammerfest, on voit tout à coup surgir un beau soleil, si les montagnes des îles apparaissent au loin avec leurs flancs bleuâtres et leur cime étincelante, si la mer que nul vent n'agite se déroule comme un lac d'argent entre la ville et les rochers, oh! c'est un beau et poétique spectacle; et l'étranger qui, pour le voir, est monté au sommet du Tyvefield, n'oubliera pas l'aspect grandiose de cet horizon où la terre et les eaux semblent se disputer l'espace, et cette mer orageuse qu'une heure de calme aplanit, qu'une clarté vermeille colore, et cette nature sévère qui soudain se déride et sourit à ceux qui la contemplent. Un soir, au mois d'août, j'ai vu, du haut de ces pics élancés comme une flèche de cathédrale, le soleil, un instant voilé par un léger nuage, se lever à minuit dans tout son éclat. Alors la mer était éblouissante de lumière; les montagnes avaient une teinte d'azur comme les horizons lointains des contrées méridionales, et les lacs posés aux flancs des collines, endormis dans leur bassin de granit, ressemblaient à des coupes de cristal. Lorsque ces beaux jours apparaissent, il se fait dans toute la ville un grand mouvement. Chacun veut jouir de ce tableau si rare, hélas! et si rapide. Les affaires sont suspendues; les femmes sortent pour voir si les plantes qu'elles cultivent avec tant de soin n'ont pas poussé quelques fleurs, et les hommes, assis sur un banc, se dilatent au soleil. Mais ces jours d'épanouissement n'apparaissent que de loin en loin; un brouillard épais voile

l'azur du ciel; le froid recommence au beau milieu de l'été; puis bientôt les bâtimens étrangers disparaissent l'un après l'autre, les entrepôts se ferment, les affaires cessent, tout retombe dans un profond silence. Voici l'hiver. Et quel hiver! des nuits sans fin, un ciel noir, un sol glacé. A midi, au mois de décembre, il faut se placer bien près de la fenêtre pour pouvoir lire quelques pages. Du matin au soir la lampe est allumée dans toutes les maisons, et plus d'étrangers, plus de mouvement, plus de nouvelles. La poste, qui arrive trois fois par mois, n'arrive plus qu'à des époques indéterminées. Celle qui passe à travers les montagnes de Suède est souvent arrêtée par la nuit et les mauvais chemins; celle qui vient de Drontheim par mer rencontre encore plus d'obstacles. La ville, naguère si occupée et si vivante, est maintenant comme un monde à part, isolé de l'univers entier. Les pauvres gens qui l'habitent cherchent alors tous les moyens possibles de se distraire. Ils ont formé une association pour se procurer des livres danois et allemands. Ils se rassemblent le soir tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, si les tourbillons de neige ne les empêchent pas de sortir. Ils boivent du punch, ils fument, ils jouent aux cartes. Les plus lettrés d'entre eux doivent se résigner à ces distractions monotones; car lire ou écrire long-temps à la lueur d'une lampe est chose impossible. Un de leurs grands plaisirs, lorsque parfois le ciel s'éclaircit, est de prendre les longs patins en bois norvégiens et de s'en aller courir à travers les rocs et les montagnes dont les flots de neige effacent toutes les aspérités.

Vers la fin du mois de janvier, ils commencent à chercher à l'horizon les premières lueurs du soleil qui les a fuis pendant si long-temps. D'abord on ne distingue dans la brume sombre qu'une teinte rougeâtre; mais c'est le signe que chacun connaît et dont chacun se réjouit. C'est le signe précurseur de ce soleil qui va raviver la terre et les hommes. Le premier qui l'a vu surgir l'annonce à haute voix, et tout le monde accourt sur la colline; et, ce jour-là, c'est fête dans toutes les familles. Peu à peu la teinte rouge grandit. C'était une ligne informe, c'est maintenant un large disque qui traverse les nuages, et qui, de semaine en semaine, s'arrête plus long-temps à l'horizon jusqu'à ce qu'il y reste sans relâche des mois entiers.

L'île de la Baleine (Hvalœ), où Hammerfest est bâtie, est une terre rocailleuse qui ne produit ni arbres ni fruits. Je l'ai traversée deux fois, et, sur ses huit ou dix lieues d'étendue, je n'ai trouvé que des crêtes de montagnes dépouillées de végétation, çà et là quelques maigres bouleaux, de la mousse de renne dans les vallées, et des masses de neige, d'où les torrens s'échappent en mugissant. Dans la baie de Hammerfest, toutes les peines que le marchand s'est données pour avoir un jardin sous sa fenêtre, n'ont abouti qu'à faire germer un peu de cerfeuil, une tige de salade. Au mois d'octobre, toute végétation cesse, tout se fane; les fleurs même, que l'on garde avec les plus grandes précautions dans les appartemens, meurent faute d'air et de lumière.

Dans l'intérieur de l'île, il n'existe aucune habitation; mais sur la côte, au

bord des golfes, le pêcheur est venu bâtir sa cabane là où il a pu trouver un peu d'herbe et de gazon. J'avais grande envie de voir ces habitations si pauvres et si isolées; et lorsqu'un jour M. Aall, le digne prêtre de Hammerfest, me proposa de me conduire au-delà de l'île dans une de ses trois paroisses, j'acceptai son offre avec joie.

Nous partîmes à pied un samedi matin avec un jeune Lapon qui devait nous servir de guide et porter nos provisions. Après avoir gravi une première crête de montagnes, nous descendîmes à Ryppefiord, jolie petite baie où un pêcheur a bâti cinq à six cabanes en bois à mesure que la pêche l'enrichissait. C'est un homme intelligent qui a lui-même donné des leçons à son fils et l'a mis en état d'être maître d'école de la paroisse. Il nous conduisit dans une île appelée *Kirkegaardœ* (l'île du Cimetière). C'était là qu'on enterrait autrefois les malfaiteurs et les suicidés. La justice ecclésiastique de cette contrée était plus sévère que la nôtre : elle rejetait ces malheureux hors de la communauté chrétienne; elle les isolait au milieu d'une île déserte. Quelquefois aussi on enterrait là ceux qui étaient morts victimes d'une tempête ou d'un accident. Peu importe, disent les philosophes, dans quel lieu repose notre corps quand l'ame ne l'habite plus; et cependant, j'en suis sûr, bien des étrangers, à qui l'on parlait de cette redoutable île du Cimetière, ont dû frémir à l'idée qu'en faisant naufrage sur la côte, ils pouvaient subir cet ostracisme de la mort, et être enterrés là, loin de leur pays, au sein de l'Océan glacial, seuls avec des hommes marqués pendant leur vie d'une tache honteuse. Le peuple dit qu'autrefois, à certaines époques de l'année, on voyait ces malheureux se lever au milieu de la nuit. Ils erraient sur les rochers au bord de la grève, et l'on distinguait dans l'ombre les blancs replis de leur linceul. Les uns imploraient une barque pour pouvoir s'en aller visiter leur demeure; d'autres mêlaient le cri de leurs remords au gémissement des vagues, au souffle de la tempête. L'un d'eux, un jeune homme (son histoire fut long-temps populaire dans le Nord) avait tué un officier danois qui tentait de séduire sa fiancée. On le voyait apparaître à certains jours, probablement le jour de son crime; et tout seul à l'écart, assis sur une pointe de terre, il demandait que le prêtre vînt bénir la tombe où il ne pouvait dormir, et que sa bien-aimée vînt y jeter quelques fleurs.

L'honnête Norvégien qui nous racontait ces traditions, en savait encore plusieurs autres. Il nous dit aussi que, pendant l'hiver de 1800, à la pêcherie de Lofodden, une nuit, il vit apparaître un homme armé de la tête aux pieds, portant l'étendard anglais d'une main et de l'autre brandissant une épée du côté du Danemark. Il prédit alors qu'il y aurait bientôt une grande bataille entre les Danois et les Anglais. Personne ne voulut le croire; et, l'année suivante, l'amiral Nelson brûlait la flotte danoise dans le port de Copenhague.

De retour sur la côte de Hvalœ, nous continuâmes notre route à travers les rudes aspérités des rocs, les ravins humides et fangeux, les broussailles tortueuses, la neige et les torrens. Le bateau qui devait nous conduire à

Hvalsund nous attendait à Sœholm. A quelque distance de là, nous aperçûmes une tente de Lapons. Ils avaient abandonné dans une île voisine leurs rennes aux soins d'un gardien, et ils étaient venus s'installer là pour pêcher. Leur tente se composait de cinq à six bandes de vadmel vieilles et noircies, posées sur quatre piquets et ouvertes par le haut pour laisser sortir la fumée. Une vieille femme était accroupie auprès d'un foyer, écrasant du sel sur une planche. Les hommes étaient dehors avec leurs robes en peau de rennes, immobiles et apathiques. Du poisson séchait sur des perches à quelques pas d'eux, et des entrailles de poisson jonchaient le sol. En face de leur demeure, de l'autre côté de l'eau, on voyait s'élever une pyramide en pierre. C'était une de ces pierres saintes, une de ces Passe-Vare où les Lapons allaient autrefois offrir des sacrifices. Mais autour de ce lieu vénéré, dont les idolâtres ne s'approchaient que la tête nue et le front incliné, il n'existe plus ni cornes de béliers, ni pieds de rennes, ni rien de ce qu'ils avaient coutume d'immoler au dieu de la chasse et au dieu du tonnerre, à *Sarakka*, la déesse des enfantemens, et à *Jabbe-Akka*, la mère de la mort. Les missionnaires du XVIIIe siècle les ont convertis, et les Passe-Vare n'existent plus que comme des monumens d'une ancienne superstition qui a perdu son empire.

Le soir, après quatorze heures d'une marche pénible et d'une navigation contrariée par le vent, nous arrivâmes à Hvalsund, dans la maison du marchand. Tous ces marchands des petites îles du Nord sont tenus d'héberger les voyageurs, mais ils ont en même temps le droit de se faire payer, et jamais ils ne veulent rien recevoir. Ils ouvrent à l'étranger qui vient les voir leurs armoires et leurs celliers. La maîtresse de maison emploie pour lui ses meilleures recettes de cuisine, la jeune fille tire du buffet la plus belle nappe, et le père de famille apporte sur la table avec un naïf orgueil la vieille bouteille de vin de Porto qu'il réserve pour les grandes occasions. Chacun ainsi s'empresse autour de l'étranger, et, quand il s'en va, on lui tend la main et on le remercie d'être venu.

Hvalsund est une de ces stations de commerce où abordent chaque année quelques *lodie* russes et quelques bateaux, où les habitans des montagnes et des côtes viennent apporter leurs peaux de rennes, leur poisson, et faire leurs approvisionnemens de l'année. En 1763, on y bâtit une chapelle. C'est depuis ce temps le chef-lieu d'une paroisse toute peuplée de Lapons. Le prêtre de Hammerfest y vient trois fois par an célébrer l'office divin. Il envoie un exprès au marchand pour lui annoncer le jour de son arrivée; le marchand l'annonce à un Lapon qui le répète à un autre, et la nouvelle court ainsi à quinze lieues à la ronde, de fiord en fiord, de montagne en montagne, et le dimanche toute la communauté accourt.

Elle était déjà réunie sous nos fenêtres, le matin, quand nous nous éveillâmes. Ceux-ci étaient venus à pied, ceux-là en bateau, et leur physionomie, leur costume, leur attitude, tout dans ces groupes étranges m'offrait un singulier et curieux tableau. Le caractère distinctif de ces assemblées de Lapons,

c'est l'indolence. Les uns se tiennent debout au soleil; d'autres restent assis sur le gazon. Ils restent là des heures entières muets et immobiles. Les plus heureux sont ceux qui ont une vieille pipe et un peu de tabac. En hiver, ils portent de lourdes peaux de rennes sur le corps; en été, des blouses de vadmel (*kofte*) gris ou bleu, surmontées d'un collet orné de broderies en fil rouge, serrées au milieu du corps par une ceinture de cuir et ornées d'un galon de drap rouge et quelquefois d'une lisière à la partie inférieure. Leurs longs cheveux flottent sur leurs épaules, et un bonnet en drap de diverses couleurs, taillé comme une calotte, leur couvre la tête. Ils n'ont ni linge, ni bas; un pantalon étroit descend jusqu'à leurs souliers, et quelques-uns portent de grandes bottes en cuir. Sur la poitrine, ils ont une poche en toile suspendue au cou par un épais cordon, et cachée sous leur blouse. C'est là qu'ils mettent leur bourse, leur tabac, leur cuillère en corne de renne, des aiguilles à coudre, du fil, un briquet et de l'amadou. Le costume des femmes ressemble à celui des hommes. C'est la même blouse sans collet, la même ceinture, et les mêmes souliers en cuir, terminés en pointe et garnis de foin en dedans. Mais leur pantalon ne descend guère que jusqu'aux genoux; le reste de la jambe est caché par les cordons de souliers qu'elles tournent et retournent de manière à en faire une espèce de bas. Leur bonnet est en étoffe de couleur, surmonté, comme celui des femmes d'Islande et de Normandie, d'une pointe pareille à un cimier de casque. Elles portent à leur ceinture leur bourse, leur tabac et tout ce dont elles ont besoin pour coudre. Quelques-unes ont eu la singulière idée d'adjoindre à leur antique costume lapon un fichu d'indienne. C'est une chose horrible à voir que cette étoffe de Mulhouse tombant sur une peau de renne ou sur une blouse de vadmel. Elles ont une prédilection particulière pour tout ce qui ressemble à un bijou. Elles portent à leurs doigts de lourdes bagues d'argent ou de cuivre grossièrement travaillées, et sur leur ceinture des boutons d'argent. La plupart sont laides. Leur type de figure est celui qui a été souvent décrit par les historiens: la face plate, les joues creuses, les pommettes saillantes. Mais elles ne sont ni si laides, ni si petites, ni si sales qu'on l'a dit, et, parmi celles que j'ai vues à Hvalsund, il y en avait plusieurs remarquables par la finesse de leurs traits et la douce expression de leur visage.

Quand le prêtre parut sur le seuil de l'habitation, les Lapons, hommes et femmes, s'approchèrent de lui et vinrent le saluer selon leur coutume nationale, en lui passant la main autour de la taille comme pour l'embrasser. Ils ont pour leur prêtre un véritable attachement et un profond respect. Quand ils lui parlent, ils l'appellent toujours *cher père*, *excellent père*. Quand il entre dans leur demeure, ils se lèvent aussitôt, le prennent par la main et le conduisent au fond de leur cabane à la place d'honneur. En général, les pauvres Lapons ont été durement calomniés. Les voyageurs qui n'ont fait que voir de loin les sombres demeures où ils vivent, leur ont prêté bien des vices dont ils sont, pour la plupart du moins, très innocens. Il suffit de rester quelque temps parmi eux, de causer avec eux, de les suivre dans les diverses

situations de la vie, pour être touché de tout ce qu'il y a de bon, de simple et d'honnête dans leur nature. J'ai souvent interrogé à ce sujet les hommes qui ont le plus de rapports avec eux, les prêtres, les marchands, les pêcheurs, et il n'en est pas un qui ne m'ait fait l'éloge de leur douceur de caractère et de leur hospitalité. On les accuse seulement quelquefois de s'abandonner avec trop peu de retenue au plaisir de boire, et de montrer trop de méfiance dans leurs relations. Le premier défaut vient de la pauvreté de leur vie, et, quant au second, la nature qui les trompe chaque jour, l'élément rigoureux qui les poursuit sans cesse, ne leur enseignent-ils pas la méfiance, et la supériorité pratique des hommes avec lesquels ils ont un compte à régler ne leur en fait-elle pas une loi?

L'heure de l'office sonna, et nous nous dirigeâmes vers l'église. En un instant la nef fut pleine de Lapons. Le prêtre prêchait dans leur langue, et, quoique son sermon, comme il avait lui-même l'humilité de l'avouer, ne fût ni correctement écrit, ni correctement prononcé, tous l'écoutaient avec attention. Au sermon succéda le chant des psaumes, et la plupart des Lapons avaient leur livre à la main et joignaient leur voix à celles du chœur. Cependant les désirs vulgaires se mêlaient encore à cette pieuse cérémonie. Au beau milieu du chant, je vis une vieille femme traverser la foule et s'approcher d'un homme assis près de la chaire. Elle lui dit quelques mots à l'oreille; alors il tira gravement de sa poche une pipe, la lui donna, et la vieille femme sortit avec un visage radieux.

Dans l'après-midi, il y avait une joyeuse assemblée chez le marchand. Plusieurs dames étaient venues de Hammerfest visiter Hvalsund, et l'on buvait du punch et l'on chantait. Pendant ce temps, les Lapons s'en allaient au magasin, achetant pour quelques sckellings d'eau-de-vie et de tabac, ou implorant un crédit que le prudent caissier ne leur accordait pas sans de longs préambules et de nombreuses restrictions. L'un d'eux, attiré par notre gaieté bruyante, entra dans la maison du marchand et entr'ouvrit doucement la porte du salon. Nous lui fîmes signe de s'approcher. Il vint s'asseoir par terre à nos pieds et écouta. Dans ce moment on entonnait une mélodie tendre et plaintive. Le Lapon baissa la tête et essuya une larme qui coulait sur ses joues. « Oh! me dit-il, quand il s'aperçut que je le regardais, nous ne chantons pas ici, nous, mais nous chanterons au ciel. » Je lui donnai quelques sckellings, et je lui demandai s'il avait beaucoup de rennes et beaucoup de moutons, s'il était riche. « Dieu est riche, répondit-il, mais l'homme est pauvre. » Et, pendant une demi-heure, il entremêla ainsi à sa conversation des paroles bibliques. C'était un Lapon des frontières de la Russie, qui vient à Hvalsund chaque été avec son troupeau et s'en retourne l'automne dans les montagnes. — Où demeures-tu? lui dis-je quand il nous quitta. — Le Lapon, me répondit-il, n'a point de patrie et point de demeure. Il porte sa tente d'un lieu à l'autre; mais, si tu veux venir l'hiver prochain à Kitell, tu demanderas Ole Olssen, et je te recevrai. Le lendemain, au moment où j'allais partir, il vint à moi, et me dit en me présentant une vieille pièce de monnaie norvé-

gienne : « Tu es un bon étranger, toi, tu ne méprises pas le pauvre Lapon. Garde cela pour souvenir de moi et viens me voir à Kitell. Je te dirai comment nous vivons. » Puis il me tendit la main et s'éloigna.

Le prêtre exerce sur toute cette communauté une sorte de juridiction paternelle. C'est lui qui règle les mariages, qui apaise les querelles, qui donne des conseils au père de famille et des encouragemens à l'enfant. Si deux époux ne peuvent s'accorder, ils s'adressent au prêtre. Si deux voisins ont à traiter quelque épineuse question d'intérêt, ils prennent pour arbitre le prêtre; et si le Lapon et le marchand sont mécontens l'un de l'autre, c'est encore le prêtre qui s'interpose entre eux. Le soir, il y avait un procès à juger. Il s'agissait de deux jeunes fiancés qui demandaient à rompre leur contrat. Le jeune homme, séduit par les sept cents rennes de sa future, aurait encore volontiers consenti à ensevelir dans le silence ses griefs; mais la jeune fille avait invariablement pris sa résolution. Les deux partis, accompagnés de leurs témoins, comparurent devant le prêtre, et, quand la fiancée eut déclaré qu'elle voulait redevenir libre, le jeune homme redemanda les présens qu'il lui avait faits. Elle prit une clé cachée sous sa robe, ouvrit une vieille caisse en bois, et en tira une bague d'argent, une ceinture de cuir, ornée de quelques plaques d'argent, et trois mouchoirs d'indienne. Le jeune homme rassembla ces objets, les retourna de tout côté pour voir s'ils étaient en bon état; puis, quand cet examen fût fini, il raconta au prêtre que ses fiançailles lui avaient coûté beaucoup d'argent, que sa fiancée avait bu dix-huit pots d'eau-de-vie, et il demandait 10 dalers (50 fr.) pour s'indemniser de ses dépenses, de ses voyages et de ses chagrins. A cette déclaration inattendue, la jeune Laponne jeta sur lui un regard d'une magnifique fierté, puis elle en appela aux témoins, et il se trouva qu'au lieu de dix-huit pots d'eau-de-vie, l'innocente fille n'en avait bu que trois. Le prêtre lui dit de donner 5 francs à son rigoureux fiancé. Il les reçut avec autant de joie que s'il n'avait pas osé les espérer. Puis, tous deux, à la demande de leur juge, se tendirent la main en signe d'oubli du passé et se séparèrent.

Le lendemain, tous les Lapons étaient retournés dans leurs demeures. Pour nous, nous avions un nouveau voyage à faire. Le pêcheur finnois qui, pendant sept mois de l'année, sert de maître d'école à la communauté, était venu de Rœvsboten, situé à douze lieues de Hvalsund, chercher le prêtre pour administrer les sacremens à sa vieille mère malade. Nous partîmes à midi dans une petite barque montée par trois hommes; le maître d'école nous servait lui-même de pilote. Nous longeâmes la côte occidentale de Hvalœ, et je vis reparaître autour de moi les sites sombres de ces mers du nord, les grands rocs aigus, isolés et debout au milieu des vagues, comme des pyramides au milieu du désert, les montagnes de neige ceignant l'horizon, de temps à autre un coin de terre aride où le pétrel s'arrête dans son vol, comme pour voir de quel côté soufflera la tempête, et de toutes parts une solitude profonde, un silence de mort.

Le soir, des nuages épais s'amoncelèrent autour de nous, l'azur du ciel

disparut, et nous n'entrevîmes plus que les vagues noires et les masses confuses des montagnes qui présentaient dans l'ombre toutes sortes de formes étranges. Il était deux heures du matin lorsque nous arrivâmes à Rœvsboten : le ciel était encore chargé de nuages; mais une clarté rougeâtre se montrait à l'horizon. A la lueur de cette pâle aurore, nous aperçûmes, sur une pointe de terre, une tente de Lapons nomades; près de nous, un torrent, et au bord du torrent la cabane de gazon habitée par la vieille femme. — Irons-nous maintenant visiter ta mère ? demanda le prêtre à Per Nilsson, le maître d'école. — Oui, je le désirerais, répondit-il; je sais qu'elle veut te voir dès que tu arriveras. Attends-moi à la porte, je vais lui dire que tu es venu.

Nous restâmes à la porte, tandis que les rameurs tiraient la barque sur la grève. Il faisait froid, humide, et nos manteaux mouillés par le brouillard ne pouvaient nous réchauffer; Per Nilsson revint un instant après appeler le prêtre. Nous le suivîmes en nous courbant jusqu'à terre pour franchir le seuil de son habitation. C'était une pauvre cabane laponne, occupée par deux familles. D'un côté, étaient les peaux de rennes servant de lit; de l'autre, un métier à tisser, quelques sceaux en bois posés sur des planches, une marmite suspendue au-dessus du foyer, rien de plus. Deux femmes, qui avaient revêtu à la hâte leur tunique de vadmel, étaient assises sur leur lit, et, dans un coin obscur, la malade poussait des cris de douleur. Une lèpre incurable lui avait dévoré une partie du palais, et sa voix inintelligible pour tout autre que pour son fils, ressemblait à un râlement de mort. Le prêtre se posa devant son lit, et Per Nilsson lui servit d'interprète. La malheureuse, sentant qu'elle n'avait plus guère de jours à vivre, voulait recevoir aussitôt la dernière communion. Le prêtre prit ses vêtemens, son calice, et commença les prières des agonisans. Comme il craignait de se tromper en parlant une langue qui ne lui était pas familière, il priait en norvégien, et le fils de la malade, la tête inclinée, les mains jointes, traduisait à sa mère mourante les saintes paroles. C'est une scène que je n'oublierai jamais : cette cabane de pêcheur au milieu du désert; cette malade, consolée par la foi dans ses douleurs; ce prêtre avec ses vêtemens sacerdotaux, debout dans l'ombre; un fils traduisant à sa mère les exhortations de l'agonie; deux femmes silencieuses et comme attérées par la douloureuse majesté de ce tableau; auprès d'elles, un jeune enfant endormi dans son ignorance; nulle étoile au ciel; nulle autre clarté dans cette retraite obscure qu'un rayon pâle de la lune descendant par le toit; le vent sifflant sur les vagues de la mer, et le torrent aux flots orageux grondant à côté de nous; c'est tout ce que j'ai vu dans ma vie de plus terrible et de plus imposant.

Quand la cérémonie fut achevée, la malade remercia Dieu et s'endormit. Per Nilsson nous mena dans une espèce de hangar où il renfermait ses provisions. Il étendit quelques peaux de rennes sur le plancher; nous nous couchâmes là-dessus, et nous dormîmes d'un profond sommeil. Quelques heures plus tard, quand Per Nilsson ouvrit la porte, le prêtre lui demanda com-

ment se trouvait sa mère. — Elle va bien, dit-il; tes prières l'ont fortifiée et réjouie; elle est assise dans son lit et voudrait te voir. — Nous rentrâmes dans la cabane, et tandis que le digne pasteur portait encore une consolation dans le cœur de la malade, les deux autres femmes préparaient notre déjeuner. La première faisait bouillir du poisson dans la marmite qui avait servi la veille à cuire des plantes marines; la seconde pétrissait sur une planche des galettes de farine d'orge qu'elle rôtissait ensuite au moyen d'une pierre plate posée sur le feu. Un enfant nous apporta la marmite en plein air et mit une douzaine de galettes sur le gazon. Nous n'avions ni assiettes, ni fourchettes, nous pêchâmes avec la pointe d'un canif les queues de poisson qui flottaient dans l'eau, et puis nous allâmes boire au torrent, et la nouveauté de ce déjeuner nous fit oublier ce qu'il avait de peu confortable. Pendant ce temps, nos rameurs mangeaient une espèce de gruau composé d'huile et de foie de poisson. Quand ils eurent achevé ce triste repas, dont l'aspect seul me causait un profond dégoût, nous demandâmes à partir. Mais le bon Per Nilsson, qui devait encore être notre pilote, était retenu tantôt par sa mère, tantôt par sa femme; puis il allait se promener sur la grève, tenant un enfant de chaque main, et, lorsque nous regardions du côté du bateau, il regardait sournoisement d'un autre côté. Enfin il s'arracha à son foyer et à ses affections; il dit adieu à l'un, à l'autre, et rama bravement pendant huit heures pour nous reconduire sur le sol de Hvalœ.

V.

LE CAP-NORD.

De Hammerfest au Cap-Nord il n'y a guère qu'une trentaine de lieues, et de tous les habitans de la ville, le prêtre est le seul qui ait été voir cette dernière limite de l'Europe. Le voyage n'est cependant ni aussi pénible, ni aussi dangereux, que certains touristes l'ont dépeint. Nous l'avons fait en trois jours; d'autres l'ont fait en moins de temps encore. Mais il est vrai de dire qu'autour de ces rochers qui forment la pointe du cap la mer est rarement calme. Même quand le vent se tait, les longues vagues de l'Océan glacial roulent avec fracas, comme si elles étaient encore soulevées par l'orage de la veille, et la côte est hérissée de brisans, où les flots impétueux se précipitent avec un rugissement pareil au bruit du tonnerre. Là, si l'on est surpris par l'ouragan, nul asile ne s'offre à la barque fragile, nulle terre ne la protége, et, si le vent contraire persiste, l'excursion de trente lieues peut durer trente jours.

Pour moi, dès mon arrivée en Finmark, j'avais regardé ce voyage au Cap comme le terme obligé d'un séjour dans le Nord. Tandis que je faisais mes préparatifs, un de mes compatriotes arriva à Hammerfest, et nous résolûmes de partir ensemble. Le bateau était amarré dans le port, les matelots avaient déjà revêtu leurs tuniques de cuir et leurs longues bottes; mais le vent du nord soufflait avec violence. Il était impossible de mettre à la voile ou de ramer. Nous restâmes ainsi toute une semaine, regardant à l'horizon et consultant les nuages. Enfin il s'éleva une légère brise d'ouest, et nous nous embarquâmes.

Toute cette mer est parsemée d'îles arides, habitées seulement par quelques familles de pêcheurs, visitées par les Lapons, qui y conduisent leurs rennes au mois de mai, et s'en retournent au mois de septembre. Le nom de ces îles indique leur nature. C'est l'île de la baleine, de l'ours, du renne, du goëland : *Hvalœ*, *Biœrnœ*, *Rennœ*, *Maasœ*. De longues bandes de neige les sillonnent toute l'année, et des brouillards épais voilent souvent leurs sommités.

Au-delà de Maasœ, les îles cessent du côté du nord; on entre dans la pleine mer, et bientôt on aperçoit les trois pointes de Stappen, qui s'élèvent comme trois obélisques au milieu de l'Océan. Celle du milieu, plus haute et plus large que les deux autres, avait frappé les regards des Lapons; ils la saluaient de loin comme une montagne sainte, et venaient sur sa cime offrir des sacrifices. Autrefois il y avait là quelques habitations; il y avait aussi une église à Maasœ. Quand Louis-Philippe fit le voyage du Cap-Nord, il s'arrêta une nuit chez le sacristain de Maasœ, une autre chez un pêcheur de Stappen. Son voyage dans le Nord a déjà passé à l'état de tradition populaire. Les pêcheurs se le sont dit l'un à l'autre, les pères l'ont répété à leurs enfans, et les naïfs chroniqueurs de cette odyssée royale n'ont pu s'en tenir à la simple réalité; ils l'ont agrandie et brodée selon leur fantaisie. On raconte donc qu'une fois il arriva ici des contrées du sud, de ces contrées merveilleuses où les arbres portent des pommes d'or, un grand prince, qui cachait, comme dans les contes de fées, son haut rang et sa fortune sous le simple habit de laine norvégien. D'abord on le prit pour un étudiant curieux qui cherchait à s'instruire en parcourant le pays, ou pour un marchand qui voulait connaître l'état de la pêche de Lofodden, d'autant qu'il était doux, honnête, et nullement difficile à servir. Mais bientôt on reconnut que c'était un personnage de distinction, car il avait avec lui un compagnon de voyage (M. le comte de Montjoye) qui ne lui parlait jamais qu'en se découvrant la tête, qui couchait sur le plancher tandis que le prince couchait dans un lit. Une fois, la femme d'un paysan chez lequel les deux voyageurs avaient passé la nuit, entra dans leur chambre au moment où ils s'habillaient, et elle vit que, sous son grossier vêtement de *radmel*, le prince avait un habit de fin drap, tout couvert de croix et d'étoiles en diamans.

On dit aussi qu'une vieille Norvégienne, à qui il avait fait l'aumône, lui

dit en lui prenant la main pour le remercier : « Les gens de ce pays te regardent comme un de ces voyageurs que nous voyons quelquefois passer; mais moi, je sais bien que tu es plus grand que le *Fogde* et l'*Amtimand* (1), et même que l'évêque de Drontheim. Je sais que tu es un prince, et, vois-tu ? la vieille Brite ne ment pas, tu seras roi un jour. »

A l'époque où Louis-Philippe voyageait dans ces contrées si peu connues, il n'avait point d'habit de drap fin sous sa blouse de *vadmel*, point de croix de diamans sur la poitrine. Le désir de voir, d'observer, de s'instruire, lui avait fait entreprendre avec de faibles ressources cette longue et difficile excursion. Il venait de son collége de Reichenau, n'emportant pour toute fortune qu'une modique lettre de change sur Copenhague; et, quand la bonne Brite lui prédit qu'il deviendrait roi, le prince dut lui répondre par un singulier sourire d'incrédulité. C'était en 1795; on ne songeait guère alors à faire des rois en France.

L'église de Maasœ a été transportée à Havsund; le sacristain est mort, le pêcheur a émigré, et les deux îles sont désertes. Sur toute la côte de Finmark, on pourrait citer plusieurs de ces émigrations produites seulement par le défaut de bois. Quand le Norvégien va s'établir au bord de la mer, il cherche une baie qui ne soit pas trop éloignée des bouleaux; mais, si les Lapons arrivent là en été, ils ravagent sa chétive forêt, ils coupent l'arbre par le milieu, et cet arbre ne repousse plus. Au bout de quelques années, le pauvre pêcheur, surpris par la disette de combustible, est forcé de fuir le sol où il avait bâti sa demeure. Il dit adieu à ses pénates, et s'en va chercher ailleurs un lieu moins dévasté. Parfois aussi toute sa famille s'éteint sur le roc désert qu'elle occupait; sa frêle cabane tombe en ruine, et personne ne songe à en recueillir les débris ou à l'habiter.

En face de Stappen nous voyons s'élever une longue côte rocailleuse, coupée par une baie profonde, et projetant de toutes parts des lignes irrégulières, des cimes aigues : c'est l'île qui porte à son extrémité le Cap-Nord. On l'a nommée l'île Maigre; on aurait pu dire l'île Désolée; c'eût été plus juste encore.

A Giestvœr, dans ce golfe ouvert au milieu des écueils, il y a pourtant encore une habitation et un marchand, le dernier marchand du Nord. Nos matelots ne l'avaient appris que par tradition, et nous errâmes sur les vagues, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, cherchant le haut d'un toit, et ne rencontrant partout que des pointes de roc. Enfin, nous aperçûmes les mâts d'un bâtiment russe qui avait jeté l'ancre au fond de la baie; ils guidèrent notre marche. A côté du bâtiment était une cabane en bois servant de magasin, et rien de plus. Mais plus loin, derrière un amas de rochers couverts de plantes marines et de mousse, on voyait un nuage de fumée qui fuyait le long de la montagne. C'était la demeure du marchand, une pauvre de-

(1) Les deux fonctionnaires supérieurs de la province.

meure, où toute une famille se resserre péniblement pour laisser un peu de place au voyageur; à côté, une maison plus chétive encore, où l'on trouve quelques flacons d'eau-de-vie, quelques sacs de farine, du fil et du cuir : c'est la boutique. Près de là, deux cabanes en terre, habitées par des pêcheurs, et tout autour, les rocs nus, les aspérités sauvages, l'aridité, le silence du désert et l'Océan glacial. L'été, il arrive ici une douzaine de petits navires russes qui viennent chercher du poisson, car il y a sur la côte des pêcheries abondantes. Les premiers apparaissent au mois de juin, et les plus tardifs s'en vont au mois de septembre. A partir de cette époque, les habitans de Magerœ ne voient plus aucun étranger et n'entendent plus aucune nouvelle. Le reste du monde est clos pour eux. La vague gémit sur leur rivage, l'orage gronde sur leur tête, et la nuit les enveloppe.

Cependant, quand nous fûmes près de l'habitation, la mère de famille vint à nous avec un front riant, et deux jeunes filles à l'œil bleu, aux cheveux blonds, nous tendirent cordialement la main en nous disant : « Soyez les bien-venus! » Pour ces malheureux jetés ainsi à l'extrémité du globe, isolés du reste des hommes, l'étranger inconnu qu'un bateau amène sur leur plage lointaine n'est pas un étranger. C'est un hôte aimé qui leur apporte un rayon de vie dans leur froide solitude; et, quand la digne femme du marchand venait nous demander ce que nous désirions, il y avait dans son regard une sorte de sollicitude pleine de douceur, et quand Marthe et Marie, ses deux filles, passaient devant nous, leurs yeux bleus et leurs lèvres innocentes nous souriaient comme si elles eussent vu en nous des frères.

Bientôt la chambre que nous devions occuper fut prête, la table nettoyée et couverte d'une nappe blanche. Nous avions apporté avec nous des provisions de voyage, mais la bonne Mme Kielsberg était là qui épiait nos désirs et courait avec empressement, tantôt à son armoire, tantôt à la cuisine, chercher ce dont nous avions besoin. Jamais l'hospitalité norvégienne ne m'a plus touché. La pauvre femme ne pouvait placer devant nous ni linge damassé, ni couverts d'argent; mais elle nous apportait sa dernière assiette et sa dernière goutte de crême. Après avoir récapitulé dans sa tête toutes ses richesses, elle prit une clé qui pendait à sa ceinture, ouvrit un buffet et en tira un flacon de liqueur qu'elle gardait pour les grands jours de fête. Hélas! c'était la bouteille d'huile de la veuve, et j'aurais voulu avoir la puissance du prophète pour la remplir sans cesse.

Tandis qu'elle restait là, occupée à nous servir, je l'interrogeais sur le passé, et elle me racontait sa vie, comment elle avait vécu jeune fille au milieu de ses parens à Drontheim, et comment elle avait quitté cette ville qui lui semblait une grande ville pour venir habiter cette solitude. « Il y a de cela vingt ans, disait-elle; mon mari, trouvant trop de concurrence ailleurs, avait sollicité le privilége de Giestvœr. Il me demanda s'il ne m'en coûterait pas trop de me séparer du monde où j'étais habituée à vivre. Mais moi, je lui répondis que je le suivrais avec joie partout où il irait. Nous étions jeunes alors, et

nous faisions de beaux projets; nous espérions pouvoir, au bout de quelques années, vendre notre établissement et retourner à Drontheim avec nos enfans. Nous arrivâmes dans cette île où il n'y avait rien qu'une cabane de pêcheur. Nous bâtîmes cette maison que vous voyez, le magasin, l'étable, et d'abord tout parut répondre à nos vœux. Je passai des années de joie dans cette pauvre demeure. Mais bientôt une longue suite de malheurs vint détruire toutes nos espérances, et maintenant je ne demande plus à m'en retourner dans le monde où j'ai vécu, dans la ville où je suis née. Maintenant mes parens sont morts, sans que j'aie pu les embrasser une dernière fois; mon mari est malade, et mon fils s'est noyé l'automne dernier à la pêche. » En prononçant ces mots, sa voix trembla; ses deux filles, qui la virent prête à pleurer, se suspendirent à son cou, et ses larmes s'arrêtèrent sous leurs baisers.

Pendant qu'elle s'abandonnait ainsi à ses souvenirs, minuit sonnait à la pendule enfumée de notre chambre, et, à cette heure où l'ombre enveloppait les contrées méridionales, notre ciel du nord s'éclaircit. Le soleil qui n'avait pas paru de tout le jour projeta une lueur pâle à l'horizon. La brume qui inondait la vallée se leva de terre et s'entr'ouvrit; les nuages, chassés par le vent, se déchirèrent sur le flanc des montagnes et s'enfuirent. A travers leurs crevasses, on voyait poindre des teintes bleuâtres, des cimes dentelées. La mer et les rochers se découvraient peu à peu à nos regards dans toute leur étendue. C'était comme une décoration de théâtre au lever du rideau. La brise venait du sud; elle devait nous conduire en peu de temps au Cap-Nord. Nous appelâmes nos matelots qui s'apprêtaient déjà à dormir; mais, en leur donnant une ration d'eau-de-vie, nous leur fîmes oublier le sommeil. Ils hissèrent gaiement la voile et nous partîmes.

De Giestvœr au Cap-Nord, on compte environ cinq lieues. Au sortir de la baie, on ne voit plus à gauche que la pleine mer et à droite la côte de l'île. C'est une haute muraille formée de couches perpendiculaires, rongées, broyées par les vagues et par les orages, et sillonnées de distance en distance par les torrens de neige. A sa sommité, on n'entrevoit ni plantes, ni arbustes, et sa base est hérissée de brisans où les vagues même, par un temps calme, bondissent, écument et se brisent avec colère. Du côté du sud, un rayon de lumière s'étendait comme un bandeau de pourpre à l'horizon. Mais ici tout était noir, la mer, les rocs et les cavités creusées par les flots dans le flanc des montagnes. Nulle autre voile que la nôtre ne flottait dans l'espace. Nul vestige humain ne se montrait à nos yeux. On ne voyait que la mouette perchée sur la pointe de l'écueil et le pélican noir qui levait son grand cou au-dessus de l'eau comme pour regarder quels étaient les téméraires qui venaient le troubler dans son sommeil.

Après avoir longé pendant plus d'une heure ce boulevart de rochers, notre pilote nous montra une sommité plus large, plus élevée que les autres, et qui s'avançait plus au loin dans la mer. C'était le Cap-Nord. Il ressemble à une

grande tour carrée, flanquée de quatre épais bastions. C'est la tour au pied de laquelle les vagues s'épuisent en vains efforts; c'est la citadelle de l'Océan. Du côté de l'ouest et du nord, il était impossible d'y aborder. Nous ne voyions partout qu'une chaîne d'écueils et un rempart escarpé s'élevant à pic du sein de la mer. Notre guide nous fit doubler sa pointe, et nous entrâmes dans une petite baie creusée au milieu de la montagne. Là nous fûmes surpris par un singulier point de vue. Devant nous était une enceinte de rocs partagés par larges bandes comme l'ardoise, ou broyés comme la lave; au milieu l'eau de la baie verte et limpide, abritée contre les vents, unie comme une glace; et sur la rive de ce port paisible, au pied des cimes nues et escarpées, un lit de fleurs et de gazon, et un ruisseau d'argent fuyant entre les blocs de pierre. Sur ses bords fleurissait le *vergissmeinnicht* aux yeux bleus, la renoncule à la tête d'or, le géranium sauvage avec sa robe violette et ses feuilles veloutées, le petit œillet des bois, et, un peu plus loin, de hautes tiges d'angélique cachaient, sous leurs larges rameaux, des touffes d'herbe. Je ne saurais dire l'effet que produisit sur moi cette végétation inattendue. C'était comme un dernier rayon de vie sur cette terre inanimée, comme un dernier sourire de la nature dans l'aridité du désert.

Tandis que nos matelots couraient aux plantes d'angélique, dont ils faisaient d'amples provisions, je me penchais sur le sol humide pour entendre le murmure du ruisseau tombant par petites cascades d'une pierre à l'autre, filtrant à travers les pointes d'herbe et courant sur la grève. Je regardais ces jolies fleurs bleues, mollement épanouies, et ma pensée s'en allait bien loin d'ici chercher dans nos vallées des fleurs semblables. Puis, en restant là, il me venait de singulières réflexions. Je me disais que cette eau fraîche et pure qui courait follement dans les vagues amères de l'Océan ressemblait à ces intelligences chastes et candides qui vont se perdre dans le tourbillon du monde, et ces fleurs solitaires, écloses au bord de la mer Glaciale, étaient pour moi comme ces douces pensées d'affection qu'une ame fidèle conserve au sein d'une société refroidie par l'égoïsme. J'avoue que ces réflexions et plusieurs autres encore, dont je fais grace au lecteur, étaient peu à l'avantage du monde. Mais où serait-il permis d'enfanter de sombres rêveries, si ce n'est au Cap-Nord?

Je fus tiré de mes monologues misanthropiques par la voix de mon compagnon de voyage, qui me montrait la cime de la montagne et s'élançait sur les pointes de rochers. Cette montagne n'a pas plus de mille pieds de hauteur; mais elle est droite, raide et difficile à gravir. Ici on rencontre un amas de pierres broyées qui se détachent du sol et roulent en bas quand on y pose le pied; là des bandes de mousse humide où l'on glisse sans rencontrer aucun point d'appui, ou de larges masses de rochers auxquelles il faut se cramponner avec les mains pour pouvoir les franchir.

Après avoir quitté les tiges d'angélique et les touffes de fleurs, on n'aperçoit que de frêles bouleaux courbés jusqu'à terre, et étendant autour d'eux, dans une sorte de convulsion, leurs rameaux débiles comme pour chercher

un peu de sève et de chaleur. Plus haut, ces plantes même disparaissent. On ne trouve plus qu'un sol nu ou chargé de neige.

Le sommet de la montagne est plat comme une terrasse, couvert d'une terre jaunâtre parsemée çà et là de mousse de renne et de morceaux de quartz d'une blancheur éclatante. Nous courûmes avec une joie d'enfant sur ce vaste plateau, car nous venions d'atteindre le but de nos vœux et de nos efforts. Tantôt nous nous penchions sur la crête du roc pour mesurer de l'œil la profondeur de l'abîme, et entendre la vague fougueuse gémir sur les écueils. Tantôt nous cherchions dans le lointain une habitation humaine, et de toutes parts nous ne voyions que la terre dépeuplée. Puis tout à coup saisis par l'enchantement de cette grave nature, nous restions là, debout, immobiles et pensifs, contemplant le spectacle étalé sous nos yeux. A notre droite s'élevait la terre ferme, le Nordkyn, la dernière pointe de l'Europe; à gauche, une longue ligne de montagnes échancrées et couvertes de vapeurs, et devant nous, la mer Glaciale, la mer sans bornes et sans fin : *boundless, endeless* (1), l'immensité. A l'est, le soleil déployait encore son disque riant, et jetait un sillon doré sur les vagues; mais, au nord et au sud, les nuages, repoussés un instant par le souffle du matin, se rapprochaient l'un de l'autre et pesaient comme une masse de plomb sur l'Océan. C'était la nuit d'Israël avec la colonne de feu, le chaos avec le rayon de lumière céleste, et l'idée de la solitude lointaine où nous nous trouvions, l'aspect de cette île jetée au bout du monde, le cri sauvage de la mouette se mêlant aux soupirs de la brise, au mugissement des ondes, tous les points de vue de cette étrange contrée et toutes ces voix plaintives du désert, nous causaient une sorte de stupeur dont nous ne pouvions nous rendre maîtres. Ceux qui ont vu les forêts vierges de l'Amérique ont peut-être éprouvé la même émotion. Ailleurs, la nature peut ravir l'ame dans la contemplation de ses magnifiques beautés; ici elle la saisit et la subjugue. En face d'un tel tableau, on se sent petit, on courbe la tête dans sa faiblesse, et si alors quelques mots s'échappent des lèvres, ce ne peut être qu'un cri d'humilité et une prière.

Descendre du haut du Cap-Nord était plus difficile encore que d'y monter. Nous ne pouvions nous tenir debout sur les pentes de mousse glissantes et les tables de roc perpendiculaires. Il fallait nous asseoir sur le sol et nous traîner à l'aide de nos mains. Si nous faisions un faux pas, nous courions risque de nous précipiter dans la vallée, et si nous heurtions trop fortement un bloc de pierre détaché du sol, il roulait avec fracas le long de l'étroit sentier et pouvait atteindre, dans sa chute, ceux qui nous précédaient. Mais, après deux heures de marche, toute la caravane remonta saine et sauve à bord du bateau. Par un bonheur insigne, au moment où nous tirions notre ancre de fer amarrée aux pierres de la grève, le vent tournait à l'est. On eût dit que nous l'avions acheté, comme les voyageurs d'autrefois, de quelque sorcier lapon, tant ce changement de direction venait à propos.

(1) Byron, *Child-Harold*.

En arrivant à Giestvœr, nous trouvâmes toute la famille du marchand réunie pour nous attendre. Marthe et Marie avaient revêtu leur robe neuve, leur tablier de couleur, et le bonnet à rubans bleus qu'elles ne portent qu'aux jours de fête. Dans notre modeste chambre, leur mère avait placé sur la table la jatte de lait que ses vaches venaient de lui donner, et l'on avait préparé avec beaucoup de soin deux lits de plumes pour nous reposer de nos fatigues. Mais nous connaissions déjà trop les contrées du Nord pour ne pas profiter du vent capricieux qui promettait alors d'enfler notre voile, et nous dîmes adieu à regret à cette maison hospitalière où nous avions été reçus avec tant de cordialité. — Adieu pour toujours, murmura Mme Kielsberg en nous serrant la main. — Oh! non pas pour toujours, s'écrièrent ses enfans. La bonne mère secoua la tête et ne répondit rien. Les jeunes filles s'avancèrent sur la pelouse pour nous saluer encore. En observant cette attitude silencieuse de la mère et celle de ses enfans, il me semblait voir l'expérience triste qui se souvient du passé et l'espérance aventureuse qui regarde vers l'avenir.

Le soir, nous nous arrêtâmes à Havsund. C'est un détroit riant, bordé par deux collines couvertes de verdure. Sur l'une de ces collines s'élève la maison du prêtre de Hammerfest, qui vient ici deux fois par an passer quelques semaines; sur l'autre, l'église nouvellement bâtie et la demeure du marchand avec ses magasins. La terre ne porte ni plantes potagères, ni arbres; les nuits d'hiver y sont aussi longues, aussi obscures qu'au Cap-Nord; mais les observations de température, faites sous la direction de M. Parrot, professeur à Dorpat, présentent ici un résultat curieux. Au mois d'août, le thermomètre ne s'élève pas à plus de dix degrés. Au mois de janvier, par les plus grands froids, il ne descend pas à plus de douze. L'hiver dernier, on en compta une fois treize, mais c'était un évènement extraordinaire. La côte est fort peu habitée, et l'intérieur des montagnes est complètement désert. Toute la paroisse, qui s'étend à plus de vingt lieues de distance, ne renferme que trois cent soixante Lapons et cent vingt Norvégiens. Mais, au mois de mai, un grand nombre de bateaux de Norland, Helgeland et Finmark, se rassemblent dans les environs pour pêcher, et une douzaine de bâtimens russes viennent ici, chaque année, prendre une cargaison de poisson.

Le marchand de Havsund est un homme riche et habile. Dans l'espace de quelques années, il a construit des magasins, il a fondé une fabrique d'huile de poisson. Sa maison, dont il a été lui-même l'architecte, est bâtie avec élégance et ornée avec goût. Tout cela lui donne une satisfaction de propriétaire dont il aime à jouir devant ses hôtes. Il nous promena du comptoir au salon, et à chaque pas il nous regardait comme pour saisir sur nos lèvres une exclamation et dans nos yeux un sentiment de surprise. Mais ceci n'était encore que le prélude de son triomphe. Le soir, tandis que nous étions à table, il s'approche mystérieusement de la pendule dorée, dont il venait d'enlever le globe; il tire un ressort, et ne voilà-t-il pas que la magique pen-

dule se met à jouer un air de *Fra Diavolo!* Non, je n'oublierai jamais le regard tout à la fois triomphant et inquiet, le regard scrutateur qu'il jeta sur nous au moment où l'on entendit résonner les premières notes de musique. Si, alors, nous avions voulu commettre un meurtre moral, nons n'aurions eu qu'à montrer aux yeux de notre hôte un visage indifférent. Mais nous ne fûmes pas si cruels, nous applaudîmes à la féerie de sa pendule, et, par reconnaissance, il vida un grand verre de vin à la prospérité de notre pays. Ce toast, dont nous le remerciâmes avec sincérité, n'était que le commencement d'une horrible trahison. Le malheureux partit de là pour entamer une dissertation politique, dans laquelle il passa en revue toute l'Europe. En vain je me débattis contre le piége perfide qu'il venait de me tendre; en vain j'essayai de le ramener à sa nature d'habitant de Havsund; tous mes efforts furent inutiles. Quand je lui parlais des Lapons, ses voisins, il suivait l'armée de don Carlos en Espagne; quand je lui demandais quel avait été le produit de la pêche dans les années dernières, il énumérait le budget de l'Angleterre. Je vis que la lutte était impossible. Je courbai la tête comme un martyr, et j'écoutai patiemment jusqu'à ce qu'il lui plût de mettre fin à ses digressions. Mais, le lendemain, il m'attendait déjà de pied ferme, et je n'échappai que par la fuite au développement d'une nouvelle théorie. Bon Dieu! me disais-je en reprenant la route de Hammerfest, où faudra-t-il donc aller pour éviter la politique, si elle doit nous poursuivre jusqu'au 71e degré de latitude?

Hammerfest, 10 août.

X. MARMIER.

VOYAGEURS

ET

GÉOGRAPHES MODERNES.

I.

M. ADRIEN BALBI.

Quelque vaste que soit le champ des sciences qui relèvent uniquement de la pensée, il est facile de s'assurer, après un examen attentif, que les anciens l'avaient déjà foulé dans bien des sens et que les modernes n'en ont guère reculé les limites. En métaphysique et en morale, par exemple, ne semble-t-il pas que tout ce qu'il y avait de pertinent à dire ait été dit en des siècles plus philosophiques que les nôtres, et n'est-il pas évident que, si l'on voulait interroger avec quelque soin les origines de nos spéculations actuelles, des plus téméraires comme des plus timides, on retrouverait, en remontant les âges, les preuves de leur filiation et les traces de leur généalogie? Peu de noms récens, peu d'idées nouvelles sortiraient intacts de cette recherche d'une paternité antérieure, et l'on pourrait inscrire tout d'abord, sur cette table ontologique, les Orientaux avant Pythagore et Pythagore avant Spinosa, Pyrrhon avant Bayle, Parménide

avant Emmanuel Kant, Épicure avant Helvétius, Platon avant saint Augustin, Zénon avant saint Bernard, et Lucien avant Voltaire. Ainsi, chaque penseur aurait son ascendant direct, et, quant aux écoles, si méritantes que soient celles d'Écosse et d'Allemagne, il serait injuste d'oublier qu'elles sont venues vingt siècles plus tard que les trois grandes écoles grecques, l'Académie, le Lycée et le Portique. D'où l'on peut conclure que la philosophie moderne, fille vivante de la tradition, a presque tout emprunté à l'antiquité, tout, excepté la croix et la ciguë.

Mais, s'il en est ainsi pour les sciences qui procèdent de la réflexion pure, il en est autrement de celles qui s'appuient sur l'observation extérieure. Ces dernières, nos aïeux n'avaient pas mission pour nous les livrer toutes faites, car c'est le temps qui les fonde et qui les agrandit. On peut, dans le monde des idées, nier la perfectibilité; dans le monde des faits, il est impossible de la méconnaître. Ici le progrès est évident, continu, quotidien; il se touche au doigt, il se suppute, il se mesure, il devient une vérité mathématique. C'est le cas où se trouvent les sciences physiques et naturelles; c'est celui de la géographie surtout. La géographie est une science née d'hier; elle s'est construite de nos jours et sous nos yeux : sa tradition sérieuse remonte à peine à trois cents ans. L'antiquité n'en connaissait guère que les aspects fabuleux et naïfs, et, si nous ne craignions pas d'encourir le reproche fait aux enfans de Noé, nous pourrions rire, sur ce point, de la nudité paternelle. Rien n'est plus bouffon que cette cosmographie où le ciel repose sur des colonnes dont Atlas est le gardien; rien n'est plus curieux que ces périples de navigateurs qui emploient deux ans à traverser la mer Égée au milieu d'enchantemens sans nombre. Ce sont là des rêves de poètes, ce n'est point une géographie.

Certes, pour en créer une, ce n'était ni la force, ni l'étendue qui manquaient au génie antique, c'était la base même de la science, la récolte des faits. Cette récolte devait être l'œuvre des siècles, et ici l'intuition ne pouvait pas suppléer la découverte. Long-temps avant que le globe eût obéi à la main patiente qui le dompte, la pensée qui a des ailes avait pu visiter les sphères idéales; mais l'observation qui va lentement, soit qu'elle chemine le bâton du voyageur à la main, soit qu'elle ouvre la voile du navigateur à des vents capricieux, avait besoin, pour étendre sa sphère d'action, qu'on lui rendît les mers plus sûres et les continens plus praticables. La civilisation lui devait des routes, la science des instrumens nautiques; c'est là ce qui a retardé son avénement. Il a fallu que peu à peu l'as-

trolabe remplacât le gnomon, cet agent imparfait des mesures astronomiques, et que la boussole offrît, sur l'immensité liquide, des points de repère plus sûrs que les chanceux relèvemens d'une constellation polaire. Ce progrès s'est continué sous nos yeux par le chemin de fer dans la viabilité terrestre, et par la vapeur dans la navigation maritime : le chronomètre, ce dernier mot du calcul horaire, complète le lot de notre temps. Qui sait ce que les aérostats réservent à l'avenir ?

Si les instrumens concouraient ainsi, par une amélioration graduelle, à l'établissement de la géographie, les évènemens historiques ne la servaient pas moins. Tout lui était bon : les conflits de races, les chocs de peuples, les invasions de barbares, la conquête, la propagande. Elle profitait tout autant des désastres de la guerre que des loisirs de la paix, et butinait dans les palais comme sur les décombres. Voir, pour elle, c'était savoir ; le mouvement était son ressort, la locomotion son génie. Peu lui importaient les symboles, les couleurs, les bannières ; elle s'associait à toutes les causes sans les juger, elle se mêlait à toutes les luttes sans en partager les passions. Prompte à se transformer, elle fut, ainsi et successivement, commerçante avec les Phéniciens, poétique avec les Grecs, guerrière avec les Romains, inculte avec les Barbares, religieuse avec les croisés. Un jour, à la suite des fils de l'Islam, elle sortait des déserts arabiques, longeait le littoral de l'Afrique septentrionale, et venait planter sa tente aux pieds des Pyrénées ; un autre jour, sur la foi d'un pressentiment, elle s'embarquait avec Colomb et aventurait son premier enjeu dans une loterie qui devait lui rapporter deux mondes. Tantôt elle s'inspirait du génie catholique de l'Espagne qui cherchait, au-delà des mers, des ames à conquérir ; tantôt elle s'identifiait au génie commercial de l'Angleterre, qui voyait, sur tout le globe, des colonies à fonder. Point d'exclusion, point de fierté chez elle : que l'on fût un grand guerrier comme César, ou un pauvre moine comme Rubruquis, un historien éloquent comme Polybe, ou un conteur naïf comme Marco-Polo, un infidèle comme Aboul-Feda, ou un saint missionnaire comme le père Verbiest, la géographie, curieuse seulement de faits, se préoccupait peu des personnes ; elle suivait d'un œil aussi bienveillant l'étape pénible du pèlerin isolé que la marche triomphante des escadres qui la promenaient autour du monde comme une reine. C'était par-dessus tout une science collective, qui frappait à toutes les portes et recevait de toutes les mains, afin d'élever ce monument auquel chacun devait apporter sa pierre,

sans que personne fût autorisé à lui donner son nom. Cette phase d'élaboration patiente a été longue; elle se poursuit de nos jours, elle ne s'achèvera qu'après nous. Mais le gros de la moisson est évidemment recueilli, et, pour en reconnaître la richesse, il importe peu qu'une centaine de gerbes reposent encore, éparses et oubliées, dans les mille sillons de la plaine.

COUP D'OEIL HISTORIQUE.

Pour simplifier l'histoire de la géographie, il faut scinder les temps en deux parts fort inégales, mettre d'un côté cinquante-cinq siècles, de l'autre trois. Avant et après Colomb, telles sont les divisions naturelles de la science. Dans la première époque, la géographie est à l'état d'enfance; elle semble honteusement confinée dans un coin de la terre, elle bégaie, elle se berce de contes; dans la seconde, elle grandit, comme par un prodige soudain, et s'empare du globe d'une main virile. Ainsi font, au dire des naturalistes, certains aloës qui, long-temps étiolés et rabougris, retrouvent, à un instant donné, tout l'arriéré de leur puissance végétative et croissent de plusieurs pieds en vingt-quatre heures.

Que de temps il a fallu pour fonder une géographie mathématique qui méritât ce nom? Nos aïeux ont vécu trente-six siècles sans se douter de la sphéricité de la terre, ce principe que comprennent aujourd'hui les enfans. On lit bien dans les vedas hindous que l'univers a la forme d'un œuf; mais, quand les mêmes livres parlent de notre globe, ils le dépeignent comme une montagne qui a perdu son équilibre, et qu'un dieu, transformé en tortue, soutient sur sa carapace. Les Égyptiens, trop vantés pour leurs connaissances astronomiques, n'en savaient guère plus que l'Inde sur les phénomènes terrestres. Les Grecs même, qui semblent avoir concentré chez eux les rayons de ces civilisations éparses, les Grecs ne se montrèrent d'abord ni observateurs plus intelligens, ni géomètres plus précis. Homère fait de la terre un disque qu'entoure le fleuve Océan; Thalès en fait une ellipse, Hérodote une plaine, Anaximandre un cylindre, Leucippe un tambour, Héraclide un bateau. Chacun énonce ainsi son hypothèse, jusqu'à ce qu'Eudoxe de Cnide, selon les uns, Philolaüs de Crotone, suivant les autres, se soit déclaré pour la forme sphérique. Dès-lors ce système prévaut; Aristote lui donne l'autorité d'un fait, Possidonius et Eratosthène s'en appuient dans leurs mesures terrestres; Hipparque, Pline et Strabon en font sortir des déductions fécondes; enfin Ptolémée, père de la géographie mathématique chez

les anciens, couronne cette série de travaux par une théorie céleste, paradoxe immense qui a eu la vertu de durer quatorze siècles.

Dans la géographie descriptive, les tâtonnemens ne sont pas moindres. Chez les premiers Grecs, c'est le bouclier d'Achille qui la résume. La fable se mêle à la réalité : on connaît déjà les noms d'Asie et d'Europe, on distingue ces deux régions, on les caractérise, on les décrit; mais bientôt arrive la fiction, et alors paraissent les Cimmériens, peuplades plongées dans d'éternelles ténèbres, les Hyperboréens dotés d'un printemps éternel; puis les Champs-Élysées, terre des ames heureuses; enfin l'Atlantide et la Méropide, songes de poètes sur lesquels devaient enchérir plus tard Platon et Théopompe. Cependant, même dans ces temps de croyances naïves, des observateurs sérieux sillonnaient la Méditerranée et visitaient régulièrement ses cités commerçantes. Les Phéniciens, les Carthaginois avaient semé le littoral de colonies nombreuses liées aux métropoles par une navigation active. Avant tous les autres, ces peuples franchirent les colonnes d'Hercule, formidable limite du monde primitif, et poussèrent leurs découvertes, avec Hamilcon, jusqu'aux attérages de la Grande-Bretagne; avec Hannon, le long des côtes occidentales de l'Afrique, jusqu'à la hauteur du cap Bojador. Les Égyptiens, de leur côté, semblent avoir poursuivi sur le littoral opposé des explorations analogues, dont M. Étienne Quatremère a exagéré, après Hérodote, l'étendue et l'importance. Enfin, le roi des Perses, Darius, fit aussi exécuter, dans l'Océan indien, par Scylax de Cariandre, un périple qui dut comprendre le golfe Persique et une portion de la mer Rouge. Mais les récits de ces expéditions diverses sont si fabuleux et si confus, ils se sont si évidemment travestis sous la plume des rapsodes, toujours enclins au merveilleux, qu'on ne saurait les accueillir avec trop de réserve et trop de défiance.

Dans les âges suivans, le monde s'ébranle, les peuples s'entre-choquent, et il en jaillit des étincelles qui éclairent quelques existences obscures. Cambyse ouvre cette période agitée : il lance la Perse sur l'Égypte et sème les sables libyens des cadavres de ses soldats. Dès-lors un mouvement alternatif s'établit entre l'Asie et l'Europe, dans lequel le rôle d'agresseur passe incessamment de l'une à l'autre : Xercès vient frapper aux portes de la Grèce avec un million d'hommes; Alexandre pousse ses conquêtes jusqu'aux limites du monde connu. L'Inde n'est plus un mystère; Diagnetus et Beton la décrivent; Néarque en explore le littoral; Pythéas opère sur un autre point et découvre cette *ultima Thule* des anciens, objet de tant de controverses.

La géographie se développe ainsi sur une vaste ligne qui court du sud-est au nord-ouest, des bouches du Gange aux îles de la mer du Nord. A leur tour, les Romains arrivent et comblent d'immenses lacunes. Le peuple-roi se met en marche dans toutes les directions, et va réveiller de leur long sommeil ces tribus barbares qui, plus tard, devaient lui rendre sa visite. La Grande-Bretagne, les Gaules, la Germanie, la Scythie, la Sarmatie, l'Hybernie, les pays slavons, tout le nord de l'Afrique, l'Asie jusqu'au-delà du Gange, la Baltique, l'Atlantique, l'Océan indien, et les mers intérieures, tout ce territoire où il a envoyé ses légions, tous ces parages où il a promené ses trirèmes, appartiennent désormais au domaine de l'observation exacte. Strabon et Pline en commencent la description : Marin de Tyr et Ptolémée l'achèvent. C'est le monde des anciens : de mille ans on n'y touchera plus. La science est frappée d'engourdissement ; on la dirait morte.

Cet intervalle est occupé, plutôt qu'il n'est rempli, par quelques moines chrétiens, tels que Cosmas, Bernard, Adaman, par des faiseurs d'itinéraires calqués sur celui d'Antonin ; enfin, par une description générale du globe, ouvrage d'un Goth dont le nom est demeuré inconnu, et que l'on appelle *le Géographe de Ravenne*. Peu à peu pourtant, ces derniers reflets des traditions grecque et romaine pâlissent, se dispersent, et dans l'intervalle apparaît le météore vif et court de la civilisation arabe. Bagdad, Cordoue et Caïrwan deviennent des foyers d'études géographiques d'où sortent les maîtres de l'époque, Aboul-Feda, El-Maqrizy, El-Bakoui et Léon l'Africain. Les Arabes connurent les îles Fortunées, nos îles Canaries, que les pirates normands devaient conquérir deux siècles plus tard. Ils poussèrent leurs excursions dans le Sahara et jusqu'au Cap Blanc d'une part ; de l'autre, jusqu'au royaume de Mélinde et à l'île de Madagascar, où ils fondèrent des colonies. L'Inde, les provinces du Caucase, le Thibet, la Chine, que visitèrent, vers 712, des ambassadeurs du kalife Walid, les îles Malaises, où le mahométisme est encore la religion régnante, sont dès-lors des pays familiers aux Arabes et fréquentés par leurs vaisseaux. Leurs navigateurs abordent à Guzurate, au pays de Canoge, le Bengale actuel, à Calicut, aux Maldives, sur la côte de Malabar ; ils paraissent même à Kan-Fou, dans laquelle nos savans ont cru reconnaître l'importante ville de Canton. Pendant que l'activité arabe déborde ainsi sur les terres tempérées du globe, le Nord semble travaillé, de son côté, par les premiers symptômes d'une fièvre de découvertes. Les fils d'Odin aven-

turent sur des mers orageuses leurs barques hardies et fragiles; les Scandinaves découvrent l'Islande, les îles Feroë, et plus tard le Groënland. Les pirates normands infestent toutes les côtes que baigne l'Atlantique; ils visitent les Açores, Madère et Ténériffe. Des sagas consacrent ces expéditions téméraires; Snorron, Adam de Brême, les recueillent, et le roi Alfred ne dédaigne pas de traduire de sa main les deux voyages du Norvégien Other et du Danois Wulfstan dans les pays scandinaves. La navigation quelque peu suspecte des frères Zeni se rattache à cet ordre de travaux et de recherches.

Ainsi placée entre la civilisation d'Odin et celle de Mahomet, que fait l'Europe chrétienne, cette héritière directe de la tradition antique? Elle sommeille toujours. Pourtant, vers le XIIIe siècle, une pensée de propagande semble la réveiller. De pauvres frères mineurs, comme Carpin et Rubruquis, Anscaire et Ascelin, sont lancés dans diverses directions pour gagner des ames à Dieu. L'un parcourt le nord de l'Europe; les autres, infatigables missionnaires, s'engagent dans le cœur même de l'Asie, que vient de bouleverser la grande dynastie mongole. Du Dniéper au fleuve Jaune, on ne reconnaît plus qu'un maître : c'est le khan. Il a soumis un continent entier au joug de l'unité la plus despotique. Soit curiosité, soit calcul, les voyageurs se portent tous alors sur ce point. Benjamin de Tudèle a ouvert la marche; Lucimel et Ricoldt l'ont suivi; Marco-Polo, qu'on a nommé à bon droit le Humboldt du moyen-âge, y paraît à son tour, pour faire place à Pegoletti, à Mandeville, à Clavijo, à Haïthon, à Barbaro, à Schilderberg. De tous ces observateurs, Marco-Polo est le seul qui ait vu sainement et raconté judicieusement. Son itinéraire est immense; il embrasse presque toute l'Asie : la vallée de Kachmir (*Chesimur*), la petite Boukharie, la Mongolie entière, la Chine (*Cathay*), dont il décrit les capitales Pékin (*Cambelu*) et Nankin (*Quinsay*); le Bengale, ou pays de *Mien*, nom que divers Asiatiques lui donnent aujourd'hui encore; l'archipel Malais, dont il cite Sumatra (*Samara*); le groupe des Andamans et de Nicobar (*Necauvery*); Ceylan, la presqu'île du Dekkan, les royaumes de Malabar et de Guzurate dans l'Inde, les villes d'Aden, d'Ormus et de Bassora dans la Perse; puis Madagascar (*Magastar*), où il place le rock, cet oiseau fabuleux; le pays des Zinges et des Abyssins (*Abascia*); enfin la Sibérie, limitrophe de ce qu'il nomme *le pays des ténèbres*, et la Russie (*Ruzia*), vaste empire tributaire des Mongols. Quel pèlerinage, surtout dans ces temps de confusion et de barbarie! Malheureusement Marco-Polo, et moins que lui les autres voyageurs cités, ne savent pas

assez se défendre de ce penchant au merveilleux, caractère des âges d'ignorance. On voit reparaître, dans leurs récits, quelques fables qu'on dirait empruntées aux époques mythologiques. Ce n'est plus, comme dans Hésiode et dans Hérodote, des fourmis gardiennes de sables aurifères, ou des bœufs garamantes qui paissent à reculons; mais c'est, chez Marco-Polo, des montagnes de rubis-balai et de lapis-lazuli; chez Carpin, une grande muraille d'or massif; chez Oderic de Portenau, des oiseaux à deux têtes; enfin, chez Mandeville, chevalier anglais et conteur imperturbable, un fruit prodigieux récolté à Chadissa, fruit qui s'ouvre de lui-même quand il est mûr, et présente un agneau sans sa laine, excellent à manger. Au xve siècle de notre ère, la géographie en est encore à son point de départ, aux féeries.

Mais ici la science s'illumine de rayons soudains; comme la loi du Sinaï, elle se révèle au milieu des éclairs et de la foudre. Ses deux Moïse sont Colomb et Vasco de Gama. Depuis long-temps sans doute le pressentiment d'un autre vaste continent avait dû s'emparer d'esprits supérieurs, et la trace de ces soupçons, plus poétiques que positifs, plus vagues que formels, se retrouve dans Sénèque, dans Possidonius, dans Strabon, dans Pomponius Méla et dans Chrysippe. Il y a plus : la découverte positive de l'Amérique aurait pu passer, même au xe siècle, pour un fait acquis; car, dès ce temps, des Islandais avaient colonisé le Groënland, et l'un d'eux, Leif Ericson, avait pu reconnaître, vers le sud-ouest, une côte que l'on estime être celle du Canada. D'autre part, et si l'on en croit des autorités qui se plaisent aux hypothèses scientifiques, l'Afrique, long-temps avant l'exploration portugaise, aurait été doublée deux fois, et relevée dans tout son périmètre, la première fois par les Égyptiens de Néchos, la seconde par les Arabes. Mais que veut-on induire de ces insinuations dont la valeur et la portée laissent tant de prise à la controverse? Que Colomb et Vasco de Gama sont deux plagiaires? On ne l'oserait pas.

Ce qui inspira ces hardis pilotes du xve siècle, ce fut moins le bruit vague d'un succès antérieur que leur confiance dans une navigation chaque jour plus savante et plus perfectionnée. L'art des constructions navales commençait alors à sortir de sa longue enfance, et les vaisseaux, mieux membrés, osaient perdre de vue les côtes, pour aller, dans la haute mer, affronter la violence des vents et le courroux des vagues. Les instrumens nautiques se ressentaient de ce mouvement; Martin Behain, gouverneur de Fayal, venait de vul-

gariser l'emploi de l'astrolabe pour la mesure des hauteurs solaires; la boussole était acquise à la navigation. Ainsi, par le calcul combiné du méridien et du parallèle, le pilote pouvait, loin de tout rivage, déterminer la position précise de son navire, et, à l'aide de son compas, le maintenir dans la route la plus directe et la plus sûre. L'audace soudaine qui se manifesta chez les praticiens n'était donc pas un phénomène sans cause; les travaux des théoriciens avaient ouvert cette voie aux esprits aventureux. Depuis un siècle environ, l'Italie et l'Allemagne possédaient des écoles d'astronomie et de physique, pépinières de maîtres célèbres et d'ouvriers intelligens. Nous avons cité Martin Behain; il faut y ajouter le Florentin Toscanelli, qui eut quelques relations avec Colomb, et Dominique Maria de Bologne, qui fut, à ce que l'on croit, l'un des professeurs de l'illustre Copernic. D'où il résulte que, s'il y eut un peu de témérité dans l'élan de la navigation à cette époque, il y eut encore plus de calcul. Ce fut un hasard peut-être qui livra à Colomb l'Amérique, sur laquelle, assure-t-on, il ne comptait pas; mais ce qui n'était pas douteux pour l'illustre marin, quand il quitta les côtes de l'Espagne, c'est qu'avec du temps et des vivres il devait, en courant toujours vers l'ouest, et aucune terre intermédiaire ne se présentant, aboutir immanquablement aux Indes. C'était la conséquence forcée de la sphéricité terrestre.

Quoi qu'il en soit, au moment où Colomb s'ébranle, la géographie en est encore à peu près au point où l'a laissée Ptolémée. L'Europe, l'Asie, le nord de l'Afrique, et les îles qui en forment comme les satellites, sont connus tant bien que mal; mais au-delà des Açores et des Canaries, et dans cet espace de deux cents méridiens qui court de l'île de Fer au Japon, les cartes n'offrent que du vide : le périmètre de l'Afrique demeure flottant et indéterminé. Il ne manque à la science que deux mondes complets, le monde américain et le monde maritime; les trois quarts d'un autre monde, l'Afrique, et un nombre illimité d'accessoires. Eh bien! le génie des découvertes s'empare alors du globe avec tant de puissance et d'autorité, qu'en moins de trois siècles ce travail gigantesque s'accomplit presque en entier. C'est la seconde phase de la géographie, celle qui fait la gloire de l'ère moderne.

L'élan est donné; le problème terrestre est poursuivi dans ses deux inconnues: Colomb cingle vers l'ouest, et y trouve un continent; Vasco de Gama gouverne au sud, et arrive dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance. L'enthousiasme s'en mêlant, les continuateurs abondent. Ce sont, en Amérique, Balboa, Fernand Cortèz, Pizarre, Américc

Vespuce, Sébastien Cabot, Walter Raleigh; en Asie, Albuquerque, Barros, Ferdinand Perès, Barthélemy Dias. Vingt ans ne se sont pas écoulés, que Magellan double le cap Horn et exécute le premier tour du monde. Mendana et Quiros le suivent. Quelques groupes océaniens sont découverts. Jusqu'ici l'Espagne et le Portugal ont seuls marqué leur place dans cette grande invasion maritime. A leur tour, la Hollande et l'Angleterre entrent dans la lice. Les deux puissances catholiques voulaient, avant tout, convertir le globe; les deux puissances luthériennes cherchent plutôt à le coloniser. Le génie religieux lutte quelque temps avec le génie commercial; mais enfin ce dernier l'emporte. Le sceptre de la mer demeure aux argonautes marchands. La France demande sa part de ces îles, de ce littoral que l'on se découpe; elle n'obtient que des ébarbures. Cependant, si les ouvriers changent, l'œuvre ne change pas. La civilisation sillonne les océans, s'impose aux peuples barbares ou sauvages, les séduit par ses raffinemens ou les dompte par ses ressources. Elle tient le globe dans ses mains, et semble vouloir le pétrir jusqu'à ce que toutes ses aspérités s'effacent.

Vraiment, quand on assiste à ce spectacle merveilleux, on se sent ébloui et pris de vertige. Autrefois c'était la barbarie qui débordait, à un moment donné, sur la civilisation; aujourd'hui c'est la civilisation qui va au loin déborder sur la barbarie. Le mouvement a lieu en sens inverse, mais le résultat demeure toujours le même : vaincue dans son foyer, ou conquérante hors de son foyer, la civilisation s'assimile toujours les élémens qui s'exposent à son contact; ce qui lui résiste périt. Elle élève, elle redresse; elle ne descend pas, elle ne déchoit pas. Ainsi le veut la hiérarchie des êtres. Les organisations les plus nobles sont celles qui donnent le ton, et l'autorité est en raison de la supériorité. L'ascendant de l'Europe sur le monde tient à cette cause. L'Europe n'a de force et de vertu que par le principe civilisateur qu'elle représente; c'est là son levier. Voyez où en est le globe depuis qu'il a été attaqué ainsi et par tous les bouts! Peut-on citer aujourd'hui un seul continent où l'Europe ne revive pas, et dans ses idées, et dans ses usages, et dans sa population? Est-il quelque part une influence qui ait osé tenir devant la sienne? L'Asie est-elle encore l'Asie; l'Amérique est-elle encore l'Amérique; l'Océanie est-elle encore l'Océanie, et n'y a-t-il pas beaucoup d'Europe au milieu de tout cela? Récapitulons : en Océanie l'Europe est partout; elle a fondé Sydney et les colonies pénales de l'Australie; elle est à Hobart-Town, elle est dans les îles Malaises,

aux Philippines, aux Moluques, à Java; elle est par ses missionnaires dans les archipels océaniens, à Hawaï, à Taïti, à Tonga, à la Nouvelle-Zélande. En Asie, elle est souveraine au sud et au nord, en Sibérie et au Bengale; elle y comprime, elle y tient en respect l'esprit indigène; la Syrie, l'Asie mineure, s'agitent sous son inspiration; la Perse s'en défend mal; la Chine seule lui oppose sa grande muraille. En Afrique, l'Europe a pris les clés de toutes les positions: Alger au nord; le Sénégal, Sierra-Léone, Bathurst, les forts de la côte des Esclaves, les échelles de Loanga et de Benguela à l'ouest; le cap de Bonne-Espérance au midi, et les établissemens portugais à l'est; l'Egypte, qui complète cette ceinture, obéit-elle à une influence africaine? Reste l'Amérique; mais y a-t-il maintenant une Amérique? Lorsque Colomb en fit la conquête, cette vaste région nourrissait vingt millions d'hommes cuivrés, ou d'Indiens, pour parler la langue des découvreurs; combien en reste-t-il aujourd'hui? Huit cent mille à peine; les autres n'ont pu s'associer à la civilisation, et la civilisation les a dévorés. L'Amérique s'est-elle dépeuplée pour cela? Non; l'Europe y a pourvu; elle a démembré le monde de Colomb, a donné le nord à l'Angleterre, à la France et à la Russie; le centre et l'ouest à l'Espagne; l'est au Portugal; les îles éparpillées sur ses flancs, à diverses puissances; et une nouvelle Amérique est née avec trente millions de blancs, issus de la conquête. Voilà ce qu'a fait l'Europe en trois siècles, et sans s'appauvrir elle-même, ou plutôt ce qu'a fait la civilisation, dont elle n'est que l'instrument. La fable des dents de Cadmus ne pâlit-elle pas auprès de cette réalité contemporaine?

Au milieu de ce déplacement d'hommes et de ce bouleversement d'existences, on devine quelle dut être la tâche de la géographie. Non-seulement on découvrait pour elle des pays inconnus, mais encore ces pays se modifiaient à vue d'œil; il fallait constater, puis contrôler. Chaque jour de nouvelles reconnaissances agrandissaient son domaine. Après Dampier, Anson, Wallis et Bougainville, Cook avait paru dans l'Océan Pacifique et y avait accompli trois circumnavigations qui sont des chefs-d'œuvre de hardiesse et de patience, de science et de sagacité. Son exemple entraîna bientôt toutes les puissances maritimes vers ces plages nouvelles: la France y envoya Lapérouse et d'Entrecasteaux; l'Espagne, Malespina et Maurelle; l'Angleterre, Bligh et Vancouver. De nos jours même, cet élan ne s'est point ralenti: Krusenstern, Kotzebue, Beechey, d'Urville, Duperrey, Laplace, Freycinet, Paulding et Morrell ont continué, sous des pavil-

lons divers, ces longues explorations autour du globe et poursuivi le relèvement des archipels océaniens. Si la carte du monde maritime n'est pas complète encore, quant aux détails, les lignes principales sont fixées, l'ensemble est arrêté. D'autres capitaines, non moins entreprenans, cherchaient en même temps la solution d'un problème plus ardu encore, celui d'une communication entre les deux océans au travers des mers polaires: Davis, Hudson, Baffin, Behring, et plus tard Parry et Ross, se dévouaient dans ce but à des dangers hors de proportion avec les résultats.

A côté de ces grandes reconnaissances collectives et pour la plupart officielles, des voyageurs isolés récoltaient pour la géographie sur toute la surface du globe. La Chine n'avait plus de secrets pour les missionnaires devenus tout puissans à la cour de Pékin; les pères Gaubil, Verbiest, Adam Shall, préparaient les voies aux ambassades de Macartney et d'Amherst. L'Inde, vice-royauté anglaise, se révélait tout entière, dans son antiquité, aux savans Colebrooke et William Jones; dans son état moderne, à l'évêque Héber, à Jacquemont et à tous les observateurs intelligens des *Asiatic Researches;* Kœmpfer voyait le Japon; Stamford Raffles, et Marsden les îles Malaises; Chardin, Malcolm et Morier, la Perse; Klaproth, l'Asie russe et tartare; Hiram Cox et Crawford, la Birmanie; Burkhardt, la Syrie; Sadler, l'Arabie; voilà pour l'Asie. L'Amérique n'était pas moins favorisée, car en tête de ses explorateurs figurait M. de Humboldt, le voyageur par excellence, le voyageur encyclopédique. M. de Humboldt s'appropriait, par l'autorité d'une science presque universelle, toute la partie équatoriale du nouveau-monde; Bullock, Ward, Pentland, côtoyaient ou complétaient l'illustre touriste; Spix et Martius, le prince Neuwied et Saint-Hilaire parcouraient le Brésil; Pœpig, le Chili et le Pérou; Weddel, la Patagonie; Mackensie, l'Amérique insulaire; Pike, Long, Lewis et Clarke, les steppes qui s'étendent du Mississipi aux Montagnes-Rocheuses; Mac-Gregor, le Canada; Hearne, Franklin et Back, la région boréale au-dessus des lacs. L'Afrique ne s'était point dérobée à ce vaste réseau de recherches: sans parler de l'Égypte, foulée par tant de curieux depuis Hérodote jusqu'à l'empereur Adrien, depuis le père Sicard jusqu'à Volney, ce précurseur de l'expédition française, l'Abyssinie et l'Éthiopie voyaient Bruce, Salt, Poncet et Combes s'engager dans leurs plateaux inhospitaliers; la région hottentote se révélait à Levaillant et à Barrow, le Congo à Grand-Pré, à Tuckey et à Cardoso, le Sahara à Caillé, tandis que Mungo-Park, Bowdich, Denham, Clapperton, Laing et

les frères Lander cherchaient, au milieu de mille morts, à dérober aux royaumes de l'Afrique centrale les mystères de leur existence et de leur organisation. Nous citons là trente noms, comme ils nous viennent et au hasard ; il faudrait en citer mille.

Ainsi, la situation a changé; la géographie descriptive vient de décupler son domaine. De pauvre et de stérile qu'elle était avant ce bel essor du XVe siècle, la voilà devenue opulente et féconde, opulente à ce point qu'elle en est à l'embarras des richesses. Il s'agit maintenant d'ordonner la science, de lui créer des allures méthodiques, d'en trier, d'en contrôler les élémens. La théorie de Ptolémée a été ruinée par les découvertes de Copernic et de Galilée; Mercator et Varénius opèrent sur cette base et renouvellent la géographie mathématique. Keppler et Newton y concourent en trouvant la loi des mondes. Conring pressent la statistique, Delisle et Haase cherchent à recueillir les observations éparpillées, pendant que Buache se jette dans le champ des hypothèses. Mais les vrais fondateurs de la science générale, d'Anville et Busching, ne paraissent qu'au milieu du XVIIe siècle. D'Anville, esprit subtil et patient, ouvre la voie à un collationnement érudit entre la topographie antique et la topographie moderne, travail plus ingénieux qu'utile et dans lequel ont trop abondé, selon nous, Heeren, Voss, Mannert, Gosselin et plusieurs autres. Busching est plutôt l'homme des faits actuels; il rassemble et résume les découvertes accomplies. Le tracé des cartes, jusqu'alors arbitraire et informe, acquiert peu à peu cette précision et cette netteté qu'on y admire aujourd'hui. Après Mercator qui le premier changea le système de projection, paraissent successivement Sanson, Blacuw et Cassini, dépassés à leur tour par Rennel, Dalrymple, Arrowsmith, Hogsburgh, Lapie et Brué.

Cependant, au milieu de ces conquêtes abondantes et imprévues, la géographie générale voyait à chaque instant s'agrandir ou se modifier ses perspectives. Chaque jour, quelques données vieillissaient, se rectifiaient, se complétaient. L'observation prenait un caractère plus précis, plus rigoureux, plus scientifique. Ce fut alors que les livres succédèrent aux livres; les auteurs aux auteurs. Tous les quinze ans il fallait reconstruire la science, et comme précis élémentaire et comme haut enseignement. L'œuvre la plus méritante, en ce genre, n'était pas celle du meilleur esprit, mais celle du dernier auteur qui avait pris la plume. C'était plutôt une question de date qu'une question de talent. Ainsi, après Mentelle et Pinkerton, parut Malte-

Brun dont nous aurons à parler; après Malte-Brun, le savant Ritter (1) et M. Adrien Balbi qui fait l'objet de cet article. Venu le dernier, M. Balbi a sur les autres les avantages qui résultent de son millésime. Il a pu les copier dans ce qu'ils avaient de plus authentique, et emprunter ensuite, soit aux Annales et aux Revues de Weymar, de Paris, de Londres et de Calcutta, soit à des voyages récens, tout un ordre d'observations et de faits qui échappaient forcément à ses devanciers. C'est là le mérite le plus réel de son livre : quoique déjà vieilli, il est le plus jeune. Un temps viendra sans doute où cette mobilité, virtuellement inhérente à la géographie, ne sera plus exagérée par des causes accidentelles. Quand le globe sera connu et bien connu, la science continuera sans doute à se métamorphoser avec les faits statistiques et politiques; mais elle ne sera plus remise en cause, à chaque heure, dans toute son économie, dans ses divisions, dans sa terminologie, dans ses grands reliefs, dans sa constitution orographique ou hydrologique. Jusque-là, pourtant, nos géographes devront se résigner, comme l'a fait M. Balbi, à un rôle de compilation provisoire. Didactiques ou alphabétiques, ils sont menacés du même oubli, et *l'Abrégé de géographie* ne résistera pas plus à cette injure du temps que les dictionnaires de Vosgien, de Macarthy, de Kilian et de Masselin.

On sait beaucoup du globe; mais que de mystérieuses existences il recèle encore? Que d'hypothèses demeurent sans preuves, d'énigmes sans mots, de problèmes sans solutions! Sait-on bien comment l'Amérique se découpe sur l'Océan polaire, et si le passage cherché depuis Frobisher jusqu'à Ross, est une chimère ou une réalité? N'y a-t-il pas à préciser le pôle magnétique et à atteindre le pôle réel? L'Asie, ce vieux berceau du monde, n'a-t-elle plus rien à nous révéler; ses populations sont-elles toutes connues; ses plateaux, pépinières d'hommes; ses chaînes, les plus hautes du globe, sont-ils des objets acquis à la science, certains, fixés à toujours? Et l'Amérique, peuplée aujourd'hui de races intelligentes, ne laisse-t-elle pas plusieurs de ses zônes sous le voile? Le littoral nord de l'Océan pacifique, depuis la Californie jusqu'aux îles Aleutiennes, le versant occidental des Montagnes-Rocheuses, les vastes prairies où campent les dernières tribus sauvages, depuis l'Indiana jusqu'à l'Orégon, depuis le Texas jusqu'à la région des lacs canadiens; les steppes inondées

(1) *Erdkunde im Verhaeltniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen.* La traduction de cet excellent ouvrage a été commencée par MM. Buret et Desor. Il est à désirer, dans l'intérêt de la science, que l'éditeur Paulin soit encouragé à la terminer.

de l'Orénoque et de l'Amazone, les pampas argentins, la péninsule patagonienne; tout cela n'est-il pas à revoir, à reconnaître, même après Long, Clarke, Franklin, Mackensie, Spix et Weddel? L'Océanie n'a-t-elle plus d'îlots coralligènes à révéler aux navigateurs, et les lignes de la Nouvelle-Louisiade ne restent-elles pas indéterminées sur toutes les cartes du monde maritime? Les terres boréales ont été explorées, on a constaté les gisemens du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble; mais que sait-on des régions australes, même après Weddel et d'Urville? N'y a-t-il là qu'une immense concrétion de glaces, ou faut-il voir dans le Nouveau-Shetland et dans les îles Orkney les sentinelles avancées de terres plus considérables? A part quelques points battus et colonisés du littoral australien, ne vit-on pas dans l'ignorance la plus absolue sur ce vaste continent qui n'a pas moins de deux mille lieues de périmètre? Quant à l'Afrique, elle est encore comme au temps des anciens, un abîme, un labyrinthe où s'égarent les voyageurs quand le minotaure ne les dévore pas. Les sources du Nil n'ont rien perdu de leur inviolabilité antique; elles sont aussi fabuleuses que du temps d'Hérodote; Tombouctou reste à retrouver après M. Caillié, et le Congo a besoin d'une autorité moins apocryphe que celle de M. Douville. Centre, littoral, zône équatoriale ou zône tempérée, depuis le revers de l'Atlas jusqu'aux plateaux du cap de Bonne-Espérance, depuis les côtes de la Guinée jusqu'à celles du Zanguebar, sous tous ses méridiens et sous tous ses parallèles, l'Afrique demeure encore un problème que notre époque ne peut résoudre et dont le temps seul peut dégager toutes les inconnues.

C'est ce lot réservé, cette tâche de l'avenir qui condamnent la science actuelle à des synthèses provisoires. Ce que nous en disons n'est pas pour déprécier de tels travaux; ils sont utiles, ils sont louables, ils servent au progrès des sociétés humaines. D'ailleurs, toutes les connaissances, filles de l'observation, en sont au même point; elles marchent par étapes, et Dieu seul peut dire où sera le bout du chemin.

EXAMEN DE L'ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE (1).

Tant que la géographie sera circonscrite dans le cercle d'une compilation plus ou moins heureuse, et que des esprits supérieurs n'auront pas essayé de la conduire au ciel des idées par la mystérieuse

(1) Ce travail a été fait sur l'édition de 1833, celle que M. Balbi a corrigée et surveillée. Nous n'avons pas à nous occuper d'une édition postérieure, faite par l'éditeur et loin des yeux de l'auteur. C'est M. Balbi lui-même que nous avons voulu juger.

échelle des faits, l'enseignement de cette science n'exigera que peu de qualités et des qualités modestes. Une patience suffisante pour feuilleter tous les documens, assez de critique pour les juger, assez de méthode pour les ordonner avec harmonie, telles seront les trois vertus essentielles du géographe qui doit savoir, comparer et classer. Le voyageur a un plus beau rôle; il crée pendant que le géographe résume; il se réfléchit dans ce qu'il voit et donne son empreinte à ce qu'il observe. L'un opère sur la nature vivante, l'autre sur la nature morte.

M. Balbi n'assigne pas à la compilation géographique un rang aussi modeste. Il a pour elle, comme science et comme art, les plus grandes prétentions, et quand il ne les affiche pas, il les sous-entend. S'il parle des veilles qu'elle entraîne, des connaissances qu'elle exige, c'est dans un style dithyrambique; s'il énumère les facultés qu'elle suppose, la somme de ces facultés équivaut à un Leibnitz ou à un Newton. Rien n'est beau comme la géographie; la géographie seule est aimable; hors de la géographie point de salut. Dans un *Avis de l'éditeur*, que des analogies de style rattachent intimement à l'ouvrage, il est demandé au géographe digne de ce nom six qualités cardinales: une érudition immense, une lucidité mathématique, une exactitude irréprochable, l'horreur de toute phrase et de tout ornement, un esprit actif et des relations nombreuses. A ces vertus idéales on aurait pu joindre la portée scientifique et la valeur littéraire; on avait ainsi le grand homme complet.

Avant de vérifier jusqu'à quel point M. Balbi est le héros de ce programme, il importe de signaler une ellipse, ou un oubli dans son énumération. Une des qualités fondamentales, selon nous, du géographe comme de tout écrivain qui s'adresse au public, c'est une grande retenue, une chaste réserve en parlant de soi. Un livre n'est pas un prospectus; un enseignement n'est pas un rappel de titres. Et si l'on veut faire prendre cette pente à ce que l'on écrit, il faut au moins y apporter de la dignité et de la mesure. Qu'on se couronne de sa main, soit; qu'on foule aux pieds ses devanciers et ses rivaux, soit encore; mais que cette prétention, exorbitante au fond, s'abrite au moins sous des ménagemens de formes. Autrement le trait va contre son but et blesse celui qui le lance. L'auteur qui abuse de sa personnalité à chaque page, à chaque ligne, fatigue son lecteur, le révolte et l'indispose. C'est une mauvaise école que celle des airs suffisans et des fatuités transcendantes. L'épreuve en est faite: quand un écrivain s'évalue trop haut, le public ne couvre jamais l'enchère.

Si, au nombre des vertus du géographe, M. Balbi a omis de citer la réserve et la modestie, c'est qu'il a dû les considérer comme nuisibles ou inutiles : aussi n'en use-t-il pour sa part qu'avec la plus grande sobriété. Personne n'est plus rempli que lui de l'importance, de la grandeur, de la perfection de son œuvre. La veille de sa venue, il n'y avait que chaos dans la géographie; mais il a voulu que la lumière se fît et la lumière s'est faite. Il faut voir quels airs de souveraine compassion il affecte vis-à-vis des petits esprits qui, avant lui, ont osé toucher à cette science! Comme il les traite de haut, *ces prétendus géographes, ces géographes routiniers, ces certains géographes et cartographes, ce commun des géographes, complètement étrangers aux progrès de la civilisation* (1)! Il ne leur pardonne rien, en maître sévère, pas même d'avoir ignoré ce qui ne s'est découvert qu'après eux. Et si sur sa route il en rencontre quelqu'un chargé d'un bagage dont il suspecte l'origine, voyez-le s'attendrir, s'indigner, réclamer son bien et son trésor : on le dépouille de son *édifice géographique;* on lui dérobe une portion de sa *Bible de Géographie*, on lui ravit *le fruit de ses longues veilles*, on le *frustre de l'honneur qui lui est dû!* Il en appelle au public, il invoque l'Europe savante, il en réfère à la postérité; il crierait à la garde s'il l'osait. Même bruit, même tactique contre les critiques qui ont eu la hardiesse de ne pas admettre tous ses chiffres. C'est merveille comme il les réfute, comme il les retourne, comme il se prouve qu'ils ont tort, comme il se démontre qu'il est l'infaillibilité même! Notez que cette polémique de susceptibilité et de plainte se trouve dans un *Abrégé de Géographie*.

M. Balbi ne manque pas d'ailleurs d'une certaine perspicacité dans ses colères. Autant il est intraitable envers les auteurs dont il veut détrôner les livres, autant il est miséricordieux et bon envers les voyageurs dont il a utilisé les documens, et les savans qui lui ont prêté leur concours. Un encens perpétuel fume dans ses pages en l'honneur de ses innombrables collaborateurs : il épuise le vocabulaire pour trouver des épithètes à la hauteur de leurs mérites; ils sont tous des hommes incomparables, prodigieux, divins, ils ont tous des titres éclatans à l'admiration des hommes. Ce rôle de thuriféraire ne semble pas fatiguer l'auteur; il le soutient durant quatorze cents pages. Ne lui demandez pas de juger les matériaux issus d'une confraternité amicale; tout est beau en eux, tout est vrai, tout est pur comme l'or. M. Dou-

(1) Ce qui est en italique est littéralement cité.

ville est un aussi grand homme que M. de Humboldt; M. le docteur Constancio, un esprit aussi profond que M. Klaproth; M. César Moreau vaut au moins un Cuvier, et M. Jarry de Mancy balance M. Arago. Tous les hommes qui ont apporté, ne fût-ce qu'une gerbe, qu'un épi à la moisson du géographe, sont égaux devant ses yeux; l'obole du pauvre lui est aussi douce que le doublon du riche, et sa joie de recevoir est telle, qu'il ne regarde pas même à ce qu'on lui donne : il prend l'argent rogné, l'argent au plus bas titre, le billon et jusqu'à la fausse monnaie. Résolu à vaincre par le nombre, il accouple sans discernement, sans mesure, les noms les plus célèbres aux noms les plus obscurs, et exécute en leur honneur, à la porte de son livre, les mêmes fanfares préliminaires. Ainsi distribué, l'éloge dégénère en injure pour les uns, en ironie pour les autres, et on pourrait en conclure que le géographe, placé entre des documens d'origine et de valeur diverses, n'a eu ni assez d'intelligence pour les contrôler, ni assez de force pour les dominer.

En effet, en présence de ses collaborateurs, M. Balbi n'est plus l'homme qui criait tantôt à l'aide et demandait vengeance à l'opinion contre des spoliateurs acharnés. Ce qu'il a n'est point à lui : il le doit à ses amis; il n'est pas une seule ligne de son ouvrage dont il ne faille leur rapporter l'honneur. Son *édifice géographique* a eu mille architectes, dont il n'est, lui, que l'humble manœuvre. Il ne parle plus, alors, ni de la gloire dont on veut le frustrer, ni du fruit de ses veilles qu'on prétend lui ravir; il s'efface entièrement, il s'annule, il s'amoindrit, il disparaît. A le croire, chaque partie spéciale de son livre a un inspirateur spécial; des autorités imposantes y ont mis la main; les épreuves ont été revues, corrigées, annotées par les maîtres. Son archéologie appartient à nos meilleurs archéologues, son histoire naturelle à nos meilleurs naturalistes, son orographie à nos meilleurs orographes, son ethnographie à nos meilleurs ethnographes, Son Afrique, son Asie, son Océanie, son Amérique, doivent être restituées aux savans qui ont quelque droit de les décrire; et quant aux détails, M. Balbi, scrupuleux à l'excès, a confié, assure-t-il, ses places fortes à des militaires, ses académies à des académiciens, ses renseignemens religieux à des ecclésiastiques. Tout ceci est bien; mais que va-t-il rester à l'auteur après cette abdication intégrale? Aura-t-il encore le droit de lancer ses foudres contre la spoliation et de vouer ses plagiaires aux Euménides? On lui emprunte ce qu'il a emprunté; c'est la peine du talion, voilà tout.

Il est vrai que ces accès de modestie, imaginés, comme l'on dit,

pour les besoins de la cause, n'ont rien de durable ni de sérieux. Ce sont des éclairs qui traversent l'*Abrégé*, une inconséquence née du plus ingénieux calcul. Feuilletez quelques pages; la nature va reprendre le dessus, et de toutes ces lumières dont il a exagéré l'éclat, M. Balbi se fera une auréole pour lui-même. On peut appeler cela du désintéressement placé à gros intérêt. Voici d'ailleurs un correctif à ces allures passagères d'humilité et de renonciation. Il est assez admis, dans le monde des sciences et des lettres, qu'un auteur ne doit se citer lui-même qu'avec une grande sobriété, et en cherchant à adoucir par quelques formules convenues ce qu'une telle prétention renferme en soi de tranchant et d'excessif. Cette loi des esprits modestes n'a pas été faite pour M. Balbi : il passe à côté d'elle sans la voir; il l'ignore ou il la viole de propos délibéré. A-t-il besoin de s'appuyer, pour faire la preuve d'un chiffre ou d'un fait, sur une autorité irrécusable? C'est la sienne qu'il invoque avant toutes les autres. Lui faut-il corroborer une assertion contestée? c'est à son avis antérieur qu'il s'en réfère. Il se mire dans ses travaux anciens, il se redit ses calculs, il s'écoute parler, il s'énumère avec bonheur ses propres ouvrages, l'*Atlas ethnographique*, le *Compendio di geografia*, la *Balance politique du globe*, *the World compared to the British empire;* il est heureux, il s'épanouit, il se dilate; on voit qu'il s'aime. De cette disposition d'esprit et de ce besoin de se plaire naîtra pour nos neveux une autorité géographique à deux degrés de sanction : Balbi *apud* Balbi.

On a vu combien l'*Abrégé de géographie* est enclin à sacrifier au succès : il ne ménage rien de ce qui peut désarmer cette idole, il n'y épargne ni sa fierté, ni sa dignité. Il sait où sont ses juges et quels pourront être ses patrons. Il va vers eux, les prévient, les entoure de tant de flatteries, fait si bien leur part à tous et à chacun, que la résistance sera impossible. L'univers entier doit devenir complice du triomphe. Les savans ont leur lot; chacun d'eux a son piédestal; leurs titres revivent dans chaque page. Le livre est leur enfant; ils ne l'étoufferont pas de leurs mains. Les journaux, les revues ont leur contingent aussi : on les cite tous comme des réservoirs inépuisables, où l'auteur a trempé maintes fois ses lèvres altérées de science; on les nomme par leurs noms, on les fascine par des airs polyglottes, on exalte la publicité anglaise, on couronne la publicité américaine, on déifie la publicité allemande, on se met aux pieds de la publicité française, le tout accompagné d'un étalage de noms propres qui doivent imposer le respect et l'attention au gros des profanes. Ainsi la

presse périodique, comme les savans, aura les mains liées : on ne peut pas répondre à des complimens par une critique brutale. Reste maintenant le succès extérieur, celui qui résulte d'un patronage opulent et européen. Ici le génie de l'*Abrégé* s'est surpassé lui-même; il a rencontré une de ces inspirations qui font époque. Comment intéresser les grands seigneurs de tout le globe au succès d'un livre géographique? Là était le problème : il a été victorieusement résolu. Ces seigneurs, ces princes possèdent des cabinets de médailles, des musées, des collections d'oiseaux; les plus modestes ont des herbiers, des objets de conchyliologie, des bibliothèques, des galeries, des serres, des cartons de dessins, des volières, ou quelques armoires remplies de pétrifications. « Il n'y a qu'à citer tout cela, s'est dit l'*Abrégé*. Mille noms puissans, mille patrons, mille prospectus. » Et il l'a fait. Des animaux empaillés ne sont peut-être pas de la géographie, et c'est dégrader la science que de la faire descendre à des détails d'almanach; mais le succès est une divinité impérieuse et exigeante : on ne l'apaise pas sans victimes.

S'il est des choses dont l'auteur de l'*Abrégé* se montre prêt à faire très bon marché, il en est d'autres à propos desquelles il ne plaisante jamais : de ce nombre est l'autorité de la statistique. Qu'on ne parle pas, devant M. Balbi, légèrement et irrévérencieusement de la statistique; on allumerait toutes ses colères. Il sacrifiera le style, s'il le faut; immolera la pensée, s'il en est besoin; mais, sur la statistique, il ne cédera pas. L'ennemi de la statistique est son ennemi; il est prêt à rompre une lance avec les détracteurs d'une étude qu'il nomme « la bienfaitrice de l'humanité. » En voulez-vous la preuve? M. Balbi l'administre sur-le-champ. Si Moreau et Suchet avaient connu à fond la statistique, ils n'auraient pas frappé, l'un à Saltzbourg, en 1800, l'autre à Girone, en 1809, des contributions de guerre hors de proportion avec les ressources locales. L'argument est triomphant, il ne souffre pas de réplique. Cependant, quelque désir que nous ayons de vivre en bonne intelligence avec la statistique, dont nous aimons à proclamer d'ailleurs l'utilité secondaire, il nous est impossible de ne pas faire observer à son champion que c'est là une science conjecturale, arbitraire, ductile, aussi propre à servir les passions qu'à éclairer les intérêts. Grace à la complaisance des chiffres et aux capitulations de la conscience humaine, la statistique n'a guère été jusqu'ici qu'une arène ouverte aux systèmes, à la mauvaise foi, à l'erreur ou à la paresse; une arme à deux tranchans, qui blesse aujourd'hui celui qui s'en est armé victorieuse-

ment hier. Plus d'une fois on l'a vue partir du même point pour aboutir à des inductions diamétralement contraires, légitimer toutes les causes, et servir de prétexte à toutes les oppressions. Aucune étude ne repose sur des données plus fugitives et plus élastiques; aucune ne conduit à des résultats plus suspects. Et si nous voulions prouver jusqu'à quel point elle domine parfois ceux qui prétendent l'avoir asservie, nous n'aurions qu'à opposer les mécomptes de M. Balbi le statisticien au plaidoyer de M. Balbi le panégyriste de la statistique. A l'article RUSSIE, par exemple, l'auteur de l'*Abrégé* se prend à discuter quel est le chiffre réel des forces militaires de cet état. Il énumère les évaluations antérieures, les discute, les combat, les ruine; puis, arrivant à son propre calcul, il déclare d'une manière pertinente et solennelle que la Russie a 670,000 combattans, pas un de plus, pas un de moins. C'est la loi et les prophètes; il n'y a plus à compter. Malheureusement, vers 1831, on eut besoin de savoir en France quelle était la situation militaire d'un pays qui ne déguisait pas ses intentions hostiles. La diplomatie fit jouer ses ressorts secrets, et l'on sut, par le rapport officiel de notre ambassadeur, que la Russie n'avait sur pied que 439,720 hommes: différence en moins sur le chiffre de M. Balbi, 230,280; une misère.

Les forces navales comparées de la France et de l'Union américaine donnent lieu aux mêmes fluctuations. M. Balbi accorde à la France : 110 vaisseaux ou frégates, — 213 bâtimens inférieurs.

TOTAL. . . 323

Il donne aux États-Unis :

25 vaisseaux, — 11 frégates, — 32 bâtimens inférieurs.

TOTAL. . . 68

Probablement ces chiffres n'auraient pas reçu de démenti, si, au moment de notre démêlé avec l'Amérique, on n'eût pas cherché à éclairer l'opinion sur l'état réel des forces respectives des deux pays. C'est ce que fit l'organe estimé d'un de nos ports marchands, en citant, à l'appui de son énumération, tous les noms des navires de guerre. Il en résulte que nous avions à cette époque :

53 vaisseaux à flot, — 26 vaisseaux en construction, — 35 frégates à flot, — 28 frégates en construction, — 30 corvettes à flot, — 2 corvettes en construction, — 50 bricks à flot, — 20 bâtimens de force inférieure,

TOTAL. . . 244

En même temps, l'*Annuaire officiel* des États-Unis enregistrait l'état suivant des forces navales de la république :

12 vaisseaux, — 27 frégates, — 15 sloops, — 7 schooners.

TOTAL. . . 51

Que l'on compare ces chiffres à ceux de M. Balbi, et l'on se demandera ce que doit être pour les écoliers une science qui fait ainsi trébucher les maîtres.

L'auteur de l'*Abrégé* laisse entrevoir d'ailleurs, d'une manière assez transparente, sa manière d'opérer comme praticien, pour que l'on soit parfaitement édifié sur l'infaillibilité de sa théorie. Se trouve-t-il placé entre deux chiffres, l'un très élevé, l'autre très bas, il prend un nombre intermédiaire, à l'aventure, comme il lui vient, et sans justifier autrement sa préférence.

Est-il question d'Hama en Syrie :

« Sans adopter, dit-il, l'estimation d'Ali-Bey, qui lui donne 100,000 habitans, ni l'estimation de Burkhardt, qui les réduit à 30,000, *nous croyons* qu'on pourrait lui accorder de 45,000 à 50,000 ames. »

Plus loin, c'est le tour d'Akhaltsikhé :

« M. Dupré, cité par M. Gambo, lui accorde 40,000 ames. *Nous croyons* que sa population n'arrive *pas même* à la *moitié* de ce nombre. »

Enfin, l'auteur se trouve-t-il embarrassé à propos du dénombrement de Sou-Tcheou en Chine, il se consulte gravement, et écrit :

« *On ne sait rien* sur le nombre de ses habitans; *nous penchons à croire* qu'il pourrait bien s'élever à 500,000 ou 600,000 ames. »

Voilà où en est la certitude de cette science, bienfaitrice de l'humanité. Entre deux chiffres douteux créer un troisième chiffre, et quand *on ne sait rien*, *pencher à croire*, *incliner à croire*, tout gît là. Que, si l'on persiste à ne point voir, dans ce jeu récréatif, le dernier mot de l'esprit humain, M. Balbi armera à l'instant ses tonnerres contre l'incrédule; il invoquera ses *vingt-cinq ans d'expérience;* il dira, dans une langue à lui, comment il a parcouru toute la hiérarchie synoptique, et comment, du grade de statisticien *spécialiste*, il est arrivé à celui de statisticien *résumiste*. Impossible de résister à des titres aussi foudroyans et à un langage aussi péremptoire. Il

n'y a plus qu'à se soumettre et à demander pardon à la statistique des mots légers qu'on aurait pu se permettre à son égard.

On a vu plus haut comment pouvaient être classées les qualités nécessaires à un auteur qui se dévoue à une compilation géographique. Connaître tous les documens, les juger, les ordonner, tels sont les trois aspects sous lesquels il faut envisager une tâche qui demande des facultés combinées d'érudition, de critique et de méthode. Nous ne parlons pas de la patience, qui est une vertu négative, si on la prend isolément, et de l'activité, qui est un don fâcheux, si on l'emploie à des pauvretés manifestes. Il reste maintenant à s'assurer jusqu'à quel point M. Balbi a satisfait à ces conditions diverses. En première ligne vient l'érudition. M. Balbi a-t-il su tout ce que demandait son travail, et l'a-t-il bien su? N'a-t-il rien tronqué, rien confondu, rien omis? Est-il vraiment l'esprit encyclopédique dont parle l'*Avis de l'éditeur*, et qui mérite de faire *foi* comme révélateur d'une Bible de géographie? Loin de nous la pensée de contester qu'une portion de ces titres n'appartienne légitimement à M. Balbi, et de nier la richesse des sources auxquelles il a dû puiser. Mais, en même temps que nous lui rendons cette justice, il nous est impossible de reconnaître en lui une érudition profonde et absolue. L'érudition, dans sa partie intelligente, suppose une critique et un sens que M. Balbi ne montre pas toujours; dans sa partie mécanique, une exactitude qu'il se permet souvent de violer. En regardant de près quelques passages traduits, nous avons cru entrevoir que M. Balbi ne possède pas parfaitement l'anglais (1), et hésite tant soit peu sur l'allemand. Quant à l'arabe, il est évident qu'il n'en sait pas un mot, car il tronque l'orthographe des villes égyptiennes et syriennes, et convertit *Islam* en *obéissance à Dieu*. *Maghbreb*, pour lui, équivaut à *Provinces barbaresques*, et n'a plus cette valeur relative qui en fait une région située à l'ouest de l'Arabie. Il n'est qu'une langue, sans en excepter la nôtre, dont on ne puisse contester à l'auteur de l'*Abrégé* la connaissance parfaite, c'est l'italien. Ajoutons que, de toutes, c'était la moins utile.

Il serait trop long de suivre ici, dans ses imperfections inévitables, un travail qu'on jugerait moins sévèrement, s'il affectait des airs plus modestes. Quelques redressemens suffiront; on supposera facilement les autres. Ainsi, l'auteur de l'*Abrégé*, trompé par des analogies ap-

(1) Notamment dans un passage sur les ruines de Copan, où, traduisant un auteur anglais, traducteur lui-même de l'Espagnol Francisco de Fuentes, il rend par *étoffe jaune* un mot anglais qui veut dire *fraise*.

parentes, se plaît à confondre les *Illiâts*, nom générique des tribus nomades de la Perse, avec les *Eleuths*, qui habitent, à six cents lieues de là, le grand désert à l'ouest de la Chine; il supplée de son chef aux lacunes des voyages au pôle et fait une île du Groënland; il oublie de combiner ses données orthographiques, de manière à ne pas tomber dans des contradictions flagrantes, et écrit tantôt *Sapor*, tantôt *Chapour*, deux noms identiques. Dans la partie statistique de la France, si riche en documens officiels, les erreurs fourmillent. Les divisions militaires sont inexactement énoncées; la population de grandes villes comme Lyon et Marseille, est évaluée d'une manière fautive. Pendant que l'*Abrégé* consacre une page entière à des îlots sans habitans, il néglige Tarare et Saint-Quentin, cités industrieuses, qui n'ont pas même une mention. Un travail sur les canaux, dont M. Balbi paraît être sérieusement épris, offre à son tour les caractères d'une préférence malheureuse. L'auteur déclare, la main sur le cœur et avec assurance, que c'est le tableau de la matière le plus complet qui ait été dressé, et voici ce qui y manque : 1° le canal des Ardennes, qui unit la Meuse à l'Aisne dans un développement de 39,214 mètres; 2° le canal d'Arles à Bouc, avec 45,883 mètres de parcours; 3° le canal du Blavet dans le Morbihan, sur 59,818 mètres; 4° le canal de Niort à la Rochelle, sur 78,000 mètres; 5° le canal des Étangs et celui de Beaucaire, sans compter des canaux de moindre importance, comme ceux de la Sensée, d'Aire à la Bassée, etc., etc. Il est vrai que, pour rétablir l'équilibre, à côté de ces canaux existans et omis, l'*Abrégé* en cite d'autres qui sont imaginaires; le *canal de Bretagne*, par exemple. Il y a trois canaux en Bretagne, mais de *canal de Bretagne*, proprement dit, avant M. Balbi, on n'en connaissait pas, et après M. Balbi, il faudra le chercher encore.

Si l'on voulait tout éplucher ainsi, l'*Abrégé* serait bientôt réduit à rien. Chaque population de ville pourrait être discutée dans ses termes et rétablie sur un autre pied; il y aurait à revenir sur tout : sur la statistique, sur les détails historiques, sur l'authenticité et la sincérité des sources, sur la valeur comparée des documens. Bornons-nous à demander à M. Balbi où il a vu que Mélinde, capitale du royaume de ce nom, est située à l'embouchure d'un grand fleuve nommé Quilimancy? Dans Malte-Brun, sans doute, qu'il a copié plus d'une fois, tout en le rangeant peut-être parmi les *géographes routiniers*. Mais d'abord Malte-Brun n'a présenté ce fait que comme une hypothèse résultant de reconnaissances fort anciennes, et ensuite il

pouvait ignorer, plus excusable en cela que M. Balbi, les reconnaissances de voyageurs contemporains, d'où il résulte qu'aucun fleuve ne coule ni à Mélinde ni à Patta. Le cours d'eau le plus voisin (Zeby, dans l'intérieur; Djeba, sur la côte), se jette dans la mer à 250 milles de Mélinde. Voici maintenant une confusion plus étrange. Nous lisons à la page 874 de l'*Abrégé* : « On voit à Alexandrie les deux obélisques, dits Aiguilles de Cléopâtre, dont l'un est debout, et *l'autre a été donné au roi de France par le vice-roi Mohammed-Ali.* » Ainsi, le bloc de granit qui figure aujourd'hui sur la place de la Concorde, ne serait pas, comme on s'obstine à le croire, l'un des obélisques de Louqsor, mais bien l'une des aiguilles de Cléopâtre. Sur l'autorité de M. Balbi, il n'y a plus qu'à attaquer M. Lebas en contrefaçon ou en substitution de monument. Ce qui suit est une contradiction non moins curieuse. Page 519, on lit, à propos des essais de civilisation réalisés par Mahmoud : « Une circonstance qui doit rendre les progrès plus lents, c'est que *le sultan n'a pas encore songé à établir un journal* à Constantinople. » Voilà le *recto;* maintenant, prenez le *verso,* page 857. A l'occasion des réformes de Mohammed-Ali, il est dit expressément : « A l'instar de l'Égypte, *le sultan a aussi fondé un journal* qui produira d'heureux effets. » Il est impossible de se contredire plus complètement sous la même couverture.

Laissons ces petites chicanes : Homère lui-même a pu sommeiller quelquefois ; à plus forte raison M. Balbi. L'érudition d'ensemble sauvera d'ailleurs ce que laisse à désirer l'érudition de détails. Il y a dans l'*Abrégé* assez de pages empruntées à Malte-Brun en principes généraux, à Bruguière, à de Buch, à Pentland en orographie, à M. Klaproth en philologie, à MM. de Humboldt, Ritter et Cuvier, en sciences accessoires, pour que l'on se garde de mettre en question l'érudition générale du livre. Les sources d'où il découle sont nombreuses ; les autorités sur lesquelles il s'appuie sont souvent décisives. A peine, dans le nombre, peut-on regretter çà et là quelques omissions importantes, et entre autres Kirkpatrick pour le Népal, Russell pour l'empire ottoman, Beatson pour Sainte-Hélène, Daniell frères, Hartfort, William Jones, Ouseley, Wilford, Solvyns, Kinneir pour l'Inde, Morier, Burnest Murray et Malcom pour le Turkestan et pour la Perse. Quand il aurait donné à ces voyageurs authentiques la place qu'occupent chez lui des voyageurs plus que suspects comme M. Douville, l'*Abrégé* n'aurait pu que gagner aux yeux des juges qui connaissent la valeur des noms géographiques. Mais ce sont là des péchés véniels qu'il faut gracier pour passer outre.

Après l'érudition de M. Balbi, jugeons sa critique. A-t-il, parmi des documens contradictoires et nombreux, sainement distingué, sainement choisi? A-t-il montré en ceci le discernement, la sagacité nécessaires? Le triage des matières a-t-il été fait avec tout le goût désirable et dans la ligne qui convenait? L'auteur a-t-il dominé ses autorités ou leur a-t-il obéi? Les a-t-il passées à un crible intelligent pour rejeter celles qui lui paraissaient trop légères? En géographie tout mérite s'efface devant celui-là. Sans ce contrôle judicieux, la science est une monnaie de bas aloi, dont un œil exercé découvre facilement l'alliage. Le voyageur est un être si divers, si mobile, si impressionnable; il trompe le lecteur avec un aplomb si parfait, il se trompe lui-même avec une bonne foi si naïve! Avant de se fier à lui, même pour des riens, il faut l'étudier, deviner ce qu'il est comme tempérament, comme capacité, comme nationalité, comme humeur; savoir d'où il vient et où il va, prendre ses impressions à leur source et s'assurer qu'aucune cause personnelle n'en a altéré le caractère. Tel voyageur n'abuse son public que parce qu'il s'abuse lui-même; tel autre, plus vain et plus fanfaron, se fait un piédestal de ce qu'il décrit; il en est qui sont enclins à tout exagérer, d'autres à tout amoindrir; ceux-ci ont le sens mathématique, et mesurent; ceux-là ont l'instinct poétique, et colorent. En général, dans chacun d'eux, si médiocre qu'il soit, il y a une corde vraie, et c'est celle-là qu'il faut faire résonner; elle donne le ton de l'individu. On le devine quand il se tait, on le rectifie quand il dénature. D'ailleurs, ce que l'examen partiel peut laisser encore dans l'ombre, la comparaison le met bientôt au jour, et ainsi, de document en document, de voyageur en voyageur, un esprit droit et pénétrant arrive à la presque certitude des choses, tantôt par l'induction seule, tantôt par la mise en regard des observations corrélatives.

Il nous serait doux de reconnaître dans M. Balbi cette qualité fondamentale du géographe; mais est-il possible d'oublier avec quel entraînement et quelle crédulité il a abondé dans les récits fantastiques dont M. Douville berçait naguère le monde savant; avec quel empressement il s'est approprié ce voyage imaginaire pour en faire ressortir une topographie nouvelle et tout un système orographique qu'il nomme le système nigritien? Certes, après les révélations concluantes que M. Lacordaire a insérées dans cette Revue, il n'était plus permis à personne de se faire illusion sur les travaux de M. Douville, et cependant l'*Abrégé* (édition de 1833) en parle encore comme d'une *exploration importante*. Est-ce ignorance des faits? Est-ce entête-

ment? C'est peut-être système; car M. Balbi accrédite volontiers les autorités que personne ne soutient, et il semble surtout caresser du regard les champignons scientifiques éclos à ses pieds et sous son ombre. La liste des grands hommes inconnus dont M. Balbi a fait la découverte, et dont il adopte les matériaux avec peu de discernement, serait longue à dresser et encombrerait inutilement ces pages. Il suffit d'en tirer cette conclusion que le sens critique a souvent manqué au géographe, et qu'il n'a pas su défendre son jugement contre toutes les surprises.

C'est à la suite de ces noms sans autorité et sans valeur que l'auteur de l'*Abrégé* s'est lancé dans une terminologie absurde, prenant à celui-ci des *souches*, à un autre des *systèmes*, à un troisième des *foyers*, le tout sans raison, sans règle et au hasard. Par ce motif, son Océanie est à refaire en entier; elle repose sur des observations inintelligentes et des subdivisions inadmissibles. Prenant au sérieux les moindres enfantillages d'un voyageur secondaire, M. Balbi a débaptisé tout un monde pour avoir la gloire de s'en faire le parrain. Il a créé un archipel Mounin-Volcanique; il a converti la Nouvelle-Zélande en Tesmanie, la terre de Van-Diémen en Diéménie, la Nouvelle-Guinée en Papouasie; il a fait de quelques petits îlots perdus sur l'Océan Pacifique des Sporades, de Vanikoro l'archipel Lapérouse, et des Nouvelles-Hébrides le groupe Quiros. Mais ceci n'est rien encore auprès du nom incroyable que, de concert avec son ami le docteur Constancio, M. Balbi a élaboré pour l'Amérique du nord : PLEÏADELPHIA ! Qu'en dites-vous? Comme cela chante, résonne, emplit la bouche : PLEÏADELPHIA. C'est-à-dire, ajoute M. Balbi, un mot renfermant, avec une précision parfaite, les idées suivantes : *Union fraternelle, boréo-hespérique, d'états navigateurs.* Vous verrez que les Américains du nord seront assez barbares pour repousser cette découverte, et qu'ils s'obtineront à ne pas répondre au nom de Pleïadelphiens. Le sort des idées de génie est d'être méconnues de leur temps.

Puisque nous voici sur le terrain des puérilités, voyons si M. Balbi n'a pas abusé de cette ressource. Dans bien des endroits de son livre, il se rend cet hommage qu'il n'a pas imité ces géographes vulgaires qui ne voient que la France dans l'Europe et l'Europe dans le monde. En effet, loin de sacrifier aux dieux de la foule, il les a traités de la manière la plus cavalière, les a insultés, écourtés, mutilés, se permettant à peine de dire quelle est la population d'une ville européenne, et s'interdisant, comme chose oiseuse, de nommer les hommes célèbres qu'elle a vus naître. C'est bien; mais après avoir

ébranché ainsi des objets d'une utilité consacrée, pourquoi les remplacer par des matières ridiculement parasites? Au lieu d'une mention pour les illustrations locales, savez-vous ce que nous donne M. Balbi? On ne le croirait jamais. *La Charte de* 1830; oui, la charte avec ses annexes. L'Angleterre va réclamer, sans doute; on lui doit la mention du pacte d'Alfred-le-Grand; les États-Unis exigeront à leur tour l'insertion du bill des droits, et il est possible que la Porte élève la même prétention en faveur du Koran, qui est sa loi politique. Ce n'est pas tout; après avoir introduit violemment la Charte dans sa géographie, M. Balbi imagine de couvrir du même prétexte un vaste enseignement technologique. Il explique donc, et fort au long, à ses lecteurs, ce que sont les terres et domaines de la couronne, la liste civile, les apanages, les droits régaliens, les péages, les monopoles, les contributions, les amendes, les confiscations, les sportules. Il explique ce qu'on entend par crédit public, fonds, papier-monnaie, amortissement; il va jusqu'à donner des axiômes économiques. « Le commerce, dit-il, est *actif* lorsque l'état vend à l'étranger beaucoup plus de marchandises qu'il n'en achète; il est *passif* si l'état achète plus qu'il ne vend. » Pour émettre de semblables et aussi neuves définitions, ce n'était guère la peine de se déranger de son chemin. Mais, une fois lancé, M. Balbi ne s'arrête plus; il verse la lumière par torrens, réchauffe, éclaire et féconde tout ce qui se trouve sur sa voie; il continue à expliquer ce qu'est l'armée de terre et de mer, ce que sont les manufactures; ce que représentent les mots caravane, foire, bourse, ville, échelle, colonie, marine, capitale, bourg, village. Encore un élan et il allait dire ce que sont une place, une rue, un carrefour, un clocher, une boutique, un porche, une cave. La lexicographie est un enseignement qui mène loin, et sous le manteau d'une géographie, on courait la chance d'avoir un vocabulaire. Heureusement, M. Balbi s'est contenu; il n'a pas voulu ruiner Boiste et Lavaux. Comme revanche, il s'est donné le plaisir, à quelques pages de là, de mentionner une classification fort curieuse du genre humain dont il fait, avec l'un de ses savans inconnus, des anthropophages, des frugivores, des omnivores, des carnivores, des acridophages (mangeurs de sauterelles), des géophages (mangeurs de terre). Voyez-vous d'ici ces peuples qui ne mangent absolument que de la terre ou des sauterelles. Diviser l'humanité d'après l'alimentation, c'était là une idée hardie. Il fallait, sans doute, du courage pour la concevoir; mais il en fallait bien plus encore pour la reproduire.

Passons du plaisant au sévère. Il est assez d'usage, quand on écrit

un livre élémentaire dans un idiome, que l'on fasse, quoique étranger, une belle part à la nationalité qu'il représente. C'est un devoir auquel Malte-Brun n'a pas manqué et que M. Balbi n'aurait pas dû méconnaître. A quelle préoccupation, à quelle arrière-pensée a-t-il cédé en écrivant son livre, nous n'en savons rien; mais toujours est-il qu'il s'y réfléchit principalement et comme Italien et comme sujet de l'empereur d'Autriche. Ne lui demandez pas de citer en passant les noms français qui se rattachent à quelque localité lointaine, Jumel à propos de l'Égypte, Poivre à propos de l'île Maurice: il n'a pas à donner de telles satisfactions à l'orgueil national. Bien mieux, s'il est question, en énumérant les ressources de la viabilité italienne, de la magnifique route du Simplon, il omettra de dire qu'elle est due à l'intervention de la France et au génie de Napoléon. S'il s'agit de choisir une mesure géométrique qui règne dans tout le livre, c'est le mille italien qui sera préféré et non pas le mètre et ses multiples. Entre l'Italie et la France, s'il y a un pays à sacrifier sous le rapport de l'étendue et des développemens, la France aura le dessous. Puis, comme par expiation, l'Italie, un instant favorisée, sera à son tour immolée à l'Autriche. Le respectueux sujet n'osera pas insinuer qu'il existe dans le nord de la Péninsule italique un royaume lombardo-vénitien, et il fera de Milan une ville autrichienne; un géographe de Vienne n'aurait pas mieux dit. C'est courageusement s'effacer et s'exécuter de bien bonne grace; on assure que M. Balbi y a gagné le titre de conseiller aulique.

Il nous reste à parler de l'ordonnance de l'*Abrégé;* sous ce rapport, c'est un travail qui ne peut se défendre. Jamais on n'a rien imaginé de plus confus, de plus mal joint, de plus emmêlé. Chaque partie du monde y cherche ses membres épars : la tête est auprès des pieds, le reste du corps se disloque et s'éparpille. Tantôt c'est la division politique qui prévaut, tantôt c'est l'ordre des zones; un moment on va de proche en proche, l'instant d'après on exécute une enjambée de deux mille lieues. C'est, à la lettre, intolérable. Le but de cette combinaison semble avoir été de masser les aperçus généraux afin d'éviter les redites; mais ce qui en résulte en réalité, c'est de n'offrir aucune satisfaction à ceux des lecteurs, et c'est le plus grand nombre, qui demandent à une géographie des éclaircissemens partiels. On n'attaque pas de tels livres par l'ensemble, mais par le détail; on ne les lit pas sans désemparer, mais on les consulte à bâtons rompus. Chez M. Balbi, quand on veut s'éclairer au sujet d'une ville quelconque, même de médiocre importance, il faut remonter successivement du point

cherché au pays dont il fait partie, et du pays au monde. Si l'on ne se résigne pas à cette laborieuse investigation, on ne connaîtra qu'imparfaitement l'état physique, social et politique du lieu interrogé. Et encore après cette peine prise, se trouvera-t-on plutôt édifié sur la physionomie générale d'un continent que sur l'aspect particulier d'une province et d'un canton. La géographie de M. Balbi entraîne ainsi l'esprit vers de perpétuelles synthèses : pour la lire avec fruit, il faut déjà être fort bon géographe.

C'est surtout dans le classement des divisions territoriales que le vice de la méthode se fait le plus vivement sentir. On dirait que l'auteur obéit à un parti pris, tant il multiplie les complications gratuitement et systématiquement. Il tend des embûches au lecteur, il lui crée des embarras, il le promène à travers des régions découpées en labyrinthe. S'il existait un baccalauréat spécial pour la géographie, la faculté de pouvoir se servir couramment de l'*Abrégé* pourrait être un titre d'admission; car elle supposerait des études antérieures et profondes. Au lieu de décrire un pays par grandes zones et de proche en proche, soit en allant du nord au midi, soit en adoptant toute autre marche rationnelle, M. Balbi a imaginé une division de nationalités politiques qui l'entraîne en des chevauchemens continuels. Cherche-t-on, en Europe, Malte, Héligoland, ou Gibraltar? C'est entre l'Angleterre et l'Écosse, au milieu des Orcades ou des Hébrides, qu'il faut les découvrir. En Amérique, pays de colonies européennes, ce système de sautillement va jusqu'à donner des vertiges. Dans l'article des possessions anglaises, on passe du Canada à la Jamaïque, d'Halifax à Demerary; dans celui des possessions françaises, on se promène de Cayenne à Saint-Pierre-Miquelon, le tout sur la même page et à quelques lignes d'intervalle. Les distances n'effraient pas M. Balbi; il a une manière de les abréger qui n'est qu'à lui. Tant pis pour qui ne peut le suivre, il le laisse en chemin; demandez donc aux aigles de voler moins vite. Cependant, tout neuf et tout hardi que soit ce système, le géographe n'y est pas tellement enchaîné qu'il ne le viole au besoin. Ainsi, pour l'Océanie en masse et pour l'Afrique partiellement, M. Balbi abandonne sa division par nationalités politiques, pour introduire un classement non moins arbitraire de régions géographiques.

Un mot maintenant sur la forme. Sans doute, il serait déraisonnable de vouloir qu'un étranger fût initié aux mystérieuses délicatesses de notre langue; mais ce que l'on peut exiger de lui, c'est qu'il abdique toute prétention au style et à la couleur. Que si, au lieu de se

contenter d'une expression claire et précise, il vise aux grands effets de style, on est fondé à se demander jusqu'à quel point cette rhétorique d'emprunt s'accorde avec les lois de la grammaire. M. Balbi se trouve dans ces conditions et sa cuirasse a plus d'un défaut. Personne n'est plus vulnérable : son livre est un pêle-mêle d'outrages à la langue et de tournures ambitieuses, de mots vides et de grands airs, de morgue tranchante et de flagrantes incorrections. Il est surtout inappréciable quand il fait de la couleur. Veut-il qualifier la reine malgache, Ranavala-Manjoka, complice de l'assassinat de son époux Radama? Il ne se fait pas faute de l'appeler Clytemnestre ; il est vrai qu'il n'ose pas compléter la comparaison en faisant un Égisthe du nègre Andymiase, et des Atrides des deux petits princes Micolo-Sala et Tai-Toutou. Parle-t-il des civilisateurs de l'Océanie, Tameamea et Finau? il les donne comme la monnaie de Napoléon ; il appelle Culhacan une Thèbes américaine, et quelques méchants fortins sur la côte des Esclaves, les villes anséatiques de la Nigritie. Dans l'Inde, s'il s'agit des sangsues du Dekkan, il écrit : « Dans les campemens des armées, elles peuvent *verser* plus de sang que les faibles troupes des Hindous. » Du reste, toute son histoire naturelle est écrite d'un style inimaginable. On y voit une guenon *habillée de toutes couleurs comme les suisses de nos cathédrales ;* on y admire un animal *avec une peau hérissée de poils courts et raides comme les soies d'une brosse usée, toute pavée d'écussons, et de laquelle a disparu le large plissement monacal qui habille le rhinocéros.* Ici un cocotier est un végétal *colonnaire* ; plus loin, un *faisceau de palmes en parasol.* Mais, entre mille passages de ce goût et de ce ton, en voici deux qu'il serait vraiment fâcheux de ne pas mettre en lumière. Le premier dit : « En Océanie, les mammifères ont quelques représentans : le *chien*, ce compagnon docile de l'homme, qui s'attache à ses pas comme l'ombre le fait au corps dont il est l'image, existe comme commensal des deux races jaunes qui se sont partagé ce système d'îles ; mais le *cochon* n'existe que sur les îles où vit la race océanienne pure..... etc. » Quelles perles de style sont jetées là, devant les deux animaux qui font l'ornement de cette période! Le second passage est d'un autre genre : « L'Asie nourrit les plus *grands reptiles* du monde. C'est sur ces côtes que pullulent les *tortues franches et les carets.* » Des carets et des tortues en fait de grands reptiles !

Arrêtons-nous. Aussi bien la force nous manque pour épuiser cette guerre de détails, qui prend toujours des formes âpres et procédurières. Vis-à-vis d'une présomption moins absolue et d'une suffi-

sance moins grande, jamais nous ne l'aurions commencée. C'est que, dans cette tâche de démolition, on s'aperçoit combien de soins ont coûté les œuvres les plus imparfaites, et que le plus impitoyable marteau s'arrête parfois, saisi d'un respect involontaire pour le travail humain. Peut-être même n'y a-t-il pas lieu de prononcer dès à présent contre l'*Abrégé* une sentence définitive. Si M. Balbi voulait prendre les choses sur un diapason moins haut, effacer une introduction qui n'enseigne rien et n'est guère qu'un hymne en l'honneur de toutes les vanités, améliorer ses principes généraux, changer l'ordonnance entière de son livre et en revoir attentivement les détails, il se peut que la critique consentît à regarder comme sérieux un succès de débit, issu d'une exploitation intelligente. Quelque accessible que puisse être M. Balbi aux illusions de l'amour-propre, il est impossible qu'il s'abuse sur le concert d'éloges qui a salué la venue de son enfant. On sait ce que valent ces fanfares d'avénement joyeux; on sait aussi ce qu'elles coûtent. L'auteur le sait mieux que personne; il a connu tous les secrets de cette manipulation laudative, et sans doute il donnerait beaucoup de ces hommages prévus pour le suffrage sincère d'un Klaproth, d'un Walkenaër, d'un Letronne. M. Balbi a été applaudi sans doute, mais comme on est applaudi au théâtre : c'est le lustre qui a donné. Toutes les fois qu'on l'a jugé réellement, les conclusions ont été sévères. Le capitaine Boteler l'a appelé, dans la *Revue d'Édimbourg*, « le plus présomptueux des géographes, » et naguère l'économiste Mac' Culloch qualifiait son article sur Londres de « tissu d'exagérations. » Ainsi, en même temps qu'il se fait reconnaître par la foule, M. Balbi se voit repoussé par les hommes spéciaux. C'est à lui à s'interroger maintenant; après avoir beaucoup fait pour le succès, voudra-t-il faire quelque chose pour la science?

LOUIS REYBAUD.

GLASGOW.

Le lendemain de la mort de James Watt, M. Boulton, qui avait été son associé dans un grand nombre d'entreprises industrielles, convoqua une assemblée des notables habitans de Greenock et de Glasgow, et proposa d'élever une statue à l'homme qui, en créant une nouvelle force, avait changé la face du monde. La statue fut votée par acclamation. De la part de Greenock et de Glasgow, c'était un acte de reconnaissance fort naturel, car James Watt, par ses belles applications de la vapeur à la navigation et à l'industrie, avait fondé du même coup la fortune de Glasgow et Greenock. Il y a une cinquantaine d'années, Glasgow n'était encore qu'une ville de province du troisième ordre, et cependant, dès la fin du VIe siècle, cette ville avait été le siége d'un évêché, ayant saint Mungo pour premier titulaire, et en 1611 Jacques VI l'avait érigée en bourg royal; Glasgow comptait alors sept mille six cent quarante-quatre habitans seulement. Dans le dernier siècle, l'esprit inventif et entreprenant de ses habitans était déjà renommé, et sa population commençait à s'accroître. L'horreur de la routine distingue surtout les Écossais; appliquée par les habitans d'Édimbourg aux habitudes religieuses et intellectuelles, cette horreur de la routine a donné naissance à ces nombreuses sectes et à ces divers systèmes de philosophie qui se produisent annuellement dans cette capitale. Les habitans de Glasgow ont tiré un meilleur parti de cette tendance en l'appliquant à l'industrie; ils adoptent sans hésiter, sans même beaucoup chercher à s'en bien rendre compte, toute invention utile; ils accueillirent donc avec empressement les nouveaux procédés de James Watt, et le succès de ces innovations dépassa leurs espérances. De tous côtés s'élevèrent de nouvelles fabriques dans lesquelles afflua une population d'ouvriers tirant leur subsistance de cette vapeur qui leur avait été dépeinte d'abord comme une ennemie, comme la famine elle-même. Dans l'espace de cinquante années, Glasgow vit, par une progression inouie, sa population s'élever de quarante

mille à deux cent vingt mille habitans (1); aujourd'hui c'est, après Londres, la plus importante ville du Royaume-Uni.

La population de Glasgow et de sa banlieue industrielle, dans laquelle nous devons comprendre Paisley, ville de soixante mille habitans, Renfrew, Dumbarton, Lanark, Port-Glasgow et Greenock, s'élève à près de quatre cent cinquante mille ames. Aussi remarque-t-on dans les environs de Glasgow et dans la ville elle-même bien plus de mouvement qu'à Édimbourg. C'est sur une moindre échelle la vie de Londres. Il y a, du reste, analogie entre la position des deux villes, placées toutes deux sur une rivière navigable, le long des rives de laquelle, au centre même de la ville, est amarré un triple rang de navires de tous les tonnages et de toutes les nations. Les quartiers commerçans de Glasgow, comme les quartiers de la Cité à Londres, sont placés à l'est, et les quartiers neufs au sud et à l'ouest. La Clyde, il est vrai, n'a pas la vaste étendue de la Tamise; mais elle est bordée de magnifiques quais que Londres doit envier à Glasgow. Ces quais sont plantés de plusieurs lignes d'arbres, et, de distance en distance, s'élèvent des hangars d'une élégante construction; ces hangars servent d'entrepôts aux marchandises qu'on débarque. Il règne sur ce quai une activité extraordinaire; matelots, commerçans passagers, manœuvres, vont, viennent, s'arrêtent, s'interrogent, concluent des marchés; des denrées de toute espèce sont embarquées ou débarquées; les bois des îles, les caisses de thé arrivant de la Chine, les ballots de foulards de l'Inde, et les monstrueuses balles de coton de l'Amérique du Nord, que débarquent des navires nouvellement arrivés, se croisent avec les fers, les draps, les toiles et les étoffes du pays qu'on porte à bord des navires en chargement. Tout ce mouvement a lieu sans désordre et surtout sans tumulte. Cette population est grave, peut-être parce qu'elle est occupée; à peine, de distance en distance, entend-on le chant de quelque matelot d'humeur joviale et les cris que poussent en mesure les hommes occupés au chargement des navires.

Mais remontons à l'origine de tout ce mouvement, à la source de ces richesses, visitons les quartiers manufacturiers de la ville, entrons dans l'une de ces immenses manufactures de cotons imprimés qui, chaque année, fabriquent assez d'étoffes peintes pour habiller les trois quarts de l'Écosse. Qu'on se figure quelque vaste citadelle du moyen-âge, quelqu'une de ces lourdes et spacieuses bâtisses aux grands murs tout nus, percés d'étroites meurtrières, flanqués aux angles de tours en briques rousses, dont quelques-unes ont trente pieds de diamètre à leur base, et cent cinquante pieds de haut, deux fois la hauteur de l'obélisque de la place de la Concorde. Ces hautes tours sont tout simplement les cheminées des fourneaux, et il y a

(1)

1611.	7,644	habitans.
1780.	42,000	—
1801.	84,000	—
1820.	150,000	—
1836.	230,000	—

quelques centaines de ces cheminées dans Glasgow et sa banlieue. La garnison de ces citadelles se compose de cent cinquante malheureux toujours en mouvement, et cependant très taciturnes; ce sont les ouvriers de la fabrique. Chacun a son emploi : ceux-ci d'abord, les chauffeurs, vivent dans des souterrains creusés sous le bâtiment, qu'on prendrait pour des soupiraux de l'enfer; ils passent leur vie à alimenter d'énormes fourneaux. Dans de vastes chaudières établies sur ces fourneaux, bout l'eau dont la vapeur met en mouvement les balanciers des machines; les mécaniciens, compagnons des chauffeurs, s'agitent au milieu de ces machines dont ils semblent eux-mêmes autant de ressorts vivans; la moindre distraction leur est défendue, elle serait punie de mort. Ces fourneaux et ces machines, c'est le cœur de la fabrique. C'est de là que part la vie qui se répand dans chacune des parties de l'établissement. En effet, la vapeur fait mouvoir un arbre tournant qui s'élève perpendiculairement jusqu'au dixième étage; à chacun des dix étages, des rouages s'engrènent dans les dents dont l'arbre est armé, et font mouvoir autant de machines appropriées chacune à un certain genre de travail. L'une, celle du dixième étage, saisit le coton dans la balle, le nétoie, et l'étend en couches minces comme la ouate que l'on place entre deux étoffes; ces minces et larges feuilles de coton tombent en cascades éblouissantes sur les mille dents de la machine à carder, placée au neuvième étage. Cette machine peigne le coton et le divise en bandelettes que la machine du huitième étage saisit et roule en cordages; ces cordages sont divisés en fils d'égales grosseurs; ces fils sont placés sur d'innombrables fuseaux, et un mouvement circulaire d'une rapidité inouie est imprimé à chacun de ces fuseaux par les machines des étages suivans. Trois des étages inférieurs de la fabrique sont occupés chacun par soixante métiers à tisser, tous mus par le même mécanisme. Chacun de ces métiers accomplit comme un ouvrier adroit et intelligent le travail du tissage, lançant la navette, croisant les fils de la chaîne, serrant les fils de la trame, et plaçant sur un cylindre l'étoffe à mesure qu'elle est fabriquée. Un ouvrier, le plus souvent un enfant, surveille dix de ces métiers, qui peuvent, chacun, fabriquer par jour trente aunes d'étoffes, ce qui ferait par an, en déduisant soixante-cinq jours de chômage, 90,000 aunes par métier. Que l'un de ces métiers se dérange, que la navette se brouille ou soit épuisée, que le fil se rompe ou que la pièce soit achevée, l'ouvrier touche un ressort, et tout mouvement cesse aussitôt jusqu'à ce qu'on ait réparé l'erreur ou remédié au dommage.

Parcourons les immenses salles du bâtiment voisin; la pièce d'étoffe qui vient d'être fabriquée y est soumise à un apprêt; plus loin, elle tombe sous les vis et les presses de la machine à imprimer, qui, du même coup, soit à l'aide d'absorbans appliqués sur une teinte uniforme, soit à l'aide de corps colorans appliqués sur l'étoffe blanche, peut teindre sans bavure jusqu'à quinze à vingt pièces placées l'une sur l'autre. Enfin, dans l'un des bâtimens les plus voisins de la porte de la fabrique, les pièces imprimées et séchées, pliées par un autre appareil, sont réduites au plus petit volume possible par

une ingénieuse application de la machine pneumatique. C'est là que le commerce vient les prendre pour les conduire au bout du monde, où elles servent à habiller le déporté de Botany-Bay, l'insulaire de la Nouvelle-Zélande, ou les nouveaux convertis d'Otaïti ou des îles Sandwich. La vie que la vapeur donne à la manufacture tout entière ne peut se décrire. C'est elle qui est le principe de toute action, qui met en mouvement les machines, qui transporte les ballots et les pièces, qui soulève les leviers, qui serre ou desserre les vis, le tout sans confusion et avec un ordre et une adresse qui ferait honneur à l'ouvrier le plus intelligent. C'est que la vapeur, après tout, n'est que la force domptée et ordonnée par l'homme; c'est le plus robuste et le plus obéissant des serviteurs; c'est un esclave qui n'a ni passions, ni caprices, ni momens de paresse, et auquel on peut donner la plus haute somme d'intelligence possible et imposer l'ordre le plus parfait, c'est-à-dire l'intelligence qui repose sur la science, l'ordre qui résulte du calcul.

Glasgow a vingt manufactures de coton ou *coton-mills*, pareilles à celles que nous venons de décrire; le nombre des fabriques d'étoffes légères est aussi très considérable. Dans quelques-unes on travaille des mousselines brodées par la vapeur. Glasgow fabrique aussi des draps, des mousselines de laine, des tartans et de grosses toiles, qu'on peut livrer sur nos marchés à 15 et 20 pour 100 au-dessous du prix des manufactures françaises.

Vers l'an 1668, un marchand de Glasgow, Patrick Gibson, eut l'idée de charger de barils de harengs un vaisseau qu'il expédia en France, et qui revint de ce pays avec un chargement de sel et d'eau-de-vie; ce fut là l'origine du commerce de Glasgow. A cette époque, la ville ne comptait que six à sept mille habitans. La vente de son sel et de son eau-de-vie ayant valu à Patrick un grand profit, il put, l'année suivante, envoyer deux autres navires avec celui qui avait déjà fait le voyage. Alors, comme aujourd'hui, les habitans de Glasgow savaient à merveille la valeur d'un shilling et employaient à amasser le plus d'argent possible ce génie actif et entreprenant qui distingue les Écossais des basses terres : les voisins de Gibson l'imitèrent. Non-seulement on expédia des bâtimens dans les ports de France et d'Espagne, mais on en détacha quelques-uns vers l'Amérique, qui revinrent avec de riches chargemens. De là profits énormes, de là rapide accroissement de l'industrie de la ville, qui, en moins d'un siècle, vit le nombre de ses habitans quintuplé. Glasgow, jolie ville du second ordre, et le meilleur port du nord du Royaume-Uni, était, avant tout, une ville commerçante, quand l'invention de James Watt en fit une ville industrielle du premier ordre, et, en moins de cinquante années, porta, comme nous venons de le voir, le nombre des habitans de 40,000 à 230,000. Certainement, ce dernier résultat est prodigieux; cependant la statue de Patrick Gibson n'aurait pas été indigne, ce me semble, de figurer auprès de celle de James Watt. Patrick a le mérite, lui, d'être venu le premier.

Les historiens de Glasgow, prophètes du passé, comme tant d'autres, prétendent du reste que Glasgow, de tout temps, avait été prédestinée à une

haute fortune. « Voyez les armes de la ville, disent-ils: un oiseau, un arbre, un poisson, ne sont-ce pas là les symboles de la triple puissance de ses habitans, sur l'air, la terre et la mer? — D'accord; mais pourquoi ce poisson a-t-il une bague dans la bouche? — C'est encore là une nouvelle preuve de la protection que le ciel accorde aux habitans de Glasgow, » nous répond l'historien Macure, et, à l'appui de son assertion, il raconte l'histoire suivante.

« Une dame de Glasgow, dont le mari était jaloux au-delà de toute expression, eut le malheur de perdre son anneau nuptial. La disparition de ce gage de fidélité accrut les soupçons du mari, qui, dans un accès de brutale jalousie, menaça sa femme de la tuer, si elle ne retrouvait pas l'anneau perdu. Celle-ci ne savait trop à quel saint se vouer, quand, en se promenant sur les bords de la Clyde, sans doute pour chercher sa bague, elle rencontra saint Mungo (l'histoire, on le voit, est fort vieille). La dame se jeta à ses genoux et lui dit qu'elle était perdue, si elle ne retrouvait sa bague. Saint Mungo, sans lui répondre, se tourna du côté d'un pêcheur qui relevait sa ligne. « Apporte-moi le poisson que tu viens de prendre, lui dit-il. » Le pauvre homme n'eut rien de plus pressé que d'apporter à son évêque un beau saumon qui se débattait au bout de la corde. Saint Mungo ouvrit la bouche du poisson et en tira adroitement l'anneau perdu, qu'il remit à la dame émerveillée. » Macure ne nous dit pas si le miracle de saint Mungo guérit le mari de sa jalousie ridicule; en revanche, il nous donne l'explication qui suit des armes de la ville de Glasgow.

The salmon which a fish is of the sea,
The oak which springs from earth, that loftie tree,
The bird on it which in the air doth flee,
O Glasgow! do presage all things to thee.
So while the air, or sea, or fertile earth
Do either give their nourishment or birth,
The bell that doth to public worship call
Says heaven will give most lasting things of all.
The ring the token of the marriage is
Of things in heaven and earth both thee to bless (1).

Pennant, qui visita Glasgow en 1769, nous apprend que cette ville était, de toutes les villes du second ordre qu'il avait vues, l'une des mieux bâties. A cette époque, Glasgow ne se composait encore que des quartiers de *High-Street* (2), des quartiers de la *Gallow-Gate* et de la *Trongate*. Le quartier de

(1) Le saumon qui habite la mer, le chêne majestueux qui s'élance de la terre, l'oiseau placé sur ses branches qui vole dans l'air, te présagent, ô Glasgow! des prospérités sans nombre. Ainsi, tant que l'air, ou la mer, ou la terre fertile, donneront au poisson, au chêne et à l'oiseau, nourriture ou naissance, le ciel te donnera les biens les plus durables; c'est ce qu'annonce la cloche qui appelle les fidèles à la prière. L'anneau est le gage du mariage des choses célestes et terrestres réunies pour te bénir.

(2) Glasgow a son High-Street, comme Édimbourg, et la position des deux rues est ana-

High-Street, qui descend de la cathédrale à la Trongate, est le plus ancien de la ville; il avait été bâti sur la pente rapide d'une colline et présentait, de cette façon, une plus facile défense contre les incursions des montagnards. Vers 1450, lors de la fondation de l'université, le nombre des habitans de Glasgow ne dépassait guère 1,700 à 2,000, et les maisons de la ville ne couvraient que le tiers de la colline, dominée par la cathédrale; c'était, à peu de chose près, ce qui compose aujourd'hui la partie supérieure de High-Street. En 1484, on éleva une église en l'honneur de la Vierge, à l'endroit où est aujourd'hui *Tron-Church*, et la ville fit quelques progrès de ce côté; plus tard, elle offrit la forme d'une croix dont High-Street était la branche supérieure, le marché au sel la branche inférieure, et la Trongate et la Gallow-Gate les branches latérales. Dans le siècle dernier, après l'heureuse tentative de Patrick Gibson, l'accroissement de la ville fut rapide; la sécurité produite par la paix et le désarmement des clans des montagnes permit aux habitans de descendre dans la vallée. Glasgow commença donc à s'étendre le long de la rive droite de la Clyde. Vers la fin du dernier siècle, et au commencement de celui-ci, son étendue devint prodigieuse; deux grandes villes neuves, l'une vers le nord, l'autre vers l'ouest, furent accolées à l'ancienne ville; l'une d'elles, la ville de l'ouest, fut une ville de commerce; les négocians n'y eurent guère que leurs comptoirs et leurs fabriques, et s'établirent surtout dans la partie la plus occidentale de ce nouveau quartier. La ville du nord, bâtie sur le penchant de plusieurs collines inclinées vers le midi, fut le quartier aristocratique. C'est là que s'établirent les gens qui avaient fait fortune, les professeurs et la noblesse des environs. Les grands commerçans y avaient leurs maisons, où ils venaient se reposer le soir des ennuis de la fabrique et du comptoir. Une partie de la ville de l'ouest, la plus voisine de la rivière, fut aussi habitée par les marins, les employés de la navigation et les gens du port; cette partie de la ville longe la Clyde au-dessous du New-Bridge sur une étendue de plus d'un mille. Le New-Bridge, qui conduit au *New-Glasgow*, sur la rive gauche de la Clyde, est un pont construit en fer et ressemble en grand au pont des Arts à Paris.

La ville vieille s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline située à l'est de la ville manufacturière. La plupart des maisons situées dans les rues étroites, qui se groupent au sommet de la colline, sont bâties en encorbellement, comme les maisons du vieux quartier d'Édimbourg Ces maisons, dont quelques-unes sont d'une haute antiquité, ne semblent se soutenir que par miracle sur leur base étroite et vermoulue; la cathédrale, le *Town-Hall* et les bâtimens de l'université les dominent fièrement de leurs masses solides et imposantes.

La cathédrale (*high church*) est, avec Saint-Magnus de Kirkwall, dans les Orcades, la seule église d'Écosse qui ait échappé à la destruc-

logue, c'est-à-dire inclinée du sommet à la base d'une longue colline, avec cette différence qu'à Glasgow l'inclinaison est de l'est à l'ouest, et à Édimbourg de l'ouest à l'est.

tion et soit restée intacte lors de la réforme. John Achaius, évêque de Glasgow, jeta les fondemens de cette église en 1123; mais il n'y mit pas la dernière main. Les différens styles d'architecture du monument confirment nos doutes et prouvent qu'il n'a guère été terminé qu'un siècle et demi au moins après avoir été commencé. Les cryptes, par exemple, sont de l'époque d'Achaius, de l'époque de la transition du roman orné ou fleuri au gothique lourd. Ces cryptes ont cent huit pieds de long sur soixante-douze de large. Quarante fenêtres ou soupiraux donnent du jour à ces souterrains divisés en trois galeries. Soixante-neuf stalles, pouvant contenir chacune de six à huit personnes, sont disposées le long de ces galeries; cette partie de l'église s'appelle *barony kirk*, ou bien encore, le *cimetière voûté*. C'est là que son fondateur, saint Mungo, fut enterré. Soixante piliers de huit pieds de circonférence et de seize pieds de hauteur au plus, aux chapiteaux grossièrement travaillés, soutiennent des voûtes ogivales, obtuses et fort basses. Il y a loin encore de là aux hardiesses du gothique pur. Le chœur de l'église est évidemment de l'âge suivant, de 1160 à 1260; c'est le gothique simple et peu orné. L'angle de l'ogive des fenêtres, surtout des fenêtres des deux étages supérieurs, devient plus aigu; les voûtes sont plus élevées, et les meneaux des fenêtres plus délicats et plus élancés. La partie antérieure de l'église nous paraît d'une époque encore moins reculée. Cette partie de l'édifice a dû être achevée vers 1260; ce n'est pas encore le gothique orné, mais l'ouvrier est devenu plus habile. On remarque déjà, dans cette partie de l'église, des prétentions à la légèreté et à la richesse, surtout dans les grandes fenêtres placées au-dessous du clocher. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de l'édifice paraît d'une extraordinaire simplicité. Sa masse solide n'est pas soutenue en dehors par des forêts d'arcs-boutans, arc-boutés eux-mêmes, comme dans les légers édifices de l'âge suivant, où tout a été sacrifié à l'effet hardi de l'intérieur Ce ne sont point là non plus les délicatesses de la chapelle d'Holy-Rood et de Melrose-Abbey ou de la chapelle de Roslin, ces chefs-d'œuvre du gothique fleuri. Le clocher de l'église est tout-à-fait postérieur au reste du monument, il date de 1430; mais, comme l'artiste s'est efforcé de mettre son architecture en harmonie avec celle du reste de l'édifice, on n'y voit pas ces riches ornemens au dessin tourmenté et flamboyant (*tracery*) qui distinguent les monumens de cette époque. Ces ornemens ne se font remarquer que dans les galeries et les clochetons placés au haut de la tour et à la base de la pyramide qui termine le clocher. La hauteur du clocher, la tour et la pyramide comprises, est de 225 pieds.

Walter Scott, dans son roman de *Rob-Roy*, nous a laissé une admirable description de l'intérieur de la cathédrale de Glasgow, de ses cryptes mystérieuses, de ses innombrables tombes, dont les inscriptions n'ont pu sauver de l'oubli les restes *des puissans dans Israël*. L'extérieur imposant de l'édifice, le cimetière qui l'environne, les collines chargées d'antiques et noirs sapins qui l'ombragent, et jusqu'au ruisseau voisin dont le murmure monotone ajoute quelque chose de lugubre et de solennel à l'effet du paysage,

excitent vivement son admiration; mais, dans les pages pompeuses qu'il consacre à la description de ce vénérable monument, Walter Scott est poète avant tout. Notre tâche à nous est d'être historien, et nous devons, quoi qu'il en coûte, ajouter de tristes réalités à cette séduisante poésie : disons donc que les sapins séculaires ont été abattus, que le ruisseau a cessé son murmure et n'est plus qu'un cloaque infect, que les pierres tumulaires sont si pressées, qu'aux environs de l'église on ne marche que sur des armoiries, des épitaphes et des inscriptions de toute espèce, et qu'en fait de végétation, à peine sur la colline reste-t-il quelques cyprès rabougris et quelques plaques d'un gazon rare et jauni. Ajoutons aussi que, par une sorte de convenance ou d'inconvenance singulière, l'hôpital a été bâti si près du cimetière, que de leur lit les malades voient, en quelque sorte, creuser la fosse qui les attend, et que les exhalaisons putrides qui s'élèvent du fond de la ravine humide, et les émanations du cimetière ne peuvent que hâter leur fin. En revanche, la vue que l'on a du haut de l'éminence sur laquelle l'église est bâtie est des plus magnifiques, et distrait le voyageur du sombre spectacle qui l'environne. A l'est s'étend toute la vallée de la Clyde, et dans la même direction apparaissent les tours massives du château de *Bothwell;* vers l'ouest, on aperçoit les châteaux de *Mearns* et de *Cruickstone*, et plus loin, vers la droite, et au-delà du ruban d'argent formé par la Clyde, se dresse le roc noir de Dumbarton, qui a quelque ressemblance avec le rocher du Mont-Saint-Michel, vu de la terrasse d'Avranches. Enfin, à nos pieds et sur les coteaux voisins, s'étendent la ville vieille et la ville nouvelle, et à l'horizon, dans toutes les directions, se groupent de longues chaînes de collines que dominent les monts Campsies et les hauts sommets des montagnes du duché d'Argyle.

Comme nous l'avons dit tout à l'heure, la cathédrale de Glasgow et celle de Kirkwall, dans les Orcades, sont les deux seuls monumens de l'architecture du XIe et du XIIe siècle qui soient restés intacts en Écosse. Il fallut une émeute de la bourgeoisie pour préserver l'église de Glasgow de la destruction. Pennant nous raconte, en effet, qu'en 1708 les ministres réformés arrachèrent, à force de menaces et d'importunités, aux autorités de la ville, un ordre qui les autorisait à la faire démolir. Le fanatisme des puritains allait jusqu'à les animer d'une haine stupide contre des pierres. Au lieu d'occuper ce vaste bâtiment et de chercher à l'approprier aux besoins du nouveau culte, ils voulaient le renverser, le tuer comme un ennemi. Munis de l'ordre de destruction, ils avaient rassemblé quelques centaines d'ouvriers; la canaille s'était jointe à eux; déjà la hache et le marteau étaient levés. Quelques bourgeois, plus éclairés que leurs concitoyens, ou mus peut-être par un reste d'opposition religieuse, se jetèrent en armes dans l'église, et menacèrent de tuer sur place le premier qui toucherait à ses murailles. Les démolisseurs furent intimidés. Tandis qu'ils hésitaient, le prévôt arriva; et, se mêlant aux ouvriers et à la populace : — Vous avez raison, leur dit il, il faut démolir la cathédrale papiste, mais lorsque nous en aurons bâti une nouvelle à notre usage. — Le

plaisant de la chose, c'est que les historiens de Glasgow, n'ayant pas voulu comprendre le vrai sens des paroles du prévôt, l'ont accusé de fanatisme, et lui ont reproché de sympathiser avec les démolisseurs. Quoi qu'il en soit, la cathédrale fut préservée, et plus tard, les bourgeois de Glasgow, au lieu de bâtir une nouvelle église, trouvèrent plus économique de diviser l'ancienne en trois parties, qui furent consacrées chacune à des communions différentes.

Quand de la cathédrale on descend au Town-Hall par High-Street, on passe devant le collége, lourd et sombre édifice gothique qui ne ressemble pas mal à une prison. Fondée en 1450 par l'évêque Turnbull, l'université de Glasgow est la plus vieille des universités écossaises après celle de Saint-Andrews. De vastes bâtimens contigus à de grands jardins appartiennent au collége et renferment les salles, les amphithéâtres, les bibliothèques, l'observatoire et de précieuses collections. Les salles et les amphithéâtres sont spacieux et convenablement disposés pour l'étude. La bibliothèque contient environ soixante mille volumes et un grand nombre de manuscrits curieux, entre autres une traduction en vers de la Bible par le révérend Zacharie Boyd, écrite sur vélin vers 1400, et ornée de miniatures bizarres. L'observatoire est placé sur une éminence dans les jardins du collége. Le plus curieux des instrumens qu'on y trouve est un télescope à réflecteur, construit par Herschell, de dix pieds de longueur sur dix pouces de diamètre. Les collections sont renfermées dans la partie du collége qu'on appelle *the Hunterian Museum*. On y voit un effrayant assemblage de préparations anatomiques, et de pièces injectées à l'esprit de vin et au mercure. Glasgow, par son commerce, étant en relation avec toutes les parties du globe, les collections d'histoire naturelle y sont des plus complètes et des plus curieuses. La collection de coquillages et d'insectes m'a surtout paru merveilleuse. Mais, chose singulière, on n'y voit qu'un petit nombre d'insectes indigènes. La collection des roches, des fossiles, des minéraux et des métaux du pays est plus complète; on trouve aussi au Muséum Hunterian la plus précieuse collection de médailles qui existe dans le Royaume-Uni. A Glasgow, où tout est évalué en écus, le *savant* qui m'avait conduit au *Hunterian Museum*, moyennant un shilling payé à la porte, m'assurait que ces collections avaient une valeur de 120,000 livres ou trois millions de France; au total, c'est un des cabinets les plus renommés de la Grande-Bretagne; c'est aussi la première merveille de Glasgow (*the principal lion*).

Au bas de la descente de High-Street, et tout-à-fait à l'extrémité nord de la Trongate est situé le *Town-Hall*, élégante construction dans le style de la renaissance; ce bâtiment que supporte un rang d'arcades aux pilastres rustiques, et dont les façades supérieures sont ornées d'un rang de pilastres ioniques, est couronné d'un balustre élégant, qui complète l'harmonie de l'édifice; ses murs sont ornés d'armes, de trophées, et de portraits en pied représentant les souverains de la Grande-Bretagne, à partir de Jacques VI d'Écosse. On voit, à la suite de ces portraits, celui d'Archibald, duc d'Ar-

gyle, en robe de lord de justice général. On voit aussi au *Town-Hall* la statue en marbre de Pitt par Flaxman. Cette statue n'est pas sans mérite; la conception en est simple et forte, mais l'exécution nous a paru singulièrement fruste; on dirait une copie négligée. Flaxman est froid, mais il n'est pas ridicule; il outre plutôt la simplicité de ses personnages qu'il ne leur fait jouer la comédie, comme tels de nos statuaires; il ne croit pas, comme eux, que la sculpture ne peut vivre que du geste, et que plus le geste est exagéré, plus la statue a de mérite; il a plutôt donné à M. Pitt l'air d'un philosophe qui médite que l'air d'un politique qui parle et qui combine. Du reste, nul contre-sens grossier dans la pose; aucun de ces airs de tambour-major ou de maître de danse donnant des leçons d'attitudes nobles; avant tout, Flaxman est naturel, qualité rare chez un homme qui a plus étudié l'antique que la nature.

Sous les arcades du Town-Hall, et en face d'une médiocre statue équestre de Guillaume III, s'ouvre la vaste salle du *Tontine Coffee-Room*. Cette salle, de quatre-vingts pieds de long sur quarante de large, est voûtée et a l'air d'une église habitée. De distance en distance et tout autour de la salle sont disposées de petites tables couvertes de liasses de journaux, de revues et de brochures de tous les pays de l'Europe, des deux Amériques, de la Chine, de Botany-Bay. *The Tontine Coffee-Room* ressemble donc plutôt à un salon de lecture qu'à un café : c'est un établissement tout-à-fait libéral; c'est là que se rassemblent les commerçans de la ville, pour causer d'affaires et de politique; un étranger y est admis sur sa simple demande, par cela seul qu'il est étranger. Des brochures et des montagnes de journaux sont mises gratuitement à sa disposition. *Royal-Exchange* a un établissement du même genre. Les vastes salles de cet immense édifice sont abondamment pourvues de tous les journaux; les nouvelles les plus fraîches du commerce et de la navigation y sont affichées d'heure en heure; tout étranger dont la mise est convenable y est admis sans difficulté. Là, et dans *the Tontine Coffee-Room*, on rencontre tout ce que le commerce de la ville possède d'hommes intelligens et éclairés.

Le *Town-Hall* est bâti à l'extrémité nord-est de la *Trongate*. La Trongate est une rue de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds de large, sur près de trois quarts de lieue de long. Elle s'étend parallèlement à la Clyde, entre cette rivière et la nouvelle ville; elle est bordée de trottoirs dans toute son étendue. C'est la rue la plus commerçante de la ville. Des boutiques, dont quelques-unes, celles qui avoisinent le Town-Hall, sont fort élégantes, occupent le rez-de-chaussée de maisons plus élevées et mieux bâties que celle du *Strand* à Londres. La Trongate a d'ailleurs quelque analogie avec le Strand, sous le rapport de la situation, de l'aspect et du mouvement. Le point de vue le plus remarquable que présente cette longue rue, est celui du Town-Hall, vu de l'angle de *Buchanan-Street*. Des tours d'un dessin bizarre, surmontées de clochetons en forme de minarets orientaux, et l'architecture travaillée du Town-Hall, composent l'un des plus riches tableaux d'intérieur de

ville que nous connaissions. Le ton solide et chaud de ces constructions que le temps seul a marbrées de nuances brunes, olivâtres ou dorées, et la lumière rousse du soleil dont les rayons ont peine à traverser le nuage de vapeurs qui recouvre cette partie de la ville, donnent au coloris de ce tableau une incomparable vigueur. La foule qui s'agite dans cette rue, la plus fréquentée de Glasgow, y ajoute le mouvement et la vie. Ce sont des passans aux costumes variés : montagnards en tartan, soldats highlandais, femmes de Glasgow vêtues d'étoffes à carreaux de couleurs diverses, gens du port, négocians, ouvriers, bourgeois, qui couvrent les trottoirs, et vont et viennent d'un air affairé. Cette foule forme, dans l'éloignement, une masse noire et compacte que sillonnent, dans tous les sens, d'élégans équipages de luxe ou d'énormes chariots peints, chargés de tonneaux, de balles de coton, de toutes sortes de denrées du commerce, et traînés par de monstrueux chevaux aux harnais luisans, ornés de cuivre poli. Ce mouvement de la Trongate se communique de proche en proche jusque dans l'est de la ville et va mourir vers la route d'Édimbourg et le *Green*.

Le *Green* est la promenade de Glasgow. C'est une immense pelouse qui s'étend du pied de la colline où est bâtie la ville haute jusqu'aux bords de la Clyde. Les arbres y sont beaucoup trop rares, et l'herbe, constamment foulée par les pieds des passans, ne semble pousser que par miracle sur ce terrain aride. Des sentiers sablés ont été tracés sur la verdure ; mais les habitans de Glasgow sont trop affairés pour se complaire à en suivre les sinuosités : ils prennent le plus court chemin, de sorte qu'en beaucoup d'endroits le gazon est pelé et le sol mis à nu. Le Green, comme on voit, ne manque pas d'analogie avec le *Green-Park* de Londres. Seulement les arbres y sont encore plus rares, de sorte que l'hiver, lorsque le vent de mer souffle, on court grand risque d'être emporté dans la Clyde, et que, durant l'été, on n'évite d'être brûlé par le soleil qu'en faisant de longs détours. Le Green renferme un espace de deux cents acres environ de terrain; comme le Champ-de-Mars à Paris, ce n'est guère qu'une belle place de manœuvres.

Au milieu du Green s'élève le monument de Nelson. A Édimbourg, ce monument est une colonne navale; ici c'est un obélisque quadrangulaire de cent cinquante pieds de haut, construit de gros blocs de pierre bise. Sur l'une des faces de la base, une inscription laconique indique la date et la destination du monument. Sur les trois autres faces, on s'est contenté d'inscrire les trois mots suivans : COPENHAGUE, ABOUKIR, TRAFALGAR.

Peu de temps après son érection, dans l'été de 1810, cet obélisque fut frappé par la foudre, qui disjoignit les blocs du sommet, de telle sorte qu'on eut grand' peine à les remettre en place. Le monument de Nelson est bâti en face de la prison de la ville, *the New-Jail*. Le voisinage de la prison n'intimida nullement les voleurs, qui, il y a une douzaine d'années, profitèrent d'une nuit de brouillard pour enlever quelques-unes des lettres des inscriptions latérales. Ces lettres sont en bronze et d'un poids considérable. Les voleurs employèrent une partie de la nuit à détacher l'*u* de Copenhague, le

premier *r* de Trafalgar et l'*u* d'Aboukir. Deux de ces lettres étaient déjà enlevées, quand une patrouille survint et mit les voleurs en fuite. Jamais les lettres enlevées n'ont pu être retrouvées. Les patriotes anglais accusèrent des matelots français de ce vol, qu'ils regardaient comme une vengeance nationale. L'un d'eux m'assurait que les lettres volées avaient été jetées dans la Clyde au bas du Green; mais on a trouvé, ajoutait-il, moins coûteux et plus expéditif d'en faire de nouvelles que de repêcher les anciennes.

Si de la ville vieille et des quartiers du Green nous passons dans la ville nouvelle, nous nous arrêterons de préférence dans le quartier de *Saint-George-Square*. Saint-George-Square est une grande place située au centre de la ville neuve. C'est le quartier à la mode; des rues spacieuses, régulièrement bâties, bordées de trottoirs, et qui ressemblent aux principales rues du moderne Édimbourg, aboutissent à chacun des angles du square. Le milieu de la place est occupé par une magnifique pelouse, entourée d'une grille, où sont dessinées de jolies allées bordées de fleurs, qu'ombragent des massifs d'arbustes toujours verts. Au centre d'une des parties de la pelouse, à quelques pieds de la grille, on voit la statue en bronze d'un officier anglais Une colonne de granit lui sert de piédestal. C'est la statue de Charles John Moore, tué sous les murs de la Corogne, au moment de l'évacuation de cette ville par l'armée anglaise. Sur le piédestal on lit l'inscription suivante :

TO COMMEMORATE
THE MILITARY SERVICE OF THE LIEUT.-GENERAL
CHARLES JOHN MOORE, NATIVE OF GLASGOW,
HIS FELLOW CITIZENS
HAVE ERECTED
THE MONUMENT
M D CCC XIX.

Cette statue est encore de Flaxman. C'est l'un de ses bons ouvrages; le caractère national perce, avant tout, dans la figure du général anglais, et toute incertitude là-dessus est impossible. Il n'y a là ni réminiscences de style grec, ni posture de batelier ou de matamore, et néanmoins l'étincelle du courage et du génie brille dans la calme et froide figure du guerrier. C'est bien là l'homme fort et résigné qui, l'épaule fracassée par un boulet de canon, disait à ses compagnons au moment où ceux-ci l'emportaient du champ de bataille : « J'espère que mon pays sera content de moi, et qu'il approuvera ma conduite. » Dans sa simplicité, cette belle statue de John Moore nous a rappelé les fameuses strophes sur sa mort, attribuées à tort à lord Byron. Nous essayons de les traduire :

I.

Pas un tambour ne se fit entendre, pas une note funèbre, comme nous portions son cadavre au rempart; pas un soldat ne tira son coup d'adieu sur le tombeau où nous ensevelîmes notre héros.

II.

Nous l'ensevelîmes la nuit, en silence, fouillant le gazon avec nos baïonnettes, à la lumière brumeuse des rayons de la lune, luttant avec la lueur pâle de notre lanterne.

III.

Aucune bière inutile ne contenait sa poitrine, nous ne le portions ni dans un drap, ni dans un linceul; mais il était couché comme un guerrier au repos, enveloppé dans son manteau de guerre.

IV.

Rares et courtes furent les prières que nous dîmes, et nous ne prononçâmes pas une parole de douleur; mais nous contemplâmes d'un œil ferme le visage du mort, et nous pensâmes amèrement au lendemain.

V.

Nous pensâmes, en creusant son lit étroit, en préparant son oreiller solitaire, que l'ennemi et l'étranger marcheraient sur sa tête, et que nous serions déjà loin sur la mer.

VI.

Ils parleront légèrement de l'homme qui nous a quittés, et ils insulteront à ses cendres froides; mais il sera sourd à leurs injures, pourvu qu'ils le laissent dormir dans le tombeau où un Anglais l'a placé (1).

VII

Nous avions à peine achevé la moitié de notre tâche douloureuse, quand l'horloge sonna l'heure de la retraite, et nous entendîmes le son éloigné de l'artillerie ennemie.

VIII.

Lentement et tristement nous le déposâmes en terre, sans étancher le sang de ses blessures glorieuses; nous ne gravâmes aucune ligne, nous n'élevâmes aucune pierre, mais nous le laissâmes seul avec sa gloire (2).

Il faudrait un volume pour faire connaître d'une façon détaillée chacun des édifices, des temples et des monumens de Glasgow. Parmi les édifices séculiers, on remarque le *Jail*, les théâtres, l'hôpital royal que surmonte un

(1) Ces craintes du poète étaient peu fondées. La tombe du général Moore fut respectée, et le maréchal Soult, vainqueur généreux, fit même dresser une pyramide sur la fosse où son corps avait été déposé.

(2) Not a drum was heard, not a funeral note,
As his corse to the rampart we hurried,
Not a soldier discharged his farewell shot
O'er the grave where our hero we buried.

We buried him darkly at dead of night,
The sods with our bayonets turning,

dôme élégant et qui a quelque ressemblance avec l'hôpital de Lyon; parmi les édifices consacrés au culte, il faut citer *Saint-John's Church*, *Saint-George's Church*, *Saint-David's Church*, et la chapelle des catholiques, édifice gothico-moderne, orné de vitraux peints assez médiocres, dont les bourgeois de Glasgow font grand bruit. *The new Jail*, ou la prison neuve, est bâtie sur la face ouest du Green. Comme le *Jail* d'Édimbourg, c'est une espèce de prison modèle. L'extérieur en est gai, c'est une jolie construction grecque; l'intérieur en est propre et commode. Chaque prisonnier a sa portion comptée d'air et de lumière, et, hormis la liberté, la philantropie des geôliers ne lui refuse rien. Ajoutons cependant qu'à Glasgow, comme à Édimbourg, il y a une partie du *Jail* consacrée aux *isolés*. A ceux-là on laisse la vie en la limitant à deux ou trois fonctions animales; ils peuvent manger, boire et dormir. Ils ne peuvent ni parler, ni entendre, à peine peuvent-ils voir, et nous doutons fort qu'ils *pensent* beaucoup, *l'isolement* jusqu'à ce jour ayant eu plutôt pour effet de conduire à l'abrutissement qu'aux bonnes pensées ou à la conversion.

Il faut l'avouer néanmoins, depuis une centaine d'années la législation du pays a subi de notables améliorations. Le code écossais se ressent encore quelque peu de sa barbarie primitive; mais ses dispositions les plus sauvages sont tombées en désuétude ou totalement abrogées. A ces dispositions on en a substitué de nouvelles qui sont peut-être singulières, mais qui du moins ne sont pas atroces. Pour notre part, nous aimerions mieux voir les prisonniers *isolés* que soumis à la question comme naguère. Naguère est le mot propre, car un siècle ne s'est pas encore écoulé depuis que ce genre de supplice a été rayé de la coutume de Glasgow; le fait qui donna lieu à l'abrogation de cet usage barbare est assez intéressant et assez bizarre pour que nous le rapportions ici avec quelques détails.

George Dixon, fils d'un petit commerçant de Glasgow, devint amoureux de la fille d'un gentilhomme qui habitait un des faubourgs de cette ville; miss Flora Fraser, c'était le nom de cette jeune fille, paya de retour la passion de Dixon, l'un des plus beaux garçons de Glasgow. Ce jeune homme, dont la passion était honnête, demanda au vieux gentilhomme la main de sa fille; Fraser repoussa avec dédain ces ouvertures du fils d'un marchand. Alors Dixon, poussé à bout, demanda à la jeune fille un rendez-vous et l'obtint. Les deux amans se rencontrèrent la nuit dans le jardin de l'habitation de Fraser. Dixon y pénétrait par une ouverture qu'il avait adroitement pratiquée dans une haie et qu'il refermait soigneusement quand le premier cri de l'*alouette matinale* l'arrachait des bras de son amante. Ces entrevues dans le jardin duraient depuis plusieurs mois, et personne dans la maison de Fraser

By the struggling moon-beam's misty light
  And the lantern dimly burning.

No vieless coffin enclosed his breast,
  Not in sheet or in shroud we wound him;
But he lay like a warrior taking his rest,
  With his martial cloak around him, etc., etc. (WOLFE.)

n'avait eu vent de l'intrigue et n'avait même conçu de soupçons. Un jour cependant, Dixon, en se retirant avant l'aube, crut entendre refermer doucement la porte d'une maison placée en face du jardin de Fraser. Son inquiétude fut grande; avait-il été vu? Le lendemain il revint encore au jardin et prévint miss Flora. Celle-ci, sur ses instances, le laissa seul dans le jardin. Dixon se blottit près du trou de la haie, il voulait savoir si quelque voisin l'espionnait. Rien ne bougea de toute la nuit et les amans furent rassurés. Cependant Dixon avait été reconnu la veille par des voisins qui, l'ayant vu se glisser dans le jardin de Fraser, et voulant savoir quel pouvait être le galant ou le voleur, l'avaient guetté à sa sortie. Comme miss Flora était fort aimée de toutes les personnes qui la connaissaient, ses voisins, bonnes gens du reste, plaignirent la jeune fille, rejetèrent sa faute sur la dureté de son père et se gardèrent bien de faire bruit de leur découverte. L'affaire en était là, lorsqu'un matin le vieux Fraser, entrant dans le parloir de sa maison, trouva les armoires et les buffets forcés; son argenterie avait été enlevée ainsi que des bijoux et autres objets précieux. Le vieux gentilhomme, à cette vue, entra dans une telle colère, que le jour même tout le quartier fut instruit de son malheur. Quels étaient les coupables? On l'ignorait, et les recherches auraient sans doute été vaines, si les voisins de Fraser, craignant d'être soupçonnés, n'eussent déclaré au magistrat qu'ils connaissaient le vrai coupable. Ils racontèrent comment ils avaient vu Dixon entrer dans la maison de Fraser et à quelle heure il en était sorti. Le jeune homme fut arrêté sur-le-champ. Il repoussa avec horreur l'accusation dont on le chargeait; mais les apparences étaient accablantes. Quand les témoins de sa sortie du jardin furent confrontés avec lui, et eurent fait en sa présence leur déposition détaillée, il garda le silence. Quand on lui demanda ce qu'il allait faire à cette heure dans le jardin, il se tut encore, ne pouvant, comme on pense bien, donner à ses démarches aucune explication satisfaisante. Au moment où on allait le conduire en prison, il se contenta de protester hautement de son innocence et de répéter que le témoignage de ses accusateurs était insuffisant pour attirer sur sa tête la peine capitale. Dixon avait raison, cette déposition seule était insuffisante; il fallait encore son aveu pour qu'il pût être condamné; mais dans ce temps-là les magistrats avaient un moyen infaillible de faire avouer à l'accusé le crime qu'il avait commis, et même celui dont il était innocent, comme nous l'allons voir tout à l'heure.

Ce moyen, c'était la question; on l'appliquait de la manière suivante : l'accusé était couché sur le dos, et, à l'aide d'un entonnoir qu'on introduisait dans son gosier, on lui faisait avaler autant d'eau que son corps en pouvait contenir. Quand il était rempli, on plaçait une planche sur son estomac et sur son ventre, puis le bourreau sautait brusquement sur cette planche de façon à faire rendre violemment au patient l'eau qu'il avait prise. Si l'accusé persistait dans ses dénégations, on recourait de nouveau à l'entonnoir, et le bourreau faisait de nouvelles gambades sur son corps, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût un cadavre ou un coupable.

Dixon soutint bravement une première épreuve; mais, quand le bourreau monta pour la seconde fois sur son corps, ses forces étaient épuisées; il avoua tout ce que l'on voulut, et demanda avec instance que la peine capitale lui fût appliquée sur-le-champ. Ce sont là de ces prières que la justice n'écoute jamais: comme le destin, elle est inflexible et ne frappe qu'à son heure. Or, cette fois, l'heure n'était pas venue. Dixon, réservé pour l'époque des exécutions publiques, qui se faisaient alors tous les trois mois, fut conduit dans un cachot où on le renferma en compagnie de quelques misérables condamnés comme lui au dernier supplice.

On se figure aisément le désespoir de miss Flora, quand elle eut connaissance de la condamnation de son amant. N'écoutant que sa passion, elle alla trouver le magistrat auquel elle fit généreusement l'aveu complet de son amour pour Dixon, lui racontant comme à un confesseur toutes les circonstances de leurs entrevues nocturnes. « Il ne peut être coupable, s'écriait-elle en sanglottant, car toute cette nuit du vol, il l'a passée à mes côtés dans ma chambre; j'étais près de l'ouverture de la haie quand il est entré dans la maison, et, quand il m'a quittée, je l'ai reconduit jusqu'à cette ouverture que j'ai refermée moi-même avec des branchages. »

Le magistrat écouta froidement cette déclaration de la jeune fille. « Vous aimez Dixon, lui dit le juge, il est naturel que vous vouliez le sauver, mais la justice ne peut admettre une déposition que dicte évidemment la passion: nul autre que Dixon n'a pu s'introduire dans la maison de votre père et commettre ce vol. Il est coupable, il l'a avoué; justice sera faite! » Miss Flora se retira en proie au plus violent désespoir, décidée à ne point survivre à son amant. Le ciel voulut que vers ce temps-là deux fameux voleurs fussent arrêtés et condamnés à mort, comme Dixon, pour divers vols commis avec effraction dans d'autres quartiers de Glasgow. Après leur condamnation, ils furent renfermés dans le même cachot que Dixon. Enchaînés chacun dans un coin de la prison, ils ne pouvaient ni s'approcher, ni se toucher, mais ils pouvaient se parler. Les nouveaux venus furent étonnés de l'extrême jeunesse et de la bonne mine de leur compagnon. Ils l'interrogèrent, et celui-ci leur raconta naïvement son histoire, que les malfaiteurs écoutèrent avec un singulier intérêt.— Comment! tu es là pour le vol commis dans la maison du vieux Fraser? lui dit l'un d'eux quand il eut achevé. — Oui, c'est là mon seul crime. — Il serait plaisant de le laisser pendre, ajouta l'un des deux voleurs. — Il serait plus plaisant encore de montrer à ses juges combien ils sont stupides. — Que voulez-vous dire? reprit le jeune homme. — Que nous seuls avons commis le crime pour lequel tu es condamné, et pour lequel tu dois être pendu. — En vérité! Oh! par pitié, sauvez-moi! — Volontiers, d'autant mieux que cela ne nous fera pas pendre une fois de plus; mais cependant à une condition. — Laquelle? — A la condition que tu rachèteras nos corps que Nichol le bourreau a sans doute déjà vendus aux chirurgiens de Glasgow. — Je vous le promets. — Et qu'ensuite tu feras dire deux messes catholiques pour chacun de nous; car nous sommes Irlandais et bons catholiques. — Je

vous le promets encore. — C'est bien; maintenant appelle le geôlier: qu'il avertisse le magistrat, et nous allons tout lui dire.

Les deux misérables racontèrent en effet comment eux-mêmes avaient commis le vol dans la maison de Fraser, et avec des détails si précis, faisant même connaître l'endroit où une partie des objets volés étaient encore cachés, qu'il fallut bien les croire; on s'empressa de mettre Dixon en liberté; on lui offrit toutes les consolations et toutes les réparations possibles. Dixon ne demanda qu'une chose : l'abolition de la question. L'opinion publique se prononça avec tant d'énergie à l'appui de sa demande, que la cour de justice de Glasgow s'exécuta de bonne grace, et renonça pour jamais à l'emploi d'un moyen dont l'évènement venait de démontrer l'abus.

Ce fut au commencement de 1736 que la question fut abolie à Glasgow. Il est inutile d'ajouter que Dixon épousa miss Flora Fraser, le vieux Fraser ne pouvant plus refuser son consentement après un pareil éclat.

L'abolition de la question n'augmenta pas le nombre des crimes, comme l'avaient annoncé les partisans de cette cruelle procédure. Dans une ville aussi grande que Glasgow, les voleurs et les filous sont nombreux; mais le nombre en est proportionnellement beaucoup moins considérable qu'à Londres. Comme à Londres, cependant, leur audace égale leur adresse; quelques-uns d'entre eux font même parade d'une certaine courtoisie. En veut-on la preuve ? je la trouve en parcourant un journal. A la fin de l'hiver de 1835, une jeune femme, pressée par le besoin, se dirigeait un soir vers le mont-de-piété, tenant à la main un petit paquet qu'elle se proposait d'échanger contre un prêt. Un voleur la suivait. Arrivé dans une rue déserte, il l'accoste et lui ordonne de lui remettre ce qu'elle tient. — C'est tout ce qui me reste au monde, répond la malheureuse femme; c'est ma montre que j'allais mettre en gage au mont-de-piété. — Pauvre femme, lui répond le voleur en examinant la montre, qu'alliez-vous faire? votre montre est un vrai bijou, elle vaut au moins dix guinées, et ces fripons ne vous en prêteraient pas trois; moi, je vous en donne cinq. — Et, sans attendre la réponse de la femme, il met la montre dans sa poche, lui compte cinq guinées et s'enfuit. — Le journal que je cite est de l'avis du voleur, et prétend que la pauvre femme n'a pas fait là un mauvais marché. Le journal a-t-il raison? je l'ignore. Mais certainement il est impossible de faire une plus sanglante satire des monts-de-piété écossais.

On donne plusieurs motifs à la diminution des vols, à la courtoisie des voleurs, et surtout au petit nombre de vols à main armée qui se commettent dans la ville et ses environs : l'aisance des classes inférieures de la société, leur instruction, leurs habitudes laborieuses. L'aisance ne serait cependant qu'une cause de sécurité momentanée; l'instruction et la moralité qui l'accompagnent sont un préservatif plus certain et d'un effet plus constant.

Glasgow n'a, sans doute, pas les mêmes prétentions qu'Édimbourg au titre de ville littéraire et savante; et cependant, tout occupée qu'elle paraisse de commerce et d'industrie, c'est l'une des villes de la Grande-Bretagne où

l'instruction est la plus libérale et la plus répandue. Il n'y a pas de citadin, même de la classe indigente, qui ne sache lire, écrire, calculer, et qui n'ait quelque teinture de l'histoire de son pays; et il n'est pas d'ouvriers, à l'exception des nouveaux débarqués des îles ou des montagnes, qui ne sache lire. Cela tient au grand nombre d'écoles gratuites ouvertes dans chaque quartier de la ville. Ces écoles sont au nombre d'environ quarante, dont quelques-unes contiennent plus de cent écoliers. La plupart sont pourvues de petites bibliothèques élémentaires d'un fort bon choix. Ici, point d'obscurantisme. On a cru s'apercevoir, sur les bords de la Clyde, que plus l'intelligence des gens du peuple et des ouvriers était développée, meilleurs ils étaient. Une statistique assez curieuse a établi que chaque école qui s'ouvrait enlevait, en moins de dix années, quarante à cinquante malheureux jeunes gens aux colonies de déportation, et alors, par une philanthropie bien entendue, on s'est appliqué à multiplier le nombre des écoles. Les faits ont continué à se montrer d'accord avec la théorie. Malgré des crises commerciales répétées, des intermittences de stagnation dans le mouvement des manufactures et de l'industrie, le nombre des criminels, loin d'augmenter, a diminué à Glasgow, dans une proportion plus considérable que dans tout le reste de l'Écosse. Cette proportion pour l'Écosse, la partie la plus éclairée des îles britanniques, est, du reste, fort remarquable. D'après les derniers recensemens, la population de l'Écosse est de 2,100,000 ames environ; dans ce nombre, il y a 460,000 agriculteurs, 680,000 négocians, employés aux manufactures, ouvriers, etc., 410,000 individus occupés de toute autre manière ou oisifs, et environ 550,000 enfans au-dessous de l'âge de quinze ans. Sur ces 2,100,000 habitans, l'Écosse comptait, en 1824, un peu plus de 191,000 écoliers, et les colléges seuls renfermaient 4,500 étudians. Or, dans les douze dernières années, le nombre des condamnations a été moindre en Écosse que dans les années précédentes, moindre surtout que dans les pays voisins. En 1836, par exemple, le nombre d'individus frappés de condamnations a été de 1 sur 809, tandis qu'en Angleterre et en France, où l'instruction est moins répandue, le nombre a été de 1 sur 682 pour l'Angleterre, de 1 sur 550 pour la France.

Outre ce grand nombre d'écoles et son université, que nous avons déjà fait connaître, Glasgow renferme plusieurs autres établissemens scientifiques, les écoles des arts et de mécanique, l'institution d'Anderson, fondée en 1796, où l'on enseigne à des élèves des deux sexes les sciences applicables aux arts, et plusieurs sociétés académiques.

A Glasgow comme à Édimbourg, et plus généralement encore qu'à Édimbourg, ce qu'on appelle un homme d'esprit, ce n'est pas celui qui sait écrire et causer agréablement; c'est l'homme qui agit et qui réussit; c'est par-dessus tout celui qui sait gagner beaucoup d'argent. Après l'homme d'esprit, il y a l'homme de talent; c'est celui qui s'élève dans la carrière politique, qui est à la tête d'un club, qui a des chances d'arriver au parlement. Depuis le bill de réforme, beaucoup de radicaux sont devenus des gens de talent;

mais on conçoit que, malgré le bill, avant d'avoir du *talent*, il faut avoir de *l'esprit*, c'est-à-dire une certaine fortune, le talent seul et l'entente des affaires ne suffisant pas pour arriver. Un journaliste de génie, s'il est pauvre, restera toujours journaliste; on n'en fera jamais un président du conseil des ministres, comme chez nous; un grand propriétaire, qui peut payer beaucoup d'électeurs, doit toujours l'emporter sur lui; il a cinquante chances contre une.

Au reste, dans ce pays-ci, chacun paraît persuadé, avant tout, qu'il ne faut faire, dans la conversation, que juste la dépense d'esprit nécessaire pour se mettre au niveau du voisin, ou pour gagner tout au plus un cran au-dessus de lui. A telle personne, une once; à telle autre, une livre, me disait le libraire G....., l'un des premiers journalistes d'Édimbourg, et l'on vous croit homme supérieur. Ces messieurs mettent admirablement en pratique cette théorie économique de l'esprit; on aurait peine à croire à la nullité de leurs principales feuilles; quelques revues seules traitent leurs abonnés moins cavalièrement. C'est que celles-là ne s'adressent point à la foule, mais à des lecteurs choisis.

On a dit que l'Anglais était gouverné par l'habitude, l'Écossais par la passion et la réflexion, l'Irlandais par la passion seule; les observations fort imparfaites et fort rapides, sans doute, que nous avons pu faire sur la population de Glasgow, nous feraient croire que ce jugement est juste, quant aux habitans de cette ville. Il suffit d'un seul coup d'œil pour être frappé de la singulière activité et de l'esprit d'entreprise qui les animent, et en même temps de leur persévérance et de la supériorité de leur bon sens. La persévérance et le bon sens, c'est le résultat de la réflexion; l'audace et l'activité, c'est le fait de la passion. La population de Glasgow diffère donc essentiellement de celle de Londres ou de celle de Dublin; elle est moins rangée que la première, car il lui manque cette régularité dans les mœurs dont l'esprit d'ordre est l'un des fruits les plus assurés; elle est moins mobile et moins grossière que l'autre; elle est occupée, constante et passionnée en même temps; mais sa passion n'est pas de la passion brutale; l'intelligence au besoin en tempérerait la fougue et lutterait aussitôt victorieusement contre le désordre. Nous doutons fort néanmoins que les philanthropes de l'école de Robert Owen fassent jamais, des industriels et des ouvriers de cette grande ville, une population de moines mariés, comme ceux qui remplissent les ateliers de *New-Lanark*. L'essai n'a pu réussir que sur une petite échelle; réaliser ce succès en grand serait impossible : l'esprit de quelques hommes peut se modifier et changer même du tout au tout; l'esprit d'un peuple est plus tenace et plus difficile à manier.

FRÉDÉRIC MERCEY.

SPIRIDION.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

— Père Alexis, lui dis-je, vous eûtes sans doute quelque peine à reprendre les habitudes de la vie monastique?

— Sans doute, répondit-il, la vie cénobitique était plus conforme à mes goûts que celle du cloître; pourtant j'y songeai peu. Une vaine recherche du bonheur ici-bas n'était pas le but de mes travaux; un puéril besoin de repos ou de bien-être n'était pas l'objet de mes désirs; je n'avais eu qu'un désir dans ma vie : c'était d'arriver à l'espérance, sinon à la foi religieuse. Pourvu qu'en développant les puissances de mon ame, j'eusse pu parvenir à en tirer le meilleur parti possible pour la vérité, la sagesse ou la vertu, je me serais regardé comme heureux, autant qu'il est donné à l'homme de l'être en ce monde; mais, hélas! le doute à cet égard vint encore m'assaillir, après le dernier, l'immense sacrifice que j'avais consommé. J'étais, il est vrai, plus près de la vertu que je ne l'avais été en sortant de ma retraite. Fatigué de cultiver le champ stérile de la pure intelligence, ou, pour mieux dire, comprenant mieux l'étendue de ce vaste domaine de

(1) Voyez les numéros des 15 octobre, 1er et 15 novembre 1838, 1er janvier 1839.

l'ame qu'une fausse philosophie avait voulu restreindre aux froides spéculations de la métaphysique, je sentais la vanité de tout ce qui m'avait séduit, et la nécessité d'une sagesse qui me rendît meilleur. Avec l'exercice du dévouement, j'avais retrouvé le sentiment de la charité; avec l'amitié, j'avais compris la tendresse du cœur; avec la poésie et les arts, je retrouvais l'instinct de la vie éternelle; avec la céleste apparition du bon génie Spiridion, je retrouvai la foi et l'enthousiasme; mais il me restait quelque chose à faire, je le savais bien, c'était d'accomplir un devoir. Ce que j'avais fait pour soulager autour de moi quelques maux physiques, n'était qu'une obligation passagère dont je ne pouvais me faire un mérite et dont la Providence m'avait récompensé au centuple en me donnant deux amis sublimes: l'ermite sur la terre, Hébronius dans le ciel. Mais, rentré dans le couvent, j'avais sans doute une mission quelconque à remplir, et la grande difficulté consistait à savoir laquelle. Il me venait donc encore à l'esprit de me méfier de ce qu'en d'autres temps j'eusse appelé les visions d'un cerveau enclin au merveilleux, et de me demander à quoi un moine pouvait être bon au fond de son monastère, dans le siècle où nous vivons, après que les travaux accomplis par les grands érudits monastiques des siècles passés ont porté leurs fruits, et lorsqu'il n'existe plus dans les couvens de trésors enfouis à exhumer pour l'éducation du genre humain, lorsque surtout la vie monastique a cessé de prouver et de mériter pour une religion qui elle-même ne prouve et ne mérite plus pour les générations contemporaines. Que faire donc pour le présent, quand on est lié par le passé? Comment marcher et faire marcher les autres, quand on est garrotté à un poteau?

Ceci est une grande question, ceci est la véritable grande question de ma vie. C'est à la résoudre que j'ai consumé mes dernières années, et il faut bien que je te l'avoue, mon pauvre Angel, je ne l'ai point résolue. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de me résigner, après avoir reconnu douloureusement que je ne pouvais plus rien.

O mon enfant! je n'ai rien fait jusqu'ici pour détruire en toi la foi catholique. Je ne suis point partisan des éducations trop rapides. Lorsqu'il s'agit de ruiner des convictions acquises, et qu'on n'a pu formuler l'inconnue d'une idée nouvelle, il ne faut pas trop se hâter de lancer une jeune tête dans les abîmes du doute. Le doute est un mal nécessaire. On peut même dire qu'il est un grand bien, et que, subi avec douleur, avec humilité, avec l'impatience et le désir d'arriver à la foi, il est un des plus grands mérites qu'une ame sin-

cère puisse offrir à Dieu. Oui, certes, si l'homme qui s'endort dans l'indifférence de la vérité est vil, si celui qui s'enorgueillit dans une négation cynique est insensé ou pervers, l'homme qui pleure sur son ignorance est respectable, et celui qui travaille ardemment à en sortir est déjà grand, même lorsqu'il n'a encore rien recueilli de son travail. Mais il faut une ame forte ou une raison déjà mûre pour traverser cette mer tumultueuse du doute, sans y être englouti. Bien des jeunes esprits s'y sont risqués, et, privés de boussole, s'y sont perdus à jamais ou se sont laissé dévorer par les monstres de l'abîme, par les passions que n'enchaînait plus aucun frein. A la veille de te quitter, je te laisse aux mains de la Providence. Elle prépare ta délivrance matérielle et morale. La lumière du siècle, cette grande clarté de désabusement qui se projette si brillante sur le passé, mais qui a si peu de rayons pour l'avenir, viendra te chercher au fond de ces voûtes ténébreuses. Vois-la sans pâlir, et pourtant garde-toi d'en être trop enivré. Les hommes ne rebâtissent pas du jour au lendemain ce qu'ils ont abattu dans une heure de lassitude ou d'indignation. Sois sûr que la demeure qu'ils t'offriront ne sera point faite à ta taille. Fais-toi donc toi-même ta demeure, afin d'être à l'abri au jour de l'orage. Je n'ai pas d'autre enseignement à te donner que celui de ma vie. J'aurais voulu te le donner un peu plus tard; mais le temps presse, les évènemens s'accomplissent rapidement. Je vais mourir, et, si j'ai acquis, au prix de trente années de souffrances, quelques notions pures, je veux te les léguer : fais-en l'usage que ta conscience t'enseignera. Je te l'ai dit, et ne sois point étonné du calme avec lequel je te le répète, ma vie a été un long combat entre la foi et le désespoir; elle va s'achever dans la tristesse et dans la résignation, quant à ce qui concerne cette vie elle-même. Mais mon ame est pleine d'espérance en l'avenir éternel. Si parfois encore tu me vois en proie à de grands combats, loin d'en être scandalisé, sois-en édifié. Vois combien le désespoir est impossible à la raison et à la conscience humaine, puisqu'ayant épuisé tous les sophismes de l'orgueil, tous les argumens de l'incrédulité, toutes les langueurs du découragement, toutes les angoisses de la crainte, l'espoir triomphe en moi aux approches de la mort. L'espoir, mon fils, c'est la foi de ce siècle. — Mais reprenons notre récit. J'étais rentré au couvent dans un état d'exaltation. A peine eus-je franchi la grille, qu'il me sembla sentir tomber sur mes épaules le poids énorme de ces voûtes glacées sous lesquelles je venais une seconde fois m'ensevelir. Quand la porte se referma derrière moi avec un bruit formidable,

mille échos lugubres, réveillés comme en sursaut, m'accueillirent d'un concert funèbre. Alors je fus épouvanté, et, dans un mouvement d'effroi impossible à décrire, je retournai sur mes pas et j'allai toucher cette porte fatale. Si elle eût été entr'ouverte, je pense que c'en était fait pour jamais et que je prenais la fuite. Le portier me demanda si j'avais oublié quelque chose. — Oui, lui répondis-je avec égarement, j'ai oublié de vivre.

J'espérais que la vue de mon jardin me consolerait, et, au lieu d'aller tout de suite faire acte de présence et de soumission chez le prieur, je courus vers mon parterre. Je n'en trouvai plus la moindre trace : le potager avait tout envahi; mes berceaux avaient disparu, mes belles plantes avaient été arrachées; les palmiers seuls avaient été respectés, ils penchaient leurs fronts altérés dans une attitude morne, comme pour chercher sur le sol fraîchement remué les gazons et les fleurs qu'ils avaient coutume d'abriter. Je retournai à ma cellule ; elle était dans le même état qu'au jour de mon départ; mais elle ne me rappelait que des souvenirs pénibles. J'allai chez le prieur ; mes traits étaient bouleversés. Au premier coup d'œil qu'il jeta sur moi, il s'en aperçut, et je lus sur son visage la joie d'un triomphe insultant. Alors le mépris me rendit toute mon énergie, et, bien que notre entretien roulât en apparence sur des choses générales, je lui fis sentir en peu de mots que je ne me méprenais pas sur la distance qui séparait un homme comme lui, voué à la captivité par de vulgaires intérêts, et un homme comme moi, rendu à l'esclavage par un acte héroïque de la volonté. Pendant quelques jours, je fus en butte à une lâche et malveillante curiosité. On ne pouvait croire que la peur seule de la discipline ecclésiastique ne m'eût pas ramené au couvent, et on se réjouissait à l'idée de ma souffrance. Je ne leur donnai pas la satisfaction de surprendre un soupir dans ma poitrine ou un murmure sur mes lèvres. Je me montrai impassible ; mais il m'en coûta beaucoup.

L'éclair d'enthousiasme que m'avait apporté ma vision magnifique au bord de la mer, se dissipa promptement, car elle ne se renouvela pas, comme je m'en étais flatté ; et, de nouveau rendu à la lutte des tristes réalités, j'eus le loisir de me considérer encore une fois comme un être raisonnable condamné à subir une aberration passagère, et à s'en rendre compte froidement le reste de sa vie. Dans un autre siècle, ces visions eussent pu faire de moi un saint; mais dans celui-ci, réduit à les cacher comme une faiblesse ou une maladie, je n'y voyais qu'un sujet de réflexions humiliantes sur la pauvreté bizarre de l'es-

prit humain. Cependant, à force de songer à ces choses, j'arrivai à me dire que la nature de l'ame, ou ce qu'on appelait alors le principe vital, étant un profond mystère, les facultés de l'ame étaient elles-même profondément mystérieuses; car de deux choses l'une : ou mon esprit avait par momens la puissance de ranimer fictivement ce que la mort avait replongé dans le passé, ou ce que la mort a frappé avait la puissance de se ranimer pour se communiquer à moi. Or, qui pourrait nier cette double puissance dans le domaine des idées? Qui a jamais songé à s'en étonner? Tous les chefs-d'œuvre de la science et de l'art qui nous émeuvent jusqu'à faire palpiter nos cœurs et couler nos larmes, sont-ce des monumens qui couvrent des morts? La trace d'une grande destinée est-elle effacée par la mort? N'est-elle pas plus brillante encore au travers des siècles écoulés? Est-elle dans l'esprit et dans le cœur des générations à l'état d'un simple souvenir? Non, elle est vivante, elle remplit à jamais la postérité de sa chaleur et de sa lumière. Platon et le Christ ne sont-ils pas toujours présens et debout au milieu de nous? Ils pensent, ils sentent par des millions d'ames; ils parlent, ils agissent par des millions de corps. D'ailleurs, qu'est-ce que le souvenir lui-même? N'est-ce pas une résurrection sublime des hommes et des évènemens qui ont mérité d'échapper à la mort de l'oubli? Et cette résurrection n'est-elle pas le fait de la puissance du passé qui vient trouver le présent, et de celle du présent qui s'en va chercher le passé? La philosophie matérialiste a pu prononcer que, toute puissance étant brisée à jamais par la mort, les morts n'avaient pas d'autre force parmi nous que celle qu'il nous plaisait de leur restituer par la sympathie ou l'esprit d'imitation. Mais des idées plus avancées doivent restituer aux hommes illustres une immortalité plus complète, et rendre solidaires l'une de l'autre cette puissance des morts et cette puissance des vivans qui forment un invincible lien à travers les générations. Les philosophes ont été trop avides de néant, lorsque, nous fermant l'entrée du ciel, ils nous ont refusé l'immortalité sur la terre.

Là, pourtant, elle existe d'une manière si frappante, qu'on est tenté de croire que les morts renaissent dans les vivans, et, pour mon compte, je crois à un engendrement perpétuel des ames, qui n'obéit pas aux lois de la matière, aux liens du sang, mais à des lois mystérieuses, à des liens invisibles. Quelquefois je me suis demandé si je n'étais pas Hébronius lui-même, modifié dans une existence nouvelle par les différences d'un siècle postérieur au sien. Mais, comme cette pensée était trop orgueilleuse pour être complètement vraie, je me

suis dit qu'il pouvait être moi sans avoir cessé d'être lui, de même que, dans l'ordre physique, un homme, en reproduisant la stature, les traits et les penchans de ses ancêtres, les fait revivre dans sa personne, tout en ayant une existence propre à lui-même qui modifie l'existence transmise par eux. Et ceci me conduisit à croire qu'il est pour nous deux immortalités, toutes deux matérielles et immatérielles : l'une qui est de ce monde et qui transmet nos idées et nos sentimens à l'humanité par nos œuvres et nos travaux; l'autre qui s'enregistre dans un monde meilleur par nos mérites et nos souffrances, et qui conserve une puissance providentielle sur les hommes et les choses de ce monde. C'est ainsi que je pouvais admettre sans présomption que Spiridion vivait en moi par le sentiment du devoir et l'amour de la vérité qui avait rempli sa vie, et au-dessus de moi par une sorte de divinité qui était la récompense et le dédommagement de ses peines en cette vie.

Abîmé dans ces pensées, j'oubliai insensiblement ce monde extérieur, dont le bruit, un instant monté jusqu'à moi, m'avait tant agité. Les instincts tumultueux qu'une heure d'entraînement avait éveillés en moi s'apaisèrent; et je me dis que les uns étaient appelés à améliorer la forme sociale par d'éclatantes actions, tandis que les autres étaient réservés à chercher, dans le calme et la méditation, la solution de ces grands problèmes dont l'humanité était indirectement tourmentée; car les hommes cherchaient, le glaive à la main, à se frayer une route sur laquelle la lumière d'un jour nouveau ne s'était pas encore levée. Ils combattaient dans les ténèbres, s'assurant d'abord une liberté nécessaire, en vertu d'un droit sacré. Mais leur droit connu et appliqué, il leur resterait à connaître leur devoir, et c'est de quoi ils ne pouvaient s'occuper durant cette nuit orageuse, au sein de laquelle il leur arrivait souvent de frapper leurs frères au lieu de frapper leurs ennemis. Ce travail gigantesque de la révolution française, ce n'était pas, ce ne pouvait pas être seulement une question de pain et d'abri pour les pauvres; c'était beaucoup plus haut, et malgré tout ce qui s'est accompli, malgré tout ce qui a avorté en France à cet égard, c'est toujours, dans mes prévisions, beaucoup plus haut que visait et qu'a porté, en effet, cette révolution. Elle devait, non-seulement donner au peuple un bien-être légitime, elle devait, elle doit, quoi qu'il arrive, n'en doute pas, mon fils, achever de donner la liberté de conscience au genre humain tout entier. Mais quel usage fera-t-il de cette liberté? Quelles notions aura-t-il acquises de son devoir, en combattant comme un

vaillant soldat durant des siècles, en dormant sous la tente, et en veillant sans cesse, les armes à la main, contre les ennemis de son droit? Hélas! chaque guerrier qui tombe sur le champ de bataille tourne ses yeux vers le ciel, et se demande pourquoi il a combattu, pourquoi il est un martyr, si tout est fini pour lui à cette heure amère de l'agonie. Sans nul doute, il pressent une récompense; car, si son unique devoir, à lui, a été de conquérir son droit et celui de sa postérité, il sent bien que tout devoir accompli mérite récompense, et il voit bien que sa récompense n'a pas été de ce monde, puisqu'il n'a pas joui de son droit. Et quand ce droit sera conquis entièrement par les générations futures, quand tous les devoirs des hommes entre eux seront établis par l'intérêt mutuel, sera-ce donc assez pour le bonheur de l'homme? Cette ame qui me tourmente, cette soif de l'infini qui me dévore, seront-elles satisfaites et apaisées, parce que mon corps sera à l'abri du besoin, et ma liberté préservée d'envahissement? Quelque paisible, quelque douce que vous supposiez la vie de ce monde, suffira-t-elle aux désirs de l'homme, et la terre sera-t-elle assez vaste pour sa pensée? Oh! ce n'est pas à moi qu'il faudrait répondre : Oui; je sais trop ce que c'est que la vie réduite à des satisfactions égoïstes; j'ai trop senti ce que c'est que l'avenir privé du sens de l'éternité! Moine, vivant à l'abri de tout danger et de tout besoin, j'ai connu l'ennui, ce fiel répandu sur tous les alimens. Philosophe, visant à l'empire de la froide raison sur tous les sentimens de l'ame, j'ai connu le désespoir, cet abîme entr'ouvert devant toutes les issues de la pensée. Oh! qu'on ne me dise pas que l'homme sera heureux, quand il n'aura plus ni souverains pour l'accabler de corvées, ni prêtres pour le menacer de l'enfer. Sans doute, il ne lui faut ni tyrans, ni fanatiques, mais il lui faut une religion; car il a une ame, et il lui faut connaître un Dieu.

Voilà pourquoi, suivant avec attention le mouvement politique qui s'opérait en Europe, et voyant combien mes rêves d'un jour avaient été chimériques, combien il était impossible de semer et de recueillir dans un si court espace, combien les hommes d'action étaient emportés loin de leur but par la nécessité du moment, et combien il fallait s'égarer à droite et à gauche avant de faire un pas sur cette voie non frayée, je me réconciliai avec mon sort et reconnus que je n'étais point un homme d'action. Quoique je sentisse en moi la passion du bien, la persévérance et l'énergie, ma vie avait été trop livrée à la réflexion; j'avais embrassé la vie toute entière de l'humanité d'un regard trop vaste pour faire, la hache à la main,

le métier de pionnier dans une forêt de têtes humaines. Je plaignais et je respectais ces travailleurs intrépides qui, résolus à ensemencer la terre, semblables aux premiers cultivateurs, renversaient les montagnes, brisaient les rochers, et, tout sanglans, parmi les ronces et les précipices, frappaient sans faiblesse et sans pitié sur le lion redoutable et sur la biche craintive. Il fallait disputer le sol à des races dévorantes, il fallait fonder une colonie humaine au sein d'un monde livré aux instincts aveugles de la matière. Tout était permis, parce que tout était nécessaire. Pour tuer le vautour, le chasseur des Alpes est obligé de percer aussi l'agneau qu'il tient dans ses serres. Des malheurs privés déchirent l'ame du spectateur; pourtant le salut général rend ces malheurs inévitables. Les excès et les abus de la victoire ne peuvent être imputés ni à la cause de la guerre, ni à la volonté des capitaines. Lorsqu'un peintre retrace à nos yeux de grands exploits, il est forcé de remplir les coins de son tableau de certains détails affreux qui nous émeuvent péniblement. Ici, les palais et les temples croulent au milieu des flammes; là, les enfans et les femmes sont broyés sous le pied des chevaux; ailleurs, un brave expire sur les rochers teints de son sang. Cependant le triomphateur apparaît au centre de la scène, au milieu d'une phalange de héros; le sang versé n'ôte rien à leur gloire; on sent que la main du dieu des armées s'est levée devant eux, et l'éclat qui brille sur leurs fronts annonce qu'ils ont accompli une mission sainte.

Tels étaient mes sentimens pour ces hommes au milieu desquels je n'avais pas voulu prendre place. Je les admirais, mais je comprenais que je ne pouvais les imiter, car ils étaient d'une nature différente de la mienne. Ils pouvaient ce que je ne pouvais pas, parce que moi je pensais comme ils ne pouvaient penser. Ils avaient la conviction héroïque, mais romanesque, qu'ils touchaient au but, et qu'encore un peu de sang versé les ferait arriver au règne de la justice et de la vertu. Erreur que je ne pouvais partager, parce que, retiré sur la montagne, je voyais ce qu'ils ne pouvaient distinguer à travers les vapeurs de la plaine et la fumée du combat; erreur sainte sans laquelle ils n'eussent pu imprimer au monde le grand mouvement qu'il devait subir pour sortir de ses liens! Il faut, pour que la marche providentielle du genre humain s'accomplisse, deux espèces d'hommes dans chaque génération : les uns, toute espérance, toute confiance toute illusion, qui travaillent pour produire un œuvre incomplet; et les autres, toute prévoyance, toute patience, toute certitude, qui travaillent pour que cet œuvre incomplet soit accepté, estimé et

continué sans découragement, lors même qu'il semble avorté. Les uns sont des matelots, les autres sont des pilotes; ceux-ci voient les écueils et les signalent, ceux-là les évitent ou viennent s'y briser, selon que le vent de la destinée les pousse à leur salut ou à leur perte; et, quoi qu'il arrive des uns et des autres, le navire marche, et l'humanité ne peut ni périr, ni s'arrêter dans sa course éternelle.

J'étais donc trop vieux pour vivre dans le présent, et trop jeune pour vivre dans le passé. Je fis mon choix, je retombai dans la vie d'étude et de méditation philosophique. Je recommençai tous mes travaux, les regardant avec raison comme manqués. Je relus avec une patience austère tout ce que j'avais lu avec une avidité impétueuse. J'osai mesurer de nouveau la terre et les cieux, la créature et le créateur, sonder les mystères de la vie et de la mort, chercher la foi dans mes doutes, relever tout ce que j'avais abattu, et le reconstruire sur de nouvelles bases. En un mot, je cherchai à revêtir la Divinité de son mystère sublime, avec la même persévérance que j'avais mise à l'en dépouiller. C'est là que je connus, hélas! combien il est plus difficile de bâtir que d'abattre. Il ne faut qu'un jour pour ruiner l'œuvre de plusieurs siècles, et réciproquement. Dans le doute et la négation, j'avais marché à pas de géant. Pour me refaire un peu de foi, j'employai des années, et quelles années! De combien de fatigues, d'incertitudes et de chagrins elles ont été remplies! Chaque jour a été marqué par des larmes, chaque heure par des combats. Angel, Angel, le plus malheureux des hommes est celui qui s'est imposé une tâche immense, qui en a compris la grandeur et l'importance, qui ne peut trouver hors de ce travail ni satisfaction, ni repos, et qui sent ses forces le trahir et sa puissance l'abandonner. O infortuné entre tous les fils des hommes, celui qui rêve de posséder la lumière refusée à son intelligence! O déplorable entre toutes les générations des hommes, celle qui s'agite et se déchire pour conquérir la science promise à des siècles meilleurs! Placé sur un sol mouvant, j'aurais voulu bâtir un sanctuaire indestructible, mais les élémens me manquaient aussi bien que la base. Mon siècle avait des notions fausses, des connaissances incomplètes, des jugemens erronés sur le passé aussi bien que sur le présent. Je le savais, quoique j'eusse en main les documens les plus parfaits de mon époque sur l'histoire des hommes et sur celle de la création; je le savais, parce que je sentais en moi une logique toute-puissante à laquelle tous ces documens sur lesquels j'eusse voulu l'appuyer venaient à chaque instant donner un démenti désespérant. Oh! si j'avais pu me trans-

porter, sur les ailes de ma pensée, à la source de toutes les connaissances humaines, explorer la terre sur toute sa surface et jusqu'au fond de ses entrailles, interroger les monumens du passé, chercher l'âge du monde dans les cendres dont son sein est le vaste sépulcre, et dans les ruines où des générations innombrables ont enseveli le souvenir de leur existence! Mais il fallait me contenter des observations et des conjectures de savans et de voyageurs dont je sentais l'incompétence, la présomption et la légèreté. Il y avait des momens où, échauffé par ma conviction, j'étais résolu à partir comme missionnaire, afin d'aller fouiller tous ces débris illustres qu'on n'avait pas compris, ou déterrer tous ces trésors ignorés qu'on n'avait pas soupçonnés. Mais j'étais vieux; ma santé, un instant raffermie à l'exercice et au grand air des montagnes, s'était de nouveau altérée dans l'humidité du cloître et dans les veilles du travail. Et puis, que de temps il m'eût fallu pour soulever seulement un coin imperceptible de ce voile qui me cachait l'univers! D'ailleurs, je n'étais pas un homme de détail, et ces recherches persévérantes et minutieuses que j'admirais dans les hommes purement studieux, n'étaient pas mon fait. Je n'étais homme d'action ni dans la politique, ni dans la science; je me sentais appelé à des calculs plus larges et plus élevés; j'eusse voulu manier d'immenses matériaux, bâtir, avec le fruit de tous les travaux et de toutes les études, un vaste portique pour servir d'entrée à la science des siècles futurs.

J'étais un homme de synthèse plus qu'un homme d'analyse. En tout j'étais avide de conclure, consciencieux jusqu'au martyre, ne pouvant rien accepter qui ne satisfît à la fois mon cœur et ma raison, mon sentiment et mon intelligence, et condamné à un éternel supplice; car la soif de la vérité est inextinguible, et quiconque ne peut se payer des jugemens de l'orgueil, de la passion ou de l'ignorance, est appelé à souffrir sans relâche. Oh! m'écriais-je souvent, que ne suis-je un chartreux abruti par la peur de l'enfer, et dressé comme une bête de somme à creuser un coin de terre pour faire pousser quelques légumes en attendant qu'il l'engraisse de sa dépouille! Pourquoi toute mon affaire en ce monde n'est-elle pas de réciter des offices pour arriver à l'heure du repos, et de manier une bêche pour me conserver en appétit ou pour chasser la réflexion importune, et parvenir dès cette vie à un état de mort intellectuelle! Il m'arrivait quelquefois de jeter les yeux sur ceux de nos moines qui, par exception, se sont conservés sincèrement dévots : Ambroise, par exemple, que nous avons vu mourir l'an passé en odeur de sainteté, comme ils

disent, et dont le corps était desséché par les jeûnes et les macérations, celui-là, à coup sûr, était de bonne foi; souvent il m'a fait envie. Une nuit, ma lampe s'éteignit, je n'avais pas achevé mon travail; je cherchai de la lumière dans le cloître, j'en aperçus dans sa cellule; la porte était ouverte, j'y pénétrai sans bruit pour ne pas le déranger, car je le supposais en prières. Je le trouvai endormi sur son grabat; sa lampe était posée sur une tablette tout auprès de son visage et donnant dans ses yeux. Il prenait cette précaution toutes les nuits depuis quarante ans au moins, pour ne pas s'endormir trop profondément et ne pas manquer d'une minute l'heure des offices. La lumière, tombant d'aplomb sur ses traits flétris, y creusait des ombres profondes, ravages d'une souffrance volontaire. Il n'était pas couché, mais appuyé seulement sur son lit et tout vêtu, afin de ne pas perdre un instant à des soins inutiles. Je regardai long-temps cette face étroite et longue, ces traits amincis par le jeûne de l'esprit encore plus que par celui du corps, ces joues collées aux os de la face comme une couche de parchemin, ce front mince et haut, jaune et luisant comme de la cire. Ce n'était vraiment pas un homme vivant, mais un squelette séché avec la peau, un cadavre qu'on avait oublié d'ensevelir, et que les vers avaient délaissé, parce que sa chair ne leur offrait point de nourriture. Son sommeil ne ressemblait pas au repos de la vie, mais à l'insensibilité de la mort; aucune respiration ne soulevait sa poitrine. Il me fit peur, car ce n'était ni un homme ni un cadavre; c'était la vie dans la mort, quelque chose qui n'a pas de nom dans la langue humaine, et pas de sens dans l'ordre divin. C'est donc là un saint personnage? pensais-je. Certes, les anachorètes de la Thébaïde n'ont ni jeûné, ni prié davantage, et pourtant je ne vois ici qu'un objet d'épouvante, rien qui attire le respect, parce que tout ici repousse la sympathie. Quelle compassion Dieu peut-il avoir pour cette agonie et pour cette mort anticipée sur ses décrets? Quelle admiration puis-je concevoir, moi homme, pour cette vie stérile et ce cœur glacé? O vieillard qui chaque soir allumes ta lampe, comme un voyageur pressé de partir avant l'aurore, qui donc as-tu éclairé durant la nuit, qui donc as-tu guidé durant le jour? A qui donc ton long et laborieux pèlerinage sur la terre a-t-il été secourable? Tu n'as rien donné de toi à la terre, ni la substance de la reproduction animale, ni le fruit d'une intelligence productive, ni le service grossier d'un bras robuste, ni la sympathie d'un cœur tendre. Tu crois que Dieu a créé la terre pour te servir de cuve purificatoire, et tu crois avoir assez fait pour elle en lui léguant tes os! Ah! tu as raison de craindre et de

trembler à cette heure; tu fais bien de te tenir toujours prêt à paraître devant le juge! Puisses-tu trouver, à ton heure dernière, une formule qui t'ouvre la porte du ciel, ou un instant de remords qui t'absolve du pire de tous les crimes, celui de n'avoir rien aimé hors de toi! Et ainsi disant, je me retirai sans bruit, sans même vouloir allumer ma lampe à celle de l'égoïste, et depuis ce jour je préférai ma misère à celle des dévots.

En proie à toute la fatigue et à toute l'inquiétude d'une ame qui cherche sa voie, il me fallut pourtant bien des jours d'épuisement et d'angoisse pour accepter l'arrêt qui me condamnait à l'impuissance. Je ne puis me le dissimuler aujourd'hui, mon mal était l'orgueil. Oui, je crois que de tout temps, et aujourd'hui encore, j'ai été et je suis un orgueilleux. Ce zèle dévorant de la vérité, c'est un louable sentiment, mais on peut aussi le porter trop loin. Il faut faire usage de toutes nos forces pour défricher le champ de l'avenir; mais il faudrait aussi, quand nos forces ne suffisent plus, nous contenter humblement du peu que nous avons fait, et nous asseoir avec la simplicité du laboureur au bord du sillon que nous avons tracé. C'est une leçon que j'ai souvent reçue de l'ami céleste qui me visite, et je ne l'ai jamais su mettre à profit. Il y a en moi une ambition de l'infini qui va jusqu'au délire. Si j'avais été jeté dans la vie du monde et que mon esprit n'eût pas eu le loisir de viser plus haut, j'aurais été avide de gloire et de conquêtes; j'aurais eu sous les yeux l'existence de Charlemagne ou d'Alexandre, comme j'ai eu celle de Pythagore et de Socrate; j'aurais convoité l'empire du monde; j'aurais fait peut-être beaucoup de mal. Grace à Dieu, j'ai fini de vivre, et tout mon crime est de n'avoir pu faire de bien. J'avais rêvé, en rentrant au couvent, de refaire mes études avec fruit, et d'écrire un grand ouvrage sur les plus hautes questions de la religion et de la philosophie. Mais je n'avais pas assez considéré mon âge et mes forces. J'avais cinquante ans passés, et j'avais souffert, depuis vingt-cinq ans, un siècle par année. Voyant d'ailleurs combien j'étais dépourvu de matériaux, je résolus du moins de jeter les bases et de tracer le plan de mon œuvre, afin de léguer ce premier travail, s'il était possible, à quelque homme capable de le continuer ou de le faire continuer; et cette idée me rappela vivement ma jeunesse, le secret légué par Fulgence à moi, comme ce même secret l'avait été par Spiridion à Fulgence, et je me persuadai que le temps était venu d'exhumer le manuscrit. Ce n'était plus une ambition vulgaire, ce n'était plus une froide curiosité qui m'y portaient, ce n'était pas non plus une obéissance su-

perstitieuse; c'était un désir sincère de m'instruire et d'utiliser, pour les autres hommes, un document précieux, sans doute, sur les questions importantes dont j'étais occupé. Je regardais la publication immédiate ou future de ce manuscrit comme un devoir; car, de quelque façon que je vinsse à considérer les rapports étranges que mon esprit avait eus avec l'esprit d'Hébronius, il me restait la conviction que, durant sa vie, cet homme avait été animé d'un grand esprit.

Pour la troisième fois, dans l'espace d'environ vingt-cinq ans, j'entrepris donc, au milieu de la nuit, l'exhumation du manuscrit. Mais ici, un fait bien simple vint s'opposer à mon dessein, et, tout naturel que soit ce fait, il me plongea dans un abîme de réflexions.

Je m'étais muni des mêmes outils qui m'avaient servi la dernière fois. Cette dernière fois, tu te la rappelles, malgré la longueur de ce récit; tu te souviens que j'avais alors trente ans révolus, et que j'eus un accès de délire et une épouvantable vision. Je me la rappelais bien aussi, cette hallucination terrible, mais je n'en craignais pas le retour. Il est des images que le cerveau ne peut plus se créer, quand certaines idées et certains sentimens qui les évoquaient n'habitent plus notre ame. J'étais désormais à jamais dégagé des liens du catholicisme, liens si étroitement serrés et si courts, qu'il faut toute une vie pour en sortir, mais, par cela même, impossibles à renouer, quand une fois on les a brisés.

Il faisait une nuit claire et fraîche; j'étais en assez bonne santé : j'avais précisément choisi un tel concours de circonstances, car je prévoyais que le travail matériel serait assez pénible. Mais quoi! Angel, je ne pus pas même ébranler la pierre du *hic est*. J'y passai trois grandes heures, l'attaquant dans tous les sens, m'assurant bien qu'elle n'était rivée au pavé que par son propre poids, reconnaissant même les marques que j'y avais faites autrefois avec mon ciseau, lorsque je l'avais enlevée légèrement et sans fatigue. Tout fut inutile; elle résista à mes efforts. Baigné de sueur, épuisé de lassitude, je fus forcé de regagner mon lit et d'y rester accablé et brisé pendant plusieurs jours.

Ce premier échec ne me rebuta pas. Je me remis à l'ouvrage la semaine suivante, et j'échouai de même. Un troisième essai, entrepris un mois plus tard, ne fut pas plus heureux, et il me fallut dès-lors y renoncer, car le peu de forces physiques que j'avais conservées jusque-là m'abandonna sans retour à partir de cette époque. Sans doute, j'en dépensai le reste dans cette lutte inutile contre un tom-

beau. La tombe fut muette, les cadavres sourds, la mort inexorable; j'allai jeter dans un buisson du jardin mon ciseau et mon levier, et revins, tranquille et triste, m'asseoir sur cette tombe qui ne voulait pas me rendre ses trésors.

Là, je restai jusqu'au lever du soleil, perdu dans mes pensées. La fraîcheur du matin étant venue glacer sur mon corps la sueur dont j'étais inondé, je fus paralysé, je perdis non-seulement la puissance d'agir, mais encore la volonté; je n'entendis pas les cloches qui sonnaient les offices, je ne fis aucune attention aux religieux qui vinrent les réciter. J'étais seul dans l'univers; il n'y avait entre Dieu et moi que ce tombeau qui ne voulait ni me recevoir ni me laisser partir : image de mon existence toute entière, symbole dont j'étais vivement frappé, et dont la comparaison m'absorbait entièrement! Quand on vint me relever, comme je ne pouvais ni remuer, ni parler, on se persuada que mon cerveau était paralysé comme le reste. On se trompa; j'avais toute ma raison, je ne la perdis pas un instant durant la maladie qui suivit cet accident. Il est inutile de te dire qu'on l'imputa au hasard, et qu'on ne soupçonna jamais ce que j'avais tenté.

Une fièvre ardente succéda à ce froid mortel; je souffris beaucoup, mais je ne délirai point; j'eus même la force de cacher assez la gravité de mon mal pour qu'on ne me soignât pas plus que je ne voulais l'être, et pour qu'on me laissât seul. Aux heures où le soleil brillait dans ma cellule, j'étais soulagé; des idées plus douces remplissaient mon esprit; mais la nuit j'étais en proie à une tristesse inexorable. Aux cerveaux actifs l'inaction est odieuse; l'ennui, la pire des souffrances qu'entraînent les maladies, m'accablait de tout son poids. La vue de ma cellule m'était insupportable. Ces murs me rappelaient tant d'agitations et de langueurs subies sans arriver à la connaissance du vrai; ce grabat où j'avais supporté si souvent et si long-temps la fièvre et les maladies, sans conquérir la santé pour prix de tant de luttes avec la mort; ces livres que j'avais si vainement interrogés; ces astrolabes et ces télescopes, qui ne savaient que chercher et mesurer la matière; tout cela me jetait dans une fureur sombre. A quoi bon survivre à soi-même? me disais-je, et pourquoi avoir vécu, quand on n'a rien fait? Insensé, qui voulais, par un rayon de ton intelligence, éclairer l'humanité dans les siècles futurs, et qui n'a pas seulement la force de soulever une pierre pour voir ce qui est écrit dessous! malheureux, qui, durant l'ardeur de ta jeunesse, n'as su t'occuper qu'à refroidir ton esprit et ton cœur, et dont l'esprit et le cœur s'avisent de se ranimer quand l'heure de mourir est venue! meurs donc, puisque tu n'as plus ni tête, ni bras; car, si ton cœur a la

témérité de vivre encore et de brûler pour l'idéal, ce feu divin ne servira plus qu'à consumer tes entrailles et à éclairer ton impuissance et ta nullité!

Et en parlant ainsi, je m'agitais sur mon lit de douleur, et des larmes de rage coulaient sur mes joues. Alors une voix pure s'éleva dans le silence de la nuit et me parla ainsi :

— Crois-tu donc n'avoir rien à expier, toi qui oses te plaindre avec tant d'amertume? Qui accuses-tu de tes maux? N'es-tu pas ton seul, ton implacable ennemi? A qui imputeras-tu la faute de ton orgueil coupable, de cette insatiable estime de toi-même qui t'a aveuglé quand tu pouvais approcher de l'idéal par la science, et qui t'a fait chercher ton idéal en toi seul?

— Tu mens! m'écriai-je avec force, sans songer même à me demander qui pouvait me parler de la sorte. Tu mens! Je me suis toujours haï; j'ai toujours été ennuyeux, accablant, insupportable à moi-même. J'ai cherché l'idéal partout avec l'ardeur du cerf qui cherche la fontaine dans un jour brûlant; j'ai été consumé de la soif de l'idéal, et si je ne l'ai pas trouvé....

— C'est la faute de l'idéal, n'est-ce pas? interrompit la voix d'un ton de froide pitié. Il faut que Dieu comparaisse au tribunal de l'homme et lui rende compte du mystère dont il a osé s'envelopper, pendant que l'homme daignait se donner la peine de le chercher, et vous n'appelez pas cela l'orgueil, vous autres!....

— Vous autres! repris-je frappé d'étonnement; et qui donc es-tu, toi qui regardes en pitié la race humaine, et qui te crois, sans doute, exempt de ses misères?

— Je suis, répondit la voix, celui que tu ne veux pas connaître, car tu l'as toujours cherché où il n'est pas.

A ces mots, je me sentis baigné de sueur de la tête aux pieds; mon cœur tressaillit à rompre ma poitrine, et, me soulevant sur mon lit, je lui dis :

— Es-tu donc celui qui dort sous la pierre?

— Tu m'as cherché sous la pierre, répondit-il, et la pierre t'a résisté. Tu devrais savoir que le bras d'un homme est moins fort que le ciment et le marbre. Mais l'intelligence transporte les montagnes, et l'amour peut ressusciter les morts.

— O mon maître! m'écriai-je avec transport, je te reconnais. Ceci est ta voix, ceci est ta parole. Béni sois-tu, toi qui me visites à l'heure de l'affliction. Mais où donc fallait-il te chercher, et où te retrouverai-je sur la terre?

— Dans ton cœur, répondit la voix. Fais-en une demeure où je

puisse descendre. Purifie-le comme une maison qu'on orne et qu'on parfume pour recevoir un hôte chéri. Jusque-là que puis-je faire avec toi?

La voix se tut, et je parlai en vain : elle ne me répondit plus. J'étais seul dans les ténèbres. Je me sentis tellement ému, que je fondis en larmes. Je repassai toute ma vie dans l'amertune de mon cœur. Je vis qu'elle était, en effet, un long combat et une longue erreur; car j'avais toujours voulu choisir entre ma raison et mon sentiment, et je n'avais pas eu la force de faire accepter l'un par l'autre. Voulant toujours m'appuyer sur des preuves palpables, sur des bases jetées par l'homme, et ne trouvant pas ces bases suffisantes, je n'avais eu ni assez de courage, ni assez de génie pour me passer du témoignage humain, et pour le rectifier avec cette puissante certitude que le ciél donne aux grandes ames. Je n'avais pas osé rejeter la métaphysique et la géométrie là où elles détruisaient le témoignage de ma conscience. Mon cœur avait manqué de feu, partant mon cerveau de puissance, pour dire à la science : C'est toi qui te trompes; nous ne savons rien, nous avons tout à apprendre. Si le chemin que nous suivons ne nous conduit pas à Dieu, c'est que nous nous sommes trompés de chemin. Retournons sur nos pas et cherchons Dieu, car nous errons loin de lui dans les ténèbres, et les hommes ont beau nous crier que notre habileté nous a faits dieux nous-mêmes, nous sentons le froid de la mort, et nous sommes entraînés dans le vide, comme des astres qui s'éteignent et qui dévient de l'ordre éternel.

A partir de ce jour, je m'abandonnai aux mouvemens les plu chaleureux de mon ame, et un grand prodige s'opéra en moi. Au lieu de me refroidir moralement avec la vieillesse, je sentis mon cœur, vivifié et renouvelé, rajeunir à mesure que mon corps penchait vers la destruction. Je sens la vie animale me quitter comme un vêtement usé; mais, à mesure que je dépouille cette enveloppe terrestre, ma conscience me donne l'intime certitude de mon immortalité. L'ami céleste est revenu souvent, mais n'attends pas que j'entre dans le détail de ses apparitions. Ceci est toujours un mystère pour moi, un mystère que je n'ai pas cherché à pénétrer, et sur lequel il me serait impossible d'étendre le réseau d'une froide analyse : je sais trop ce qu'on risque à l'examen de certaines impressions ; l'esprit se glace à les disséquer, et l'impression s'efface. Quoique j'aie cru de mon devoir d'établir mes dernières croyances religieuses le plus logiquement possible dans quelques écrits dont je te fais le dé-

positaire, je me suis permis de laisser tomber un voile de poésie sur les heures d'enthousiasme et d'attendrissement qui, dissipant autour de moi les ténèbres du monde physique, m'ont mis en rapport direct avec cet esprit supérieur. Il est des choses intimes qu'il vaut mieux taire que de livrer à la risée des hommes. Dans l'histoire que j'ai écrite simplement de ma vie obscure et douloureuse, je n'ai pas fait mention de Spiridion. Si Socrate lui-même a été accusé de charlatanisme et d'imposture pour avoir révélé ses communications avec celui qu'il appelait son génie familier, combien plus un pauvre moine comme moi ne serait-il pas taxé de fanatisme, s'il avouait avoir été visité par un fantôme? Je ne l'ai pas fait, je ne le ferai pas. Et pourtant je m'en expliquerais naïvement avec le savant modeste et consciencieux qui, sans ironie et sans préjugé, voudrait pénétrer dans les merveilles d'un ordre de choses vieux comme le monde, qui attend une explication nouvelle. Mais où trouver un tel savant aujourd'hui? L'œuvre de la sience, en ces temps-ci, est de rejeter tout ce qui paraît surnaturel, parce que l'ignorance et l'imposture en ont trop long-temps abusé. De même que les hommes politiques sont forcés de trancher avec le fer les questions sociales, les hommes d'étude sont obligés, pour ouvrir un nouveau champ à l'analyse, de jeter au feu, pêle-mêle, le grimoire des sorciers et les miracles de la foi. Un temps viendra où l'œuvre nécessaire de la destruction étant accompli, on recherchera soigneusement, dans les débris du passé, une vérité qui ne peut se perdre, et qu'on saura démêler de l'erreur et du mensonge, comme jadis Crésus reconnut à des signes certains que tous les oracles étaient menteurs, excepté la Pythie de Delphes, qui lui avait révélé ses actions cachées avec une puissance incompréhensible. Tu verras peut-être l'aurore de cette science nouvelle sans laquelle l'humanité est inexplicable, et son histoire dépourvue de sens. Tous les miracles, tous les augures, tous les prodiges de l'antiquité ne seront peut-être pas, aux yeux de tes contemporains, des tours de sorciers ou des terreurs imbéciles accréditées par les prêtres. Déjà la science n'a-t-elle pas donné une explication satisfaisante de beaucoup de faits qui semblaient surnaturels à nos aïeux? Certains faits qui semblent impossibles et mensongers en ce siècle, auront peut-être une explication non moins naturelle et concluante, quand la science aura élargi ses horizons. Quant à moi, bien que le mot *prodige* n'ait pas de sens pour mon entendement puisqu'il peut s'appliquer aussi bien au lever du soleil chaque matin, qu'à la réapparition d'un mort, je n'ai pas essayé de porter la lumière sur

ces questions difficiles : le temps m'eût manqué. J'ai entendu parler de Mesmer; je ne sais si c'est un imposteur ou un prophète; je me méfie de ce que j'ai entendu rapporter, parce que les assertions sont trop hardies et les prétendues preuves trop complètes pour un ordre de découvertes aussi récent. Je ne comprends pas encore ce qu'ils entendent par ce mot *magnétisme;* je t'engage à examiner ceci en temps et lieu. Pour moi, je n'ai pas eu le loisir de m'égarer dans ces propositions hardies; j'ai évité même de me laisser séduire par elles. J'avais un devoir plus clair et plus pressé à accomplir, celui d'écrire, sous l'impression de mes entretiens avec l'*Esprit*, les fragmens brisés de ma méditation éternelle.

Ici, Alexis s'interrompit, et posa sa main sur un livre que je connaissais bien pour le lui avoir souvent vu consulter, à mon grand étonnement, bien qu'il ne me parût formé que de feuillets blancs. Comme je le regardais avec surprise, il sourit :

Je ne suis pas fou, comme tu le penses, reprit-il; ce livre est criblé de caractères très lisibles pour quiconque connaît la composition chimique dont je me suis servi pour écrire. Cette précaution m'a paru nécessaire pour échapper à l'espionnage de la censure monastique. Je t'enseignerai un procédé bien simple au moyen duquel tu feras reparaître les caractères tracés sur ces pages, quand le temps sera venu. Tu cacheras ce manuscrit en attendant qu'il puisse servir à quelque chose, si toutefois il doit jamais servir à quoi que ce soit : cela, je l'ignore. Tel qu'il est, incomplet, sans ordre et sans conclusion, il ne mérite pas de voir le jour. C'est peut-être à toi, c'est peut-être à quelque autre, qu'il appartient de le refaire. Il n'a qu'un mérite, c'est d'être le récit fidèle d'une vie d'angoisse, et l'exposé naïf de mon état présent.

— Et cet état, m'est-il permis, mon père, de vous demander de me le faire mieux connaître ?

— Je le ferai en trois mots qui résument pour moi la théologie, répondit-il en ouvrant son livre à la première page : *Croire, espérer, aimer.* Si l'église catholique avait pu conformer tous les points de sa doctrine à cette sublime définition des trois vertus théologales : la foi, l'espérance, la charité, elle serait la vérité sur la terre, elle serait la sagesse, la justice, la perfection. Mais l'église romaine s'est porté le dernier coup; elle a consommé son suicide le jour où elle a fait Dieu implacable et la damnation éternelle. Ce jour-là, tous les grands cœurs se sont détachés d'elle; et, l'élément d'amour et de miséricorde manquant à sa philosophie, la théologie chrétienne n'a

plus été qu'un jeu d'esprit, un sophisme où de grandes intelligences se sont débattues en vain contre leur témoignage intérieur, un voile pour couvrir de vastes ambitions, un masque pour cacher d'énormes iniquités....

Ici le père Alexis s'arrêta de nouveau et me regarda attentivement pour voir quel effet produirait sur moi cet anathème définitif. Je le compris, et, saisissant ses mains dans les miennes, je les pressai fortement en lui disant d'une voix ferme et avec un sourire qui devait lui révéler toute ma confiance :

— Ainsi, père, nous ne sommes plus catholiques?

— Ni chrétiens, répondit-il d'une voix forte, ni protestans, ajouta-t-il en me serrant les mains, ni philosophes comme Voltaire Helvétius, et Diderot; nous ne sommes pas même socialistes comme Jean-Jacques et la convention française; et cependant nous ne sommes ni païens ni athées!

— Que sommes-nous donc, père Alexis? lui dis-je; car, vous l'avez dit, nous avons une ame, Dieu existe, et il nous faut une religion.

— Nous en avons une, s'écria-t-il en se levant et en étendant vers le ciel ses bras maigres avec un mouvement d'enthousiasme. Nous avons la seule vraie, la seule immense, la seule digne de la Divinité. Nous croyons en la Divinité, c'est dire que nous la connaissons et la voulons; nous espérons en elle, c'est dire que nous la désirons; nous l'aimons, c'est dire que nous la sentons et la possédons; et Dieu lui-même est une trinité sublime dont notre vie mortelle est le reflet affaibli. Ce qui est foi chez l'homme est science chez Dieu; ce qui est espérance chez l'homme est puissance chez Dieu; ce qui est charité, c'est-à-dire piété, vertu, effort, chez l'homme, est amour, c'est-à-dire production, conservation et progression éternelle chez Dieu. Aussi Dieu nous connaît, nous appelle et nous aime; c'est lui qui nous révèle cette connaissance que nous avons de lui, c'est lui qui nous commande le besoin que nous avons de lui, c'est lui qui nous inspire cet amour dont nous brûlons pour lui; et une des grandes preuves de Dieu et de ses attributs, c'est l'homme et ses instincts. L'homme conçoit, aspire et tente sans cesse, dans sa sphère finie, ce que Dieu sait, veut et peut dans sa sphère infinie. Si Dieu pouvait cesser d'être un foyer d'intelligence, de puissance et d'amour, l'homme retomberait au niveau de la brute; et chaque fois qu'une intelligence humaine a nié la Divinité intelligente, elle s'est suicidée.

— Mais, mon père, interrompis-je, ces grands athées du siècle dont on vante les lumières et l'éloquence.....

— Il n'y a pas d'athées, reprit le père Alexis avec chaleur; non, il n'y en a pas! Il est des temps de recherche et de travail philosophique, où les hommes, dégoûtés des erreurs du passé, cherchent une nouvelle route vers la vérité. Alors ils errent sur des sentiers inconnus. Les uns, dans leur lassitude, s'asseient et se livrent au désespoir. Qu'est-ce que ce désespoir, sinon un cri d'amour vers cette Divinité qui se voile à leurs yeux fatigués? D'autres s'avancent sur toutes les cimes avec une précipitation ardente, et, dans leur présomption naïve, s'écrient qu'ils ont atteint le but et qu'on ne peut aller plus loin. Qu'est-ce que cette présomption, qu'est-ce que cet aveuglement, sinon un désir inquiet et une impatience immodérée d'embrasser la Divinité? Non, ces athées, dont on vante avec raison la grandeur intellectuelle, sont des ames profondément religieuses, qui se fatiguent ou qui se trompent dans leur essor vers le ciel. Si, à leur suite, on voit se traîner des ames basses et perverses, qui invoquent le néant, le hasard, la nature brutale, pour justifier leurs vices honteux et leurs grossiers penchans, c'est encore là un hommage rendu à la majesté de Dieu. Pour se dispenser de tendre vers l'idéal, et de soutenir par le travail et la vertu la dignité humaine, la créature est forcée de nier l'idéal. Mais, si une voix intérieure ne troublait pas l'ignoble repos de sa dégradation, elle ne se donnerait pas tant de peine pour rejeter l'existence d'un juge suprême. Quand les philosophes de ce siècle ont invoqué la Providence, la nature, les lois de la création, ils n'ont pas cessé d'invoquer le vrai Dieu sous ces noms nouveaux. En se réfugiant dans le sein d'une Providence universelle et d'une nature inépuisablement généreuse, ils ont protesté contre les anathèmes que les sectes farouches se lançaient l'une à l'autre, contre les monstruosités de l'inquisition, contre l'intolérance et le despotisme. Lorsque Voltaire, à la vue d'une nuit étoilée, proclamait le grand horloger céleste; lorsque Rousseau conduisait son élève au sommet d'une montagne pour lui révéler la première notion du Créateur au lever du soleil, quoique ce fussent là des preuves incomplètes et des vues étroites, en comparaison de ce que l'avenir réserve aux hommes de preuves éclatantes et d'infaillibles certitudes, c'étaient du moins des cris de l'ame élevés vers ce Dieu que toutes les générations humaines ont proclamé sous des noms divers et adoré sous différens symboles.

— Mais ces preuves éclatantes, mais cette certitude, lui dis-je, où les puiserons-nous, si nous rejetons la révélation, et si le sens intérieur ne nous suffit pas?

— Nous ne rejetons pas toute la révélation, reprit-il vivement, et le sens intérieur nous suffit jusqu'à un certain point; mais nous y joignons d'autres preuves encore : quant au passé, le témoignage de l'humanité tout entière; quant au présent, l'adhésion de toutes les consciences pures au culte de la Divinité, et la voix éloquente de notre propre cœur.

— Si je vous entends bien, repris-je, vous acceptez de la révélation ce qu'elle a d'éternellement divin, les grandes notions sur la Divinité et l'immortalité, les préceptes de vertu et de devoir qui en découlent.

— Et aussi, interrompit-il, les grandes découvertes de la science, les chefs-d'œuvre de l'art et de la poésie, les novations des réformistes de tous les pays et de tous les temps. Tout ce que l'homme appelle inspiration, je l'appelle aussi révélation; car l'homme arrache au ciel même la connaissance de l'idéal, et la conquête des vérités sublimes qui y conduisent est un pacte, un hyménée entre l'intelligence humaine qui cherche, aspire et demande, et l'intelligence divine qui, elle aussi, cherche le cœur de l'homme, aspire à s'y répandre, et consent à y régner. Nous reconnaissons donc des maîtres, de quelque nom que l'on ait voulu les appeler. Héros, demi-dieux, philosophes, saints ou prophètes, nous pouvons nous incliner devant ces pères et ces docteurs de l'humanité. Nous pouvons adorer chez l'homme investi d'une haute science et d'une haute vertu un reflet splendide de la Divinité. O Christ! un temps viendra où l'on t'élèvera de nouveaux autels, plus dignes de toi, en te restituant ta véritable grandeur, celle d'avoir été vraiment le fils de la femme et le sauveur, c'est-à-dire l'ami de l'humanité, le prophète de l'idéal.

— Et le successeur de Platon, ajoutai-je.

— Comme Platon fut celui des autres révélateurs que nous vénérons, et dont nous sommes les disciples.

— Oui, poursuivit Alexis après une pause, comme pour me donner le temps de peser ses paroles, nous sommes les disciples de ces révélateurs; mais nous sommes leurs libres disciples. Nous avons le droit de les examiner, de les commenter, de les discuter, de les redresser même; car, s'ils participent, par leur génie, de l'infaillibilité de Dieu, ils participent, par leur nature, de l'impuissance de la raison humaine. Il est donc, non-seulement dans notre privilége, mais dans notre devoir, comme dans notre destinée, de les expliquer et d'aider à la continuation de leurs travaux.

— Nous, mon père! m'écriai-je avec effroi. Mais quel est donc notre mandat?

— C'est d'être venus après eux. Dieu veut que nous marchions, et, s'il fait lever des prophètes au milieu du cours des âges, c'est pour pousser les générations devant eux, comme il convient à des hommes, et non pour les enchaîner à leur suite, comme il appartient à de vils troupeaux. Quand Jésus guérit le paralytique, il ne lui dit pas : Prosterne-toi, et suis-moi. Il lui dit : Lève-toi, et marche.

— Mais où irons-nous, mon père?

— Nous irons vers l'avenir; nous irons, pleins du passé et remplissant nos jours présens par l'étude, la méditation, et un continuel effort vers la perfection. Avec du courage et de l'humilité, en puisant dans la contemplation de l'idéal la volonté et la force, en cherchant dans la prière l'enthousiasme et la confiance, nous obtiendrons que Dieu nous éclaire et nous aide à instruire les hommes, chacun de nous selon ses forces.... Les miennes sont épuisées, mon enfant. Je n'ai pas fait ce que j'aurais pu faire, si je n'eusse pas été élevé dans le catholicisme. Je t'ai raconté ce qu'il m'a fallu de temps et de peines pour arriver à proclamer, sur le bord de ma tombe, ce seul mot : Je suis libre!

— Mais ce mot en dit beaucoup, mon père! m'écriai-je. Dans votre bouche, il est tout-puissant sur moi, et c'est de votre bouche seule que j'ai pu l'entendre sans méfiance et sans trouble. Peut-être, sans ce mot de vous, toute ma vie eût été livrée à l'erreur. Que j'eusse continué mes jours dans ce cloître, il est probable que j'y eusse vécu courbé et abruti sous le joug du fanatisme. Que j'eusse vécu dans le tumulte du monde, il est possible que je me fusse laissé égarer par les passions humaines et les maximes de l'impiété. Grace à vous, j'attends mon sort de pied ferme. Il me semble que je ne peux plus succomber aux dangers de l'athéisme, et je sens que j'ai secoué pour toujours les liens de la superstition.

— Et si ce mot de ma bouche, dit Alexis profondément ému, est le seul bien que j'aie pu faire en ce monde, ces mots de la tienne sont une récompense suffisante. Je ne mourrai donc pas sans avoir vécu, car le but de la vie est de transmettre la vie. J'ai toujours pensé que le célibat était un état sublime, mais tout-à-fait exceptionnel, parce qu'il entraînait des devoirs immenses. Je pense encore que celui qui se refuse à donner la vie physique à des êtres de son espèce, doit donner, en revanche, par ses travaux et ses lumières, la vie intellectuelle au grand nombre de ses semblables. C'est pour cela que je révère la féconde virginité du Christ. Mais, lorsqu'après avoir nourri, dans ma jeunesse, des espérances orgueilleuses de science et de

vertu, je me suis vu courbé sous les années et les mains vides de grandes œuvres, je me suis affligé et repenti d'avoir embrassé un état à la hauteur duquel je n'avais pas su m'élever. Aujourd'hui, je vois que je ne tomberai pas de l'arbre comme un fruit stérile. La semence de vie a fécondé ton ame. J'ai un fils, un enfant plus précieux qu'un fruit de mes entrailles; j'ai un fils de mon intelligence.

— Et de ton cœur, lui dis-je en pliant les deux genoux devant lui, car tu as un grand cœur, ô père Alexis! un cœur plus grand encore que ton intelligence! Et quand tu t'écries : Je suis libre! cette parole puissante implique celle-ci : J'aime et je crois.

— J'aime, je crois et j'espère, tu l'as dit! répondit-il avec attendrissement; s'il en était autrement, je ne serais pas libre. La brute, au fond des forêts, ne connaît point de lois, et pourtant elle est esclave, car elle ne sait ni le prix, ni la dignité, ni l'usage de sa liberté. L'homme privé d'idéal est l'esclave de lui-même, de ses instincts matériels, de ses passions farouches, tyrans plus absolus, maîtres plus fantasques que tous ceux qu'il a renversés avant de tomber sous l'empire de la fatalité.

Nous causâmes ainsi long-temps encore. Il m'entretint des grands mystères de la foi pythagoricienne, platonicienne et chrétienne, qu'il disait être un même dogme continué et modifié, et dont l'essence lui semblait le fond de la vérité éternelle; vérité progressive, disait-il, en ce sens qu'elle était enveloppée encore de nuages épais, et qu'il appartenait à l'intelligence humaine de déchirer ces voiles un à un, jusqu'au dernier. Il s'efforça de rassembler tous les élémens sur lesquels il basait sa foi en un *Dieu-Perfection :* c'est ainsi qu'il l'appelait. Il disait : 1° que la grandeur et la beauté de l'univers accessible aux calculs et aux observations de la science humaine, nous montraient, dans le Créateur, l'ordre, la sagesse et la science omnipotente; 2° que le besoin qu'éprouvent les hommes de se former en société et d'établir entre eux des rapports de sympathie, de religion commune et de protection mutuelle, prouvait, dans le législateur universel, l'esprit de souveraine justice; 3° que les élans continuels du cœur de l'homme vers l'idéal prouvaient l'amour infini du père des hommes répandu à grands flots sur la grande famille humaine, et manifesté à chaque ame en particulier dans le sanctuaire de sa conscience. De là il concluait pour l'homme trois sortes de devoirs. Le premier, appliqué à la nature extérieure : devoir de s'instruire dans les sciences, afin de modifier et de perfectionner autour de lui le monde physique. Le second, appliqué à la vie sociale : devoir de respecter les institu-

tions librement acceptées par la famille humaine et favorables à son développement. Le troisième, applicable à la vie intérieure de l'individu: devoir de se perfectionner soi-même en vue de la perfection divine, et de chercher sans cesse pour soi et pour les autres les voies de la vérité, de la sagesse et de la vertu.

Ces entretiens et ces enseignemens furent au moins aussi longs que le récit qui les avait amenés. Ils durèrent plusieurs jours, et nous absorbèrent tellement l'un et l'autre, que nous prenions à peine le temps de dormir. Mon maître semblait avoir recouvré, pour m'instruire, une force virile. Il ne songeait plus à ses souffrances et me les faisait oublier à moi-même; il me lisait son livre et me l'expliquait à mesure. C'était un livre étrange, plein d'une grandeur et d'une simplicité sublime. Il n'avait pas affecté une forme méthodique; il avouait n'avoir pas eu le temps de se résumer, et avoir plutôt écrit, comme Montaigne, au jour le jour, une suite d'essais où il avait exprimé naïvement, tantôt les élans religieux, tantôt les accès de tristesse et de découragement sous l'empire desquels il s'était trouvé. J'ai senti, me disait-il, que je n'étais plus capable d'écrire un grand ouvrage pour mes contemporains, tel que je l'avais rêvé dans mes jours de noble, mais aveugle ambition. Alors, conformant ma manière à l'humilité de ma position, et mes espérances à la faiblesse de mon être, j'ai songé à répandre mon cœur tout entier sur ces pages intimes, afin de former un disciple qui, ayant bien compris les désirs et les besoins de l'ame humaine dont je suis un type douloureux, consacrât son intelligence à chercher le soulagement et la satisfaction de ces désirs et de ces besoins, dont tôt ou tard, après les agitations politiques, tous les hommes sentiront l'importance. Expression plaintive de la triste époque où le sort m'a jeté, je ne puis qu'élever un cri de détresse afin qu'on me rende ce qu'on m'a ôté: une foi, un dogme et un culte. Je sens bien que nul encore ne peut me répondre et que je vais mourir hors du temple plein de trouble et de frayeur, n'emportant pour tout mérite, aux pieds du juge suprême, que le combat opiniâtre de mes sentimens religieux contre l'action dissolvante d'un siècle sans religion. Mais j'espère, et mon désespoir même enfante chez moi des espérances nouvelles; car, plus je souffre de mon ignorance, plus j'ai horreur du néant, et plus je sens que mon ame a des droits sacrés sur cet héritage céleste dont elle a l'insatiable désir...

C'était la troisième nuit de cet entretien, et, malgré l'intérêt puissant qui m'y enchaînait, je fus tout à coup saisi d'un tel accablement,

que je m'assoupis auprès du lit de mon maître, tandis qu'il parlait encore d'une voix affaiblie, au milieu des ténèbres; car toute l'huile de la lampe était consumée, et le jour ne paraissait point encore. Au bout de quelques instans, je m'éveillai; Alexis faisait entendre encore des sons inarticulés et semblait se parler à lui-même. Je fis d'incroyables efforts pour l'écouter et pour résister au sommeil; ses paroles étaient inintelligibles, et, la fatigue l'emportant, je m'endormis de nouveau, la tête appuyée sur le bord de son lit. Alors, dans mon sommeil j'entendis une voix pleine de douceur et d'harmonie qui semblait continuer les discours de mon maître, et je l'écoutais sans m'éveiller et sans la comprendre. Enfin, je sentis comme un souffle rafraîchissant qui courait dans mes cheveux, et la voix me dit : *Angel, Angel, l'heure est venue.* Je m'imaginai que mon maître expirait, et, faisant un grand effort; je m'éveillai et j'étendis les mains vers lui. Ses mains étaient tièdes, et sa respiration régulière annonçait un paisible repos; je me levai alors pour rallumer la lampe, mais je crus sentir le frôlement d'un être d'une nature indéfinissable qui se plaçait devant moi et qui s'opposait à mes mouvemens. Je n'eus point peur, et je lui dis avec assurance : Qui es-tu, et que veux-tu? es-tu celui que nous aimons? as-tu quelque chose à m'ordonner?

— Angel, dit la voix, le manuscrit est sous la pierre, et le cœur de ton maître sera tourmenté tant qu'il n'aura pas accompli la volonté de celui...

Ici la voix se perdit, je n'entendis plus aucun autre bruit dans la chambre que la respiration égale et faible d'Alexis. J'allumai la lampe, je m'assurai qu'il dormait, que nous étions seuls, que toutes les portes étaient fermées; je m'assis incertain et agité. Puis, au bout de peu d'instans, je pris mon parti, je sortis de la cellule, sans bruit, tenant d'une main ma lampe, de l'autre une barre d'acier que j'enlevai à une des machines de l'observatoire, et je me rendis à l'église.

Comment, moi, si jeune, si timide et si superstitieux jusqu'à ce jour, j'eus tout à coup la volonté et le courage d'entreprendre seul une telle chose, c'est ce que je n'expliquerai pas. Je sais seulement que mon esprit était élevé à sa plus haute puissance en cet instant, soit que je fusse sous l'empire d'une exaltation étrange, soit qu'un pouvoir supérieur à moi agît en moi à mon insu. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'attaquai sans trembler la pierre du *hic est*, et que je l'enlevai sans peine. Je descendis dans le caveau, et je trouvai le cercueil de plomb dans sa niche de marbre noir. M'aidant du levier et de mon couteau, j'en dessoudai sans peine une partie; je trouvai, à

l'endroit de la poitrine où j'avais dirigé mes recherches, des lambeaux de vêtement que je soulevai et qui se roulèrent autour de mes doigts comme des toiles d'araignée. Puis, glissant ma main jusqu'à la place où ce noble cœur avait battu, je sentis sans horreur le froid de ses ossemens. Le paquet de parchemin, n'étant plus retenu par les plis du vêtement, roula dans le fond du cercueil; je l'en retirai, et, refermant le sépulcre à la hâte, je retournai auprès d'Alexis et déposai le manuscrit sur ses genoux. Alors, un vertige me saisit, et je faillis perdre connaissance; mais ma volonté l'emporta encore, car Alexis dépliait le manuscrit d'une main ferme et empressée, et il lut ce peu de pages.

LE MANUSCRIT DE SPIRIDION.

« Combien j'ai pleuré, combien j'ai prié, combien j'ai travaillé, combien j'ai souffert, avant de comprendre la cause et le but de mon passage sur cette terre! Après bien des incertitudes, après bien des remords, après bien des scrupules, j'ai compris que j'étais un martyr. Mais pourquoi mon martyre, disais-je, et quel crime ai-je commis avant de naître, pour être ainsi condamné au labeur et aux gémissemens depuis l'heure où j'ai vu le jour jusqu'à celle où je vais rentrer dans la nuit du tombeau?

« Enfin, à force d'implorer Dieu, à force d'interroger l'histoire des hommes, un rayon de la vérité est descendu sur mon front, et les ombres du passé se sont dissipées devant mes yeux. J'ai levé un coin du rideau, et j'ai assez vu pour comprendre que ma vie, comme celle du genre humain, était une suite d'erreurs nécessaires, ou, pour mieux dire, de vérités incomplètes, conduisant toutes, plus ou moins lentement, plus ou moins directement, vers une vérité éclatante, vers une perfection idéale. Mais quand se lèveront-elles sur la face de la terre, quand sortiront-elles du sein de la Divinité, les générations qui salueront la face auguste de la vérité et qui proclameront le règne de l'idéal sur la terre? Je vois bien comment marche l'humanité, mais je ne vois ni son berceau, ni son apothéose. Il me semble que l'homme est une race transitoire entre la bête et l'ange; mais j'ignore combien de siècles il a fallu pour qu'il passât de l'état de brute à l'état d'homme, et je ne puis savoir combien de siècles il lui faudra pour passer de l'état d'homme à l'état d'ange.

« Pourtant j'espère, et ce que je sens en moi de force et de calme aux approches de la mort me prouve que de grandes destinées attendent l'humanité. Tout est fini pour moi en cette vie; je me suis

agité beaucoup pour avancer bien peu, j'ai travaillé sans relâche, et je n'ai presque rien fait. Cependant je meurs content après des peines immenses, car j'ai la conviction d'avoir fait ce que j'ai pu, et j'ai la certitude que le peu que j'ai fait ne sera point perdu.

« Qu'ai-je donc fait? Tu me le demanderas, ô toi, homme de l'avenir, qui chercheras la vérité dans les témoignages du passé. Toi qui ne seras plus catholique, toi qui ne seras plus chrétien, tu demanderas au moine couché dans la poussière compte de sa vie et de sa mort. Tu voudras savoir pourquoi ses vœux, pourquoi ses austérités, pourquoi sa retraite, pourquoi ses travaux, pourquoi ses prières?

« Toi qui te retournes vers moi, afin de me demander ta route, et de marcher plus vite vers le but que je n'ai pu atteindre, arrête-toi un instant encore, et tourne-toi tout-à-fait vers le passé de l'humanité : tu la verras toujours forcée de choisir entre deux maux le moindre, et toujours commettre de grandes fautes pour en éviter de plus grandes. Tu verras l'antiquité partagée tour à tour entre le principe orgiaque qui court à la reproduction nécessaire et providentielle de la race humaine par les chemins d'une licence effrénée, et le principe essénien qui, en voulant ramener les hommes à la sagesse et à la chasteté, proclame la loi d'un célibat contraire au vœu de la nature et aux fins de la Providence. Ici, la mythologie profane, avilissant l'esprit à force de diviniser la matière; là, le christianisme austère, avilissant trop la matière pour relever le culte de l'esprit. Plus près de toi, tu vois la religion du Christ se constituer en église et s'élever comme une puissance généreuse et démocratique contre la tyrannie des princes. Regarde plus près encore, tu vois cette puissance atteindre son but et le dépasser. Tu la vois, lorsqu'elle a soumis et enchaîné les princes, se liguer avec eux pour écraser les peuples et partager la puissance temporelle. Alors tu vois le schisme élever des étendards de révolte et prêcher le principe courageux et légitime de la liberté de conscience. Mais aussi, tu vois cette liberté d'interprétation de la doctrine religieuse amener l'anarchie dans les croyances, ou, ce qui est pire, une froideur funeste, le dégoût de toute croyance. Et si ton ame, ébranlée par tant de variations que tu vois subir à l'humanité, veut se frayer une route entre les écueils où se débat, comme un frêle esquif, la vérité craintive et chancelante, tu es bien embarrassé de choisir entre les philosophes nouveaux qui, en prêchant la tolérance, détruisent l'unité sociale et religieuse, et les derniers chrétiens qui, pour conserver une société, c'est-à-dire

une religion et une philosophie, se voient forcés de braver le principe de la tolérance. Au temps où tu vivras, homme de l'avenir, à qui j'adresse à la fois ma justification et mon enseignement, sans doute, la science de la vérité aura fait un pas; songe donc à ce que tes pères ont eu à souffrir, courbés sous le fardeau de leur ignorance et de leur incertitude, en traversant ce désert aux limites duquel ils t'ont si péniblement conduit! Et si l'orgueil de ta jeune science te fait contempler avec un sourire de pitié les combats misérables où nous avons consumé notre vie, arrête, et frémis en songeant à ce que tu ignores encore et au jugement que tes descendans porteront de toi et de ton siècle. Sache-le, et apprends à respecter tous ceux qui, cherchant sincèrement leur route, ont erré sur des sentiers perdus, tourmentés par l'orage et fortement éprouvés par la main sévère du Tout-Puissant. Sache-le bien, et prosterne-toi, car tous ceux-là, même les plus égarés, sont des saints et des martyrs.

« Sans leurs conquêtes et sans leurs défaites, tu serais encore plongé dans les ténèbres. Oui, leurs revers et leurs égaremens même ont droit à ton respect, car l'homme est faible; et, pour franchir des abîmes, il lui faut faire des efforts au-dessus de sa nature. De là vient que son élan l'entraîne au-delà du but, lorsque sa faiblesse ne l'a pas trahi sur le bord du précipice. Quel est donc celui de vous qui sera assez puissant et assez sage en même temps pour dire à son esprit ce que l'Éternel a dit aux flots de la mer, selon la Génèse : — Tu iras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin! — Homme de l'avenir, si tu peux saluer de tels hommes autour de toi, pleure sur nous, obscurs travailleurs, victimes ignorées, qui, par des souffrances mortelles et des labeurs inconnus, avons préparé le règne de tes contemporains! Pleure sur moi qui, ayant aimé la justice avec passion et cherché la vérité avec persévérance, ouvris les yeux pour la première fois au moment de les fermer pour jamais, et m'aperçus que j'avais travaillé vainement à soutenir une ruine, à m'abriter sous une voûte dont les fondemens étaient écroulés. Disciple du grand Bossuet, j'ai cru m'arrêter sous l'ombre de ce chêne robuste; mais j'ai vu le chêne se dessécher au souffle de la tyrannie qu'il avait protégée, et périr victime des poisons que son écorce avait nourris. J'ai compris que c'en était fait de l'église romaine, que l'église gallicane n'avait point de principe vital, que la religion du Christ était souillée, que la doctrine du Christ était incomplète, que le Christ devait prendre place au panthéon des hommes divins; mais que sa tâche était accomplie, et qu'un nouveau messie devait se lever, un nouvel

évangile surgir, une loi nouvelle réformer, perfectionner, remplacer l'ancienne loi. Et quand j'ai vu que je m'étais trompé, que j'avais marché par un rude chemin pour aboutir à un impasse, le désespoir s'est emparé de moi, la fièvre s'est allumée dans mon sang, mon ame s'est brisée, et voilà que mon corps penche vers la tombe. Mais à cette heure solennelle, une vision bienfaisante est venue me rendre le calme et la confiance. Le Christ m'est apparu, comme une ombre flottante suspendue entre la terre et le ciel. Prosterné et comme affaissé sur lui-même, je l'ai vu joncher de ses beaux cheveux le gravier de la montagne, à l'heure de sa dernière prière, de sa dernière méditation. Des larmes amères inondaient ses joues pâles. Une sueur froide coulait sur ses membres exténués. Il disait : — Seigneur, seigneur, pourquoi vous êtes-vous retiré de moi? Vérité, vérité, pourquoi, à l'heure où je croyais vous saisir, me semblez-vous inaccessible, comme la cime d'une montagne qui toujours grandit et se perd dans les nuées à mesure qu'on marche pour y atteindre! — Et j'ai entendu résonner, parmi le feuillage des oliviers que blanchissait la lune, une voix plus douce que la brise de la nuit, plus harmonieuse que la voix de la mer calme sur le rivage galiléen, plus mélancolique que celle de la cigale, qui chante dans un jour brûlant sur le figuier dépouillé; c'était la voix de l'ange que Dieu envoyait à son serviteur bien-aimé. Et Jésus reconnut cet ange; car c'était l'esprit de Moïse, qui déjà lui était apparu une fois, et venait l'aider à boire le calice d'amertume. Et l'esprit dit à Jésus : — Comme toi, j'ai souffert; comme toi, j'ai travaillé; comme toi, j'ai invoqué le Seigneur, et, comme toi, j'ai erré dans les ténèbres du doute et de l'ignorance. J'ai salué, moi aussi, des lueurs divines; et après avoir, comme toi, sué le sang et l'eau sur la montagne pour entrer en communion avec l'Esprit saint, j'ai senti sur ma tête le souffle brûlant de l'inspiration divine, et j'ai osé écrire d'une main ferme, sur la pierre du Sinaï, une loi nouvelle pour la race humaine. Tu es venu, non pour détruire mon œuvre, mais pour le continuer, l'épurer et le sanctifier. Tu es mon fils; tu es la chair de ma chair, l'esprit de mon esprit. Sois béni, sois consolé, sois fortifié; car tu as fait de grandes choses, et ton règne sera long sur la terre. — Mais Jésus gémissait encore, et il disait : — O père de la loi judaïque! ô grand homme! ô philosophe inspiré! toi aussi, tu as fait de grandes choses, et ton règne a été long sur la terre; et pourtant ta loi a fait aux hommes de grands maux. Tu n'as pu extirper la brutalité de l'idolâtrie qu'en promulguant des lois sanguinaires; et, outre les effets

inévitables de tes austères préceptes, tes descendans ont abusé du pouvoir sacré, ils ont souillé la gloire de ton nom. Ils ont fait servir ta doctrine terrible et sainte à satisfaire de honteuses passions, des vengeances féroces, des ambitions insensées. Et maintenant tes successeurs sont des scribes, et des pharisiens, et des docteurs de la loi, des faussaires, des hypocrites et des infames, qui se servent de ta parole et de ton autorité pour arrêter mes prédications et persécuter mes adeptes.

« Alors la voix de Moïse répondit : — Ils s'en serviront, ô mon fils, pour t'abreuver d'opprobres, pour te condamner à la mort, pour te suspendre à un gibet, toi et tes disciples. Prends donc courage, car mon esprit est avec toi, il est en toi, et tu es mon héritier sur la terre. Ton supplice va sanctionner la vérité de tes paroles, et tu seras la grande victime divinisée devant laquelle deux mille générations plieront les genoux. Et cependant un jour viendra où ta loi aura le même sort que la mienne, où ton nom sera profané comme le mien, où des pontifes et des rois se serviront de ta parole et de ton autorité pour persécuter, condamner à mort, et livrer aux plus affreux supplices les prophètes nouveaux qui viendront continuer et perfectionner ta doctrine. Va donc en paix. Ceci est la loi de l'humanité. La vérité ne peut marcher qu'escortée de l'ignorance et de l'imposture. Elle ne peut régner sans que ses ministres usurpent son sceptre et l'assassinent en secret pour tyranniser les consciences en son nom. Mais cette loi est nécessaire et ses effets sont providentiels. Nous sommes des instrumens dans la main de Dieu; humilions-nous, et gémissons d'être la cause de si grands maux ; mais aussi souvenons-nous que nous sommes la cause de plus grands biens. Que notre orgueil ne s'irrite pas de n'avoir pas atteint l'*idéal*. Qu'il nous suffise d'être sur la route. D'autres prophètes, d'autres messies viendront, et jamais ces grandes ames ne manqueront aux grands besoins de l'humanité.

« Alors, au lieu d'un ange, j'en vis trois, qui abaissaient leur vol vers Jésus, ou plutôt c'était un ange triple qui résumait en lui Moïse, David, Élie. Ils présentaient aux lèvres de Jésus une coupe d'or, symbole de liberté et de vérité. Et alors le Nazaréen se leva fortifié et consolé, et il marcha vers ceux qui venaient le lier pour le conduire devant les princes des prêtres, et je vis dans ses yeux quelque chose de divin qui me força de me prosterner et de m'écrier : — O homme divin, ô fils de Dieu!... Et il se tourna vers moi en me disant : — Nous sommes tous fils de Dieu, nous sommes tous des hommes divins,

quand nous aimons et quand nous concevons la perfection. Nous sommes tous des messies, quand nous travaillons à amener son règne sur la terre; nous sommes tous des Christs quand nous souffrons pour elle. Alors il étendit la main pour me bénir, et je m'éveillai. Mais, dès cet instant, je fus consolé, et, m'humiliant profondément, je ne maudis plus mon œuvre et ne pensai plus à le détruire. Convaincu que j'étais tombé dans l'erreur en professant le catholicisme et en fondant un monastère, je me dis que j'avais obéi à une force supérieure, et que de ce couvent, le dernier peut-être qui serait fondé sur la terre, sortiraient encore quelques grands hommes, ou bien que les vices des moines qui m'entouraient, et dont j'étais si profondément blessé, tourneraient au profit de la vérité, en amenant plus vite la destruction des couvens et la ruine du clergé. Et je me suis dit encore que mes variations de doctrine, mes études, mes abjurations, mon enthousiasme, mes doutes, mon désespoir, ma mort, tout cela n'était pas, comme il pouvait sembler aux esprits vulgaires, une vie manquée, des peines perdues. L'homme qui, le premier, voulut bâtir une maison, vit, sans doute, bien des fois s'écrouler son ouvrage mal assuré. Peut-être même cet homme termina-t-il sa vie sans avoir pu reposer sa tête en sûreté, une seule nuit, sous la voûte élevée par ses mains. Mais les hommes qui vinrent après lui profitèrent de ses essais; ils profitèrent également de ses fautes pour les éviter; car l'expérience est le fruit qui tombe de l'arbre et dont la semence se répand sur la terre. De même, quand une maison s'écroule, il est bon de l'étayer et de la réparer jusqu'à ce qu'une nouvelle maison ait été bâtie. Ceux qui construisent sur ses ruines un palais splendide, raillent ceux qui ont conservé, le plus long-temps qu'ils ont pu, le vieil édifice. Et pourtant il est certain que, sans l'obstination de ces conservateurs, les novateurs se seraient trouvés sans abri.

« Mais, ô mon Dieu! que la peine est rude, et que le calice est amer pour ceux qui travaillent à soutenir des décombres et qui meurent sans avoir servi à autre chose qu'à creuser un tombeau! O hommes du passé, qui avez, comme moi, assisté aux funérailles d'une religion, sans pouvoir saluer l'aurore d'une religion nouvelle; ô malheureux ouvriers, dont le ciseau s'est brisé sur la pierre froide du sépulcre et dont les yeux n'ont pu se tourner vers la façade d'un nouveau temple; combien votre agonie fut lente! combien votre ame a défailli sous le poids du doute et de la lassitude! O hommes de l'avenir, à qui de pareils tourmens sont réservés, souvenez-vous de vos

frères, évoquez leur souvenir; aspirez les forces qu'ils ont répandues sur la terre; rendez-leur la vie dans vos ames; faites-les renaître en vous et continuez leur ouvrage, en formant une chaîne invincible entre le passé et l'avenir. Heureusement, Dieu n'abandonne point les infortunés qu'il condamne à de tels travaux. Quand le champ où ils ont essayé de cultiver la raison et la science s'épuise et dépérit sous leurs mains débiles, il leur envoie je ne sais quel instinct céleste, un secret sentiment du passé, un vague pressentiment de l'avenir, qui leur rend la conscience de leur immortalité. C'est parce que l'homme, avec le sentiment de l'infini, ne peut rien finir dans sa vie, que d'autres existences l'attendent et d'autres travaux le réclament. Est-ce sur cette même terre, est-ce, comme on aime à le penser, dans un monde meilleur? Où que ce soit, c'est une récompense pour les hommes de bonne foi et de bonne intention. Quand ce ne serait qu'une réapparition sur la terre sous une nouvelle forme humaine, chaque génération n'est-elle pas plus avancée que celle qui précède? Et n'est-ce pas déjà un sentiment d'immortalité, n'est-ce pas une jouissance divine que j'éprouve à me dire que j'ai déjà vécu, et que cet instinct est une première récompense du bien que j'ai pu faire dans une existence précédente sans espoir de récompense?

« Quoi que tu veuilles faire de moi, ô mon Dieu! ô grande ame de l'univers! je t'appartiens et je m'endors avec confiance sur ton sein, qui m'a donné la vie et qui peut me la rendre encore. Il me semble, à mesure que mon existence me quitte, sentir la tienne se manifester davantage et passer dans la partie immatérielle de mon être. Oui, je sens tressaillir ton cœur ardent et fécond. O grand tout, ô grand amour, que j'ai cherché à embrasser pour étancher ma soif brûlante! ô toi que, sous des noms divers, toutes les générations et tous les peuples ont pressenti et adoré! je rentre en toi, toujours altéré de toi, et je sens, à l'horreur que le néant m'inspire, que tu ne m'as pas créé pour le néant. »

Ici finissait le manuscrit de Spiridion. Quand Alexis l'eut achevé, il se leva et s'écria d'une voix forte : *Amen!* Puis, se jetant dans mes bras avec une émotion profonde : — Tu vois bien, dit-il, que c'en est fait de nous. Nous sommes une race finie, et Spiridion a été, à vrai dire, le dernier moine. O maître infortuné! ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, toi aussi tu as bien souffert, et ta souffrance a été ignorée des hommes. Mais Dieu t'a reçu en expiation de tes erreurs sublimes, et il t'a envoyé, à tes derniers instans, l'instinct

prophétique qui t'a consolé; car ton grand cœur a dû oublier sa propre souffrance en apercevant l'avenir de la race humaine tournée vers l'idéal. Ainsi donc je suis arrivé au même résultat que toi. Quoique ta vie ait été consacrée seulement aux études théologiques, et que la mienne ait embrassé un plus large cercle de connaissances, nous avons trouvé la même conclusion. C'est que le passé est fini et ne doit point entraver l'avenir; c'est que notre chute est aussi nécessaire que l'a été notre existence; c'est que nous ne devons ni renier l'une, ni maudire l'autre. Eh bien! Spiridion, dans l'ombre de ton cloître et dans le secret de tes méditations, tu as été plus grand que ton maître; car celui-ci est mort en jetant un cri de désespoir et en croyant que le monde s'écroulait sur lui, et toi tu t'es endormi dans la paix du Seigneur, rempli d'un divin espoir pour la race humaine. Oh! oui, je t'aime mieux que Bossuet, car tu n'as pas maudit ton siècle, et tu as noblement abjuré une longue suite d'illusions, incertitudes respectables, efforts sublimes d'une ame ardemment éprise de la perfection. Sois béni, sois glorifié : le royaume des cieux appartient à ceux dont l'esprit est vaste et dont le cœur est simple.

Il passa deux heures à commenter et à m'expliquer ce manuscrit; puis il me le remit avec ses propres écrits, et me dit de prendre les précautions nécessaires pour qu'ils ne fussent ni égarés dans les évènemens qui pouvaient survenir, ni saisis par les moines. — Car tu le sais, me dit-il en se mettant en devoir de se lever, l'heure est venue.

— Quelle heure donc, lui dis-je, et que voulez-vous faire? Ces paroles ont déjà frappé mon oreille cette nuit, et je croyais avoir été le seul à les entendre. Dites, maître, que signifient-elles?

— Ces paroles, je les ai entendues, me répondit-il; car, pendant que tu descendais dans le tombeau de notre maître, j'avais ici un long entretien avec lui.

— Vous l'avez vu? lui dis-je.

— Je ne l'ai jamais vu la nuit, répondit-il, mais seulement le jour, à la clarté du soleil. Je ne l'ai jamais vu ni entendu en même temps : c'est la nuit qu'il me parle, c'est le jour qu'il m'apparaît. Cette nuit, il m'a dit tout ce que nous venons de lire et plus encore, et, s'il t'a ordonné d'exhumer le manuscrit, c'est afin que jamais le doute n'entrât dans ton ame au sujet de ce que les hommes de ce siècle appelleraient nos visions et nos délires.

— Délires célestes, m'écriai-je, et qui me feraient haïr la raison, si la raison pouvait en anéantir l'effet! Mais ne le craignez pas, mon

père; je porterai à jamais dans mon cœur la mémoire sacrée de ces jours d'enthousiasme.

—Maintenant, viens! dit Alexis, en se mettant à marcher dans sa cellule d'un pas assuré, et en redressant son corps brisé avec la noblesse et l'aisance d'un jeune homme.

—Eh quoi! vous marchez! vous êtes donc guéri? lui dis-je; ceci est un prodige nouveau.

—La volonté est seule un prodige, répondit-il, et c'est la puissance divine qui l'accomplit en nous. Suis-moi, je veux revoir le soleil, les palmiers, les murs de ce monastère, la tombe de Spiridion et de Fulgence; je me sens possédé d'une joie d'enfant; mon ame déborde. Il faut que j'embrasse cette terre de douleurs et d'espérances, où les larmes sont fécondes, et que nos genoux, fatigués de prières, n'ont pas creusée en vain.

Nous descendîmes au jardin; plusieurs moines s'y promenaient. En voyant passer Alexis, qu'ils croyaient mourant, ils furent comme saisis d'épouvante, et l'un d'eux murmura ces mots: — Les morts ressuscitent, cela présage quelque malheur. — Oui, sans doute, dit Alexis quand ils se furent éloignés, cela présage un malheur pour vous.

Il prit mon bras, car il trouvait que je ne marchais pas assez vite, et il m'entraîna sous les palmiers. Il contempla quelque temps la mer et les montagnes avec délices; puis, se retournant vers le nord, il me dit : — Ils viennent! ils viennent avec la rapidité de la foudre!

— Qui donc? mon père.

— Les vengeurs terribles de la liberté outragée. Peut-être les représailles seront-elles insensées. Qui peut se sentir investi d'une telle mission, et garder le calme de la justice? Les temps sont mûrs; il faut que le fruit tombe; qu'importent quelques brins d'herbe écrasés?

— Parlez-vous des ennemis de notre pays?

— Je parle de glaives étincelans dans la main du dieu des armées. Ils approchent, l'esprit me l'a révélé, et ce jour est le dernier de mes jours, comme disent les hommes. Mais je ne meurs pas, je ne te quitte pas, Angel, tu le sais.

— Vous allez mourir, m'écriai-je en m'attachant à son bras avec un effroi insurmontable, oh! ne dites pas que vous allez mourir! Il me semble que je commence à vivre d'aujourd'hui.

— Telle est la loi providentielle de la succession des êtres et des choses, répondit-il. O mon fils, adorons le Dieu de l'infini! Cette mer embrasée des feux du soleil est pour nos faibles yeux un spectacle sublime; mais ce rayon de l'astre immense qui traverse l'im-

mense élément n'est qu'une faible image, un symbole modeste des splendeurs incommensurables qui s'ouvrent au-delà de cette vie pour la pensée immortelle. Et ce soleil, ce n'est pas seulement un globe igné, appréciable aux combinaisons de la physique; c'est l'ame de Galilée qui vit éternellement pour nous, après avoir arraché à l'immensité le secret de ses lois; c'est la pensée humaine fécondée par la pensée divine qui règne là-haut, et qui plonge sur nous plus puissante et plus féconde encore que la chaleur et la lumière du monde physique. Cette pensée céleste, où Dieu appelle l'homme à une mystérieuse communion, se retrouve partout, et c'est pourquoi les yeux du corps ne suffisent pas pour admirer la nature. O Spiridion! je ne te demande pas de m'apparaître en ce jour; les yeux de mon ame s'ouvrent sur un monde où ta forme humaine n'est pas nécessaire à ma certitude; tu es avec moi, tu es en moi. Il n'est plus nécessaire que le sable crie sous tes pieds, pour que je sache retrouver ton empreinte sur mon chemin...

En ce moment, un bruit lointain vint tonner comme un écho affaibli sur la croupe des montagnes, et la mer le répéta au loin d'une voix encore plus faible.

— Qu'est ceci, mon père? demandai-je à Alexis qui écoutait en souriant.

— C'est le canon, répondit-il, c'est le vol de la conquête qui se dirige sur nous.

Puis il prêta l'oreille, et le canon se faisait entendre régulièrement. — Ce n'est pas un combat, dit-il, c'est un hymne de victoire. Nous sommes conquis, mon enfant; il n'y a plus d'Italie. Que ton cœur ne se déchire pas à l'idée d'une patrie perdue. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Italie n'existe plus, et ce qui achève de crouler aujourd'hui, c'est l'église des papes. Ne prions pas pour les vaincus : Dieu sait ce qu'il fait, et les vainqueurs l'ignorent.

Comme nous rentrions dans l'église, nous fûmes abordés brusquement par le prieur suivi de quelques moines. La figure de Donatien était bouleversée. — Savez-vous ce qui se passe? nous dit-il; entendez-vous le canon? on se bat.

— On s'est battu, répondit tranquillement Alexis.

— D'où le savez-vous? s'écria-t-on de toutes parts; avez-vous quelque nouvelle? Pouvez-vous nous apprendre quelque chose?

— Ce ne sont de ma part que des conjectures, répondit-il, mais je vous conseille de prendre la fuite, ou d'apprêter un grand repas pour les hôtes qui vous arrivent....

Et aussitôt, sans se laisser interroger davantage, il leur tourna le dos et entra dans l'église. A peine y étions-nous, que des cris confus se firent entendre au dehors. C'était comme des chants de triomphe et d'enthousiasme, mêlés d'imprécations et de menaces. Aucun cri, aucune menace ne répondait à ces voix étrangères. Tout ce que le pays avait d'habitans avait fui devant le vainqueur comme une volée d'oiseaux timides à l'approche du vautour. C'était un détachement de soldats français envoyés à la maraude. Ils avaient, en errant dans les montagnes, découvert les dômes du couvent, et, fondant sur cette proie, ils avaient traversé les ravins et les torrens avec cette rapidité effrayante qu'on voit seulement dans les rêves. Ils s'abattaient sur le couvent comme une nuée d'orage. En un instant, les portes furent brisées et les cloîtres inondés de soldats ivres qui faisaient retentir les voûtes d'un chant rauque et terrible dont ces mots vinrent entre autres frapper distinctement mon oreille :

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !...

J'ignore ce qui se passa dans le couvent. J'entendis, le long des murs extérieurs de l'église, des pas précipités qui semblaient, dans leur fuite pleine d'épouvante, vouloir percer les marbres du pavé. Sans doute, il y eut un grand pillage, des violences, une orgie.... Alexis, à genoux sur la pierre du *hic est*, semblait sourd à tous ces bruits. Absorbé dans ses pensées, il avait l'air d'une statue sur un tombeau.

Tout à coup la porte de la sacristie s'ouvrit avec fracas; un soldat s'avança avec méfiance; puis, se croyant seul, il courut à l'autel, força la serrure du tabernacle avec la pointe de sa baïonnette, et commença à cacher avec précipitation, dans son sac, les ostensoirs et les calices d'or et d'argent. Alors Alexis, voyant que j'étais ému, se tourna vers moi, et me dit : — Soumets-toi, l'heure est arrivée; la Providence, qui me permet de mourir, te condamne à vivre.

En ce moment d'autres soldats entrèrent et cherchèrent querelle à celui qui les avait devancés. Ils s'injurièrent et se seraient battus, si le temps ne leur eût semblé précieux pour dérober d'autres objets, avant l'arrivée d'autres compagnons de pillage. Ils se hâtèrent donc de remplir leurs sacs, leurs shakos et leurs poches de tout ce qu'ils pouvaient emporter. Pour y mieux parvenir, ils se mirent à casser, avec la crosse de leur fusil, les reliquaires, les croix et les flam-

beaux. Au milieu de cette destruction qu'Alexis contemplait d'un visage impassible, le christ du maître-autel, détaché de la croix, tomba avec un grand bruit. Les soldats éclatèrent de rire, et, courant après les morceaux de cette statue, virent qu'elle était seulement de bois doré. Alors ils l'écrasèrent sous leurs pieds avec une gaieté méprisante et brutale; et l'un d'eux, prenant la tête du crucifié, la lança contre les colonnes qui nous protégeaient; elle vint rouler à nos pieds. Alexis se leva, et, plein de foi, il dit :

— O Christ! on peut briser tes autels, et traîner ton image dans la poussière. Ce n'est pas à toi, fils de Dieu, que s'adressent ces outrages. Du sein de ton père, tu les vois sans colère et sans douleur. Tu sais que c'est l'étendard de Rome, l'insigne de l'imposture et de la cupidité, que l'on renverse et que l'on déchire au nom de cette liberté que tu eusses proclamée aujourd'hui le premier, si la volonté céleste t'eût rappelé sur la terre.

— A mort! à mort ce fanatique qui nous injurie dans sa langue! s'écria un soldat en s'élançant vers nous le fusil en avant.

— Croisez la baïonnette sur le vieux inquisiteur! répondirent les autres en le suivant. — Et l'un d'eux, portant un coup de baïonnette dans la poitrine d'Alexis, s'écria : — A bas l'inquisition!

Alexis se pencha et se retint sur un bras, tandis qu'il étendait l'autre vers moi, pour m'empêcher de le défendre. Hélas! déjà ces insensés s'étaient emparés de moi et me liaient les mains.

— Mon fils, dit Alexis avec la sérénité d'un martyr, nous-mêmes nous ne sommes que des images qu'on brise, parce qu'elles ne représentent plus les idées qui faisaient leur force et leur sainteté. Ceci est l'œuvre du destin; soumets-toi, ne fais aucune résistance; Dieu t'ordonne de vivre.....

Puis, il tomba la face contre terre, et un autre soldat, lui ayant porté un coup sur la tête, la pierre du *hic est* fut inondée de son sang.

— O Spiridion! dit-il d'une voix mourante, ta tombe est purifiée! O Angel! fais que cette trace de sang soit fécondée! O Dieu! je t'aime, fais que les hommes te connaissent!....

Et il expira. Alors une figure rayonnante apparut auprès de lui, et je tombai évanoui.

GEORGE SAND.

L'ARABIE.

PREMIÈRE PARTIE.

M. Fulgence Fresnel, savant orientaliste français, résidant depuis plusieurs années en Égypte, s'est occupé à recueillir des documens relatifs à l'histoire des Arabes avant l'islamisme (1). Il a publié plusieurs extraits des poètes arabes antérieurs à Mahomet; on sait qu'en Orient les poètes sont d'ordinaire les seuls historiens. Le morceau qu'on va lire, extrait d'un ouvrage considérable, est à la fois un tableau des mœurs des tribus arabes et un exposé de leur situation politique actuelle.

Dans une lettre que j'adressai en 1836 à l'Académie des Inscriptions pour provoquer la publication du texte d'Ibn-Abd-Rabbouh, je signalais une section de son ouvrage intitulé *Woufoûd* (députations), où l'on trouve des renseignemens curieux sur les relations des anciens Arabes avec les rois de Perse de la dynastie Sassanide. Quelques personnes, en dedans et en dehors de l'Académie, exprimèrent le désir de voir une partie de ces documens traduits en français, et je promis, à M. Mohl en particulier, d'en donner un extrait aussitôt que j'aurais pu collationner deux copies du même texte. Cette condition étant aujourd'hui remplie, il ne me reste plus qu'à tenir ma promesse.

Le morceau que j'ai choisi n'est réellement qu'une amplification; mais, comme il appartient à une époque très reculée, il a pris rang

(1) *Lettres sur l'histoire des Arabes*, chez B. Duprat, libraire, rue du Cloître-Saint-Benoît.

parmi les traditions du paganisme. C'est en cette qualité, et non en qualité d'amplification, qu'il nous est donné par le compilateur de Cordoue, sur l'autorité du célèbre *râwî*, Abou'lmoundhir Hischâm, plus connu sous le nom d'Ibn-Alkalbiyy. Le tableau double qu'il nous offre de la vieille civilisation arabe, considérée sous deux faces opposées, mais également vraies, me paraît d'ailleurs une bonne introduction à l'étude de la civilisation moderne, qui, sur beaucoup de points, coïncide avec l'ancienne. On sait que les nations de l'Orient se distinguent des autres par la persistance de leurs usages, et il est vrai de dire qu'il y a en Arabie de vastes régions où les mœurs n'ont point changé dans un espace de treize siècles. Je suis convaincu que l'on peut se faire une idée assez juste des Anazèh (au nord de la péninsule) et des Arabes Yâfè (les maîtres actuels du Hadramant) en lisant ce que j'ai retracé de l'histoire des Arabes avant l'islamisme. Ces deux grands peuples Anazèh et Yâfè, derniers représentans de l'indépendance arabe et de la majesté abrahamique, séparés l'un de l'autre par un espace immense et d'innombrables tribus étrangères à leur nationalité, ces deux grands peuples qui s'ignorent l'un l'autre, quoiqu'ils parlent la même langue, sont cependant bien loin d'offrir une ressemblance parfaite; mais ils n'en sont pas moins très arabes, chacun dans leur sens seulement: — chez Yafè, c'est le principe vindicatif qui domine, — chez Anazèh le principe généreux. — Quant aux tribus qui ont subi des invasions, et se sont trouvées en contact forcé avec les Turcs, elles sont déchues de soixante pour cent.

J'ai eu pour le texte d'Ibn-Abd-Rabbouh, dont je donne aujourd'hui la traduction, deux manuscrits, dont l'un est ma copie du *Kitâb-alickd*, et l'autre une compilation de peu de valeur, une sorte d'histoire universelle en un volume, où le texte du Cordouan se trouve inséré en entier. Je me propose de l'envoyer au *Journal asiatique*, afin qu'on puisse le comparer avec celui de l'exemplaire barbaresque récemment acquis par la Bibliothèque du roi.

En lisant la version suivante, il faut se reporter au commencement du VIIe siècle de notre ère. Des deux personnages que le râwî met en scène, l'un est Khosrou-Parwîz, petit-fils de Khosrou-Anouschirwân, ou Chosroès-le-Grand, roi de Perse; l'autre est un petit prince arabe nommé Noumân, et surnommé Abou-Ckâboûs, qui régnait sur les tribus de l'est, autant qu'on peut régner sur des Bédouins, mais relevait du roi de Perse. Sa résidence était à Hîrah, ville située au bord de l'Euphrate. Le prince himyarite (ou homérite) dont ces deux personnages font mention, est Sayf, fils de Dhou-Yazan, roi

du Yaman, qui, chassé de ses états par les Éthiopiens, vint implorer le secours de Chosroès-le-Grand. Selon Aboul-Féda, ce fut à l'aide des auxiliaires persans qu'il reconquit son royaume; mais, selon Noumân, l'un de nos interlocuteurs, ce seraient les Arabes du désert qui auraient délivré le Yaman du joug éthiopien.

Extrait du Kitâb-Alickd.

Suivant Alckatâmiyy, qui s'appuyait de l'autorité d'Ibn-Alkalbiyy, Noumân, roi de Hîrah, se trouvait à la cour du roi de Perse en même temps que les ambassadeurs de Byzance, de l'Inde, de la Chine, etc. Ces étrangers discourant à qui mieux mieux de la puissance de leurs maîtres, du nombre de leurs places fortes, de la grandeur et de l'opulence de leurs villes, Noumân prit à son tour la parole, et se mit à exalter les Arabes au-dessus de tous les peuples du monde, y compris les Perses.

L'orgueil impérial de Chosroès fut offensé de cette prétention. « Noumân, dit-il au roi de Hîrah, j'ai été à même de comparer l'état civil et politique des Arabes avec celui des autres peuples dont je reçois annuellement les députations. — Or, j'ai remarqué chez les Grecs un bel ensemble, une puissance politique du premier ordre, une multitude de villes grandes et petites, de superbes édifices, et une religion (*une loi*) qui détermine le licite et l'illicite, réprime l'insolence et bride la témérité. — J'ai trouvé les Hindous en possession d'une partie de ces avantages et de beaucoup d'autres, tels qu'un pays bien arrosé, une immense richesse végétale, des fruits exquis, des parfums, une population considérable, une industrie merveilleuse, des mœurs douces, des préceptes d'une haute sagesse (*de grands systèmes philosophiques*), des méthodes de calcul parfaitement exactes (1). — Chez les Chinois, j'ai admiré la puissance du lien social, la multitude et la perfection des arts manuels, des machines de guerre (*de l'artillerie* (2)) et des ouvrages en fer. — Enfin, chez tous ces peuples, je vois un gouvernement régulier : tous obéissent à un roi. — Les Turcs même et les Khazars (*des bords de la mer Caspienne*), nonobstant leur pénurie, la stérilité de leurs campagnes, le

(1) Ce passage est précieux à cause de son ancienneté. Il confirme l'opinion, admise aujourd'hui par quelques savans, que l'algèbre n'est point une invention des Arabes, comme l'ont cru presque tous nos géomètres, mais un emprunt fait par les Arabes aux Hindous.

(2) Dans un mémoire lu par feu M. Abel Rémusat à l'Académie des Inscriptions, ce savant prouva d'une manière très plausible qu'il y avait des bouches à feu dans l'armée tartaro-chinoise qui envahit l'est de l'Europe, vers le commencement du XIIIe siècle.

petit nombre de leurs places fortes, et le dénument où ils vivent des premiers dons de la civilisation, de bonnes habitations et de bons habits; — malgré cette infériorité, les Turcs et les Khazars ont, en commun avec les peuples dont je viens de parler, l'avantage d'obéir à un roi, qui les rassemble autour de lui, et veille à leur salut. — Mais quant aux Arabes, je cherche en vain chez eux une seule de ces bonnes choses. Je ne leur vois ni spirituel, ni temporel, ni force, ni stabilité; et rien ne prouve mieux la bassesse de leur rang dans l'échelle des familles humaines que le genre de vie qu'ils ont choisi, genre de vie peu différent de celui des bêtes fauves et des oiseaux de proie, avec lesquels ils font société. Ajoute à cela qu'ils tuent leurs enfans au berceau, de peur de les voir mourir de faim; qu'ils se font perpétuellement la guerre de tribu à tribu, et s'entrepillent et s'entr'égorgent pour avoir de quoi manger; qu'ils sont déshérités de toutes les jouissances de la vie : beaux habits, bonne cuisine, bons vins, divertissemens, toutes choses inconnues aux Arabes. C'est au point que ceux d'entre eux qui se piquent de délicatesse et tiennent au plaisir de la table, n'ont rien trouvé de plus exquis que la viande de chameau, viande lourde, de mauvais goût, et qui engendre une maladie particulière (*une éruption cutanée*). — Si quelque Bédouin s'est trouvé dans le cas de recevoir un étranger sous sa tente, et de lui offrir un morceau, on en parle dans le désert comme d'une action sublime; les poètes arabes vantent à toute outrance la généreuse hospitalité du Bédouin : c'est une gloire pour sa tribu. — Voilà les Arabes, ô Noumân! Je dois cependant faire une exception en faveur de cette famille des Tanoukhides (*la famille himyarite qui régnait sur le Yaman au commencement de l'islamisme*), dont mon aïeul (*Chosroès-le-Grand*) a relevé le sceptre et posé l'empire sur des bases solides, qu'il a délivrée de son ennemi (*l'usurpateur éthiopien*), et qui, jusqu'à ce jour, conserve tous ses avantages. On voit d'ailleurs, dans ses états, quelques monumens, des villes fortes, des cités florissantes; enfin, quelque chose d'analogue aux ouvrages humains. Mais pour vous autres Bédouins, cancres, hères et pauvres diables, j'aurais cru que la conscience de votre misère vous eût engagés à vous effacer, autant que possible, en présence de ceux qui jouissent de tous les avantages dont vous êtes privés. Point! Vous vous redressez, vous vous glorifiez, vous aspirez à la prééminence! Voilà ce qu'on ne peut tolérer. »

Noumân répondit :

« Que Dieu accroisse la prospérité de ton empire! Il est sur la

terre une nation que ses brillantes destinées placent au-dessus de tout parallèle, et c'est celle que tu gouvernes. Cette nation à part, j'ai réponse à toutes les accusations du roi, et crois pouvoir établir la supériorité des Arabes, sans contradiction ni démenti donné aux paroles royales. Rassure-moi contre les effets de ta colère, et je m'expliquerai.

— Parle, dit Chosroès, tu n'as rien à craindre.

— En ce qui concerne ton peuple, reprit Noumân, on ne peut lui contester la prééminence. Il a tout pour lui, les dons de l'intelligence, un vaste territoire, une grandeur politique universellement sentie, enfin la faveur insigne que Dieu lui a faite de vivre sous tes lois et les lois de tes ancêtres. Mais après cette nation, que tant d'avantages mettent hors de ligne, je n'en vois pas une qui puisse supporter la comparaison avec les Arabes, pas une sur qui les Arabes ne l'emportent...

— Ne l'emportent! Et en quoi? interrompit Chosroès.

— En indépendance, en beauté, noblesse, générosité, poésie et proverbes, force et pénétration d'esprit, en dédain de tout ce qui est bas, horreur de toute espèce de joug, probité, fidélité aux engagemens. Libres comme l'air, ils sont, depuis des siècles, les hôtes et les amis des Chosroès, de ces grands rois qui ont conquis tant de provinces, parqué tant d'esclaves, mené tant d'armées à la victoire et fondé un si vaste empire. Ces illustres monarques se sont contentés de l'amitié des Arabes et n'ont cessé de les honorer; car nul ne fut assez téméraire pour attenter à leur indépendance. — Leurs chevaux sont leurs forteresses, la terre est leur lit, le ciel leur toit; pour remparts ils ont leurs sabres, pour attirail de guerre la constance, bien différens des autres peuples, dont la force et la défense sont représentées par des monceaux de pierre et de boue, des fossés et des tours. — Quant à leurs personnes, il suffit de les voir pour les préférer aux Hindous à la peau brûlée, aux Chinois informes et chafouins, aux Turcs à la face repoussante (1), aux Grecs si vermeils qu'on les prendrait pour des écorchés. — Leurs généalogies, qui sont leurs titres de noblesse, et l'importance qu'ils y attachent, suffiraient pour les distinguer de toutes les autres nations. Car vous ne trouverez pas un peuple, en dehors de l'Arabie, qui n'ait oublié une portion énorme de ses origines, à tel point que si vous demandez à un autre qu'à un Arabe le nom de son bisaïeul ou seulement de son aïeul, il y a tout à parier qu'il ne pourra pas vous le dire. Par contre, vous ne trouverez point chez nous un seul homme qui ne puisse nommer ses

(1) Il s'agit ici des Turcs orientaux, qui ont le type tartare.

ancêtres, jusqu'à la vingtième génération, sans omettre un seul degré. C'est par ce moyen qu'ils conservent le souvenir du passé et la connaissance de leurs affinités, en sorte que chez les Bédouins personne ne peut s'imposer à une autre famille que la sienne, ni prétendre à un autre qu'à son père. — La générosité, et particulièrement la générosité hospitalière, est une vertu arabe; le pauvre Bédouin, qui ne possède en ce monde qu'une chamelle et son petit, sur quoi repose toute sa subsistance, recevant inopinément un voyageur anuité, qui se contenterait d'une bouchée arrosée d'une gorgée de lait, n'hésite pas à faire à l'étranger le sacrifice de sa chamelle, et consent à perdre tout son temporel pour acquérir en échange le renom d'homme généreux, d'homme qui traite bien son monde. — Leur langue, avec tout ce qui s'y rattache, poésie, maximes philosophiques, etc., est un des plus beaux présens que le ciel ait faits à la terre. Rien de plus nombreux, de plus varié, de mieux cadencé que la poésie arabe; rien de plus doux à l'oreille que ses rimes; c'est la perfection du langage métrique. Ajoutez à cela l'intelligence du poète et des auditeurs, qui ont tous des connaissances pratiques, savent lancer un proverbe dans l'avenir, excellent dans les descriptions, et trouvent dans leur répertoire de mots ce que l'on chercherait vainement dans tout autre. — Leurs chevaux sont, d'un consentement universel, les plus beaux chevaux du monde, leurs femmes sont les plus chastes des femmes, leurs vêtemens les plus gracieux qui se puissent imaginer, leurs mines des mines d'or et d'argent, les cailloux de leurs montagnes des onyx, leurs dromadaires la meilleure monture de voyage, la seule avec laquelle on puisse traverser un désert.—Quant à leur religion et aux lois qui en dérivent, ils les environnent d'un respect profond et s'y soumettent avec une obéissance absolue. Ils ont des mois sacrés (*mois de trève*), un territoire sacré (*où le meurtre est interdit*), une maison (*un temple, la Kabah*) où ils se rendent en pèlerinage, célèbrent leurs mystères et immolent leurs victimes. Là, un Arabe rencontrera le meurtrier de son père ou de son frère; il ne tiendra qu'à lui de se venger, et pourtant il n'en fera rien, parce que l'honneur et la religion lui interdisent la vengeance sur le territoire sacré. — En ce qui concerne leur bonne foi et la sainteté de leurs engagemens, il suffira, pour en donner une idée, de dire qu'ils se croient liés par un regard, par un geste, dont le sens est connu, — à tel point que l'obligation née de ce geste ne peut finir qu'avec la vie de celui qui l'a contractée. Un Arabe, faisant un emprunt, ramassera une buchette à l'endroit où il se trouve, et la donnera en gage au créancier, et le

créancier s'en contentera, parce qu'il sait que cette buchette vaut une obligation par-devant témoins. — Un homme du désert apprend que quelqu'un, après avoir invoqué sa protection, est tombé sous le coup d'un ennemi, loin du lieu où se trouvait le protecteur invoqué : celui-ci se croit tenu de poursuivre le meurtrier jusqu'à extinction de la tribu d'où le coup est parti, ou de la tribu outragée dans son protectorat. — Un homicide, un homme poursuivi par la haine ou la justice, vient se réfugier dans une famille avec laquelle il n'a aucune relation de parenté, où l'on n'avait jamais entendu parler de lui. N'importe; il est accueilli. De ce moment, la vie du réfugié devient pour cette famille quelque chose de plus précieux que la vie de ses membres, et ses intérêts passent avant les leurs. — Quant au reproche que tu fais aux Arabes de tuer leurs enfans au berceau pour ne pas les voir mourir de faim, il faut observer que les seuls enfans du sexe féminin sont exposés à une mort violente, et que le motif qui engage quelques parens à s'en défaire est — ou la crainte qu'une fille en grandissant ne devienne l'opprobre de sa famille, — ou une jalousie outrée, une pudeur excessive, qui n'est pas rare chez les Arabes. L'homme qui marie sa fille a honte de la livrer à son époux; il lui est pénible de voir passer son enfant dans les bras d'un étranger qui aura le droit de la fouler. — Tu as dit que le mets le plus exquis des Arabes est la viande de chameau, et tu l'as représentée comme une nourriture grossière. Apprends, ô roi, que si la plupart des Bédouins rejettent les autres viandes, c'est qu'ils les jugent fort inférieures à celle du chameau : ce que vous estimez, ils le méprisent, et voilà tout. Le chameau représente à la fois leur monture et leur nourriture. Sous ce dernier aspect, il leur offre le lait le plus délicat que l'on connaisse, et la viande la plus abondante, la plus succulente, la plus grasse, la plus tendre et la plus salutaire; car, sous quelque rapport qu'on la compare aux autres viandes, on reconnaît que l'avantage est de son côté. — Les guerres intestines, les courses déprédatrices de tribu à tribu, constituent l'existence normale des Arabes, et il est certain qu'ils préfèrent cet état violent à un gouvernement régulier dont la première condition serait d'obéir à un roi. Mais cette préférence prouve en leur faveur; car si les autres sociétés se soumettent à l'autorité d'un seul homme, c'est de leur part un aveu de faiblesse. Les individus dont ces sociétés se composent ne lui confèrent la puissance souveraine que parce qu'ils se sentent incapables de se gouverner eux-mêmes, de se faire respecter les uns des autres et de l'étranger. La crainte d'être envahis les engage à se donner pour

maître un de leurs grands, c'est-à-dire un des hommes les plus considérables et les plus capables de leur société. Il leur rend la justice et commande leurs armées, et sa noblesse est mise fort au-dessus de celle des autres, ou plutôt il est le seul homme de son royaume en qui résident noblesse et dignité. Mais dans les sociétés arabes, rien de si commun que les vertus royales. La générosité, la droiture, la grandeur d'ame et le courage sont chez eux des qualités si vulgaires, qu'ils se disent tous rois. Pas un qui consente à payer tribut à qui que ce soit, ou dont l'ame ne se soulève à la pensée d'une soumission qu'il assimile à l'esclavage. — Après avoir exprimé ton opinion sur les Arabes considérés en masse, tu as fait une exception en faveur de ceux du Yaman. O Kiorâ! (1) ton aïeul et ton père (2) savaient ce que vaut un roi de Himyar, et le roi de Himyar (3) sait ce que valent les Arabes du désert. Vaincu par l'Éthiopien et chassé de son royaume, quand le roi de Himyar vint implorer le secours de ton aïeul, il lui parut si chétif, que le grand Anouschirwân ne daigna point armer pour lui. Alors il se tourna vers ses voisins du désert, qui, fort heureusement pour lui, répondirent à son appel; car, s'il n'eût trouvé chez eux des gens capables de faire le coup de lance, de harceler les *ahhrâr* (*les Persans*) et de charger à fond les *kouffâr* (*les Éthiopiens*), il n'eût jamais revu ses états. »

Chosroès admira l'éloquence de Noumân, et lui fit donner, en le congédiant, un habillement complet tiré de la garde-robe impériale.

Ce tableau, tracé il y a douze siècles, est encore ressemblant (sauf un seul trait, l'infanticide) partout où les Turcs n'ont point pénétré, c'est-à-dire sur un territoire égal à la somme des superficies de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. On peut même dire que le type originel n'est pas complètement effacé sur les points où l'invasion s'est assise victorieuse.

La puissance de Mohammed-Aly s'étend du nord au sud de l'Arabie sur une longueur presque entièrement littorale de cinq à six cents lieues communes de France, mais manque de profondeur, si ce n'est de Médine à Deriyyèh, capitale des Wahhâbites orientaux. C'est une ligne dans le sens géométrique, une véritable puissance linéaire, du

(1) *Kiorâ* est la forme arabe du nom persan *Khosrou*, dont les Grecs de Byzance ont fait *Chosroès*.

(2) L'aïeul du roi est Khosrou-Anouschirwân ou Chosroès-le-Grand, et son père est Hourmouz ou Hormisdas IV.

(3) Le roi de Himyar est Sayf, fils de Dhou-Yazan. Selon Aboulfeda, les secours accordés à ce prince par le roi de Perse se bornèrent à quelques centaines de malfaiteurs ramassés dans les prisons.

milieu de laquelle part une autre ligne qui divise l'Arabie de l'ouest à l'est, et cherche le golfe Persique. Dans l'intérêt de tous comme dans le sien, Mohammed-Aly devrait se contenter de la première. Il est bien évidemment le gardien obligé des deux villes saintes, la Mecque et Médine, et le gendarme-né des deux grandes routes qui y aboutissent, l'une d'Égypte, l'autre de Syrie. Mais je me hâte d'observer que ces deux grandes routes, parallèles sur les trois quarts de leur longueur, peuvent se réduire à une seule, à partir de l'Ackabah au nord du golfe élanitique, ce qui n'allongerait que d'une quantité insignifiante le voyage des pèlerins de Damas. — Aujourd'hui, les communications sont parfaitement libres entre le Caire et la Mecque, et la route est si sûre, qu'un voyageur européen, sans autre escorte que son guide et sans autre arme offensive ou défensive que le courbâdje qui lui sert à accélérer l'amble de son dromadaire, peut aller de relais en relais, depuis les bords du Nil jusque dans le cœur du Hidjâz, jusqu'à Tâïf, le jardin de la Mecque, aussi tranquillement qu'il pourrait faire trois cents lieues en Europe, à travers les contrées où la police est véritablement protectrice.

Les tribus échelonnées sur le littoral occidental, depuis l'Ackabah jusqu'à Djeddah, terme de mon premier voyage en Arabie, sont réduites à un territoire si aride, si improductif, que de tous temps elles ont dû chercher un supplément de bien-être dans le droit évident et imprescriptible (aux yeux du Bédouin) de rançonner les caravanes, et en général elles l'ont exercé avec succès. Mais ici-bas le fait l'emporte sur le droit, et si, comme à présent, il n'y a plus de voyageur à dévaliser, plus de caravane à rançonner, il ne reste aux Hawâïtât, aux Béli, aux Djouhaynah, aux Harb, que la ressource des temps héroïques, c'est-à-dire les *ighârât* (expéditions), ou, comme on dit aujourd'hui chez les Béli, le *nahb* (la déprédation), par quoi il faut entendre des courses lointaines et périlleuses, ayant pour objet d'enlever le plus de chameaux que l'on peut aux tribus avec lesquelles on n'est point en relations d'amitié. Nos Bédouins de la grande route du Haddj ne s'en font pas faute et je le conçois; car les profits licites qu'ils peuvent obtenir en qualité de chameliers (et ce sont les seuls) ne suffisent point à la satisfaction de leurs besoins. La location de leurs chameaux couvre à peine l'achat du riz qui forme la base de leur nourriture; et quoique leur équipement n'ait rien de somptueux, je ne sais où ils trouvent de quoi l'entretenir. Voilà les hommes que Mohammed-Aly a mis à la

raison. Il a eu fort à faire avec ceux de la montagne de Yanbo, qui font partie de la grande famille de Harb, et occupaient un poste jugé inexpugnable par le fameux Saoûd; mais enfin le lieutenant-général du vice-roi dans le nord du Hidjâz, Khourschid-Pacha, en est venu à bout l'an dernier, et les caravanes sont désormais affranchies du lourd tribut qu'elles payaient encore naguère aux Arabes de la Péninsule.

Ce résultat devrait suffire au vice-roi, mais, de fait, ne suffit point à son ambition. *Elle* veut l'Arabie tout entière (moins les contrées sur lesquelles la compagnie des Indes a étendu son protectorat, car je crois le pacha assez sensé pour ne point entrer en compétition avec une puissance européenne du premier ordre). A cet effet, l'ambition de son altesse soutient, depuis plus de vingt ans, une guerre dont les résultats, quelque *heureux* qu'on les suppose, seront toujours nuls relativement aux dépenses qu'elle entraîne, et dont le caractère le plus tranché est de ne jamais offrir rien de définitif dans quelque phase qu'on la considère.

Au moment où je mis le pied sur le sol d'Arabie, à Yanbo (septembre 1837), Ismaïl-Bey venait d'essuyer une déroute complète dans le Nadjd, et Khourschid-Pacha avait eu beaucoup de peine à contenir les Arabes de la vallée de Safra, sur la route de Médine à la Mecque. Le chef des Wahhâbites de l'Assîr, instruit de la déconfiture des Turcs, dans le Nadjd, prit bientôt une attitude menaçante, et à son instigation, les Arabes de Ghâmid, Zahrân, etc., autrefois soumis par Mohammed-Aly, refusèrent de payer le tribut. On eût dit que l'Arabie allait échapper au pacha. Les habitans des villes occupées par ses troupes ne prenaient pas même la peine de dissimuler leur joie. — Dix mois après, toutes les tribus révoltées étaient rentrées sous son obéissance; mais le fait est que dans tout ce laps de temps, et à travers toutes ces oscillations, la situation relative des Arabes et des Turcs, n'a point changé d'une quantité appréciable, parce que ni les uns ni les autres ne savent tirer parti d'un succès obtenu pour en obtenir de nouveaux. On conçoit qu'entre ennemis de cette force, un événement militaire a beaucoup moins de gravité qu'entre nous autres Européens, et qu'en Arabie, une bataille gagnée ou perdue ne tire pas à conséquence. Les choses en sont à ce point que Mohammed-Aly restant à la tête des affaires, il n'y a danger ni pour l'Arabie d'être conquise, ni pour les Turcs d'être expulsés des points qu'ils occupent sur le littoral de la mer Rouge (je

comprends la Mecque et Médine dans le littoral). On ne saurait donc trop déplorer les pertes énormes que le vice-roi fait annuellement en argent et en hommes pour étendre sa puissance vers l'intérieur.

Le cercle vicieux dans lequel il tourne et se débat depuis vingt ans est celui-ci : Pour conduire une armée à la conquête de l'Arabie, il faut plus de chameaux que de soldats, et pour avoir les chameaux, il faut être maître de l'Arabie.

La question de la conquête est invinciblement ramenée à une question de transports, et celle-ci ne peut être résolue que par la conquête.

Le but immédiat et avoué du vice-roi en cherchant à étendre sa domination sur les Arabes, est d'obtenir des soldats. A cet effet il paie des Maugrebins et des Arnautes, sacrifie des Syriens et des Égyptiens, avec une persévérance digne d'un meilleur but. Les troupes régulières réparties dans le Hidjaz et le Yaman (1) forment à présent un ensemble de vingt mille hommes, auxquels il faut joindre environ dix mille hommes, cavalerie maugrebine ou infanterie turque, et quelques bouches à feu. Tout cela est plus que suffisant pour conserver le terrain acquis et achever l'occupation du Yaman occidental, y compris Sanâ. Mais le double et le triple, *sans moyens de transport*, n'avanceraient pas d'une étape la conquête de l'Arabie.

Le gouvernement civil et militaire du Hidjâz et du Yaman appartient nominalement à un neveu du vice-roi, Ahmed-Pacha, — mais se trouve, par le fait, divisé en trois pachaliks : — celui du nord, dont le siége est à Médine, et qui embrasse, ou plutôt voudrait embrasser, le Nadjd proprement dit, la patrie du cheval et du chameau; — celui du centre, dont le siége est la Mecque; — et celui du Yaman, dont le siége est tantôt à Mokha, tantôt à Hodaydah.

Khourschid-Pacha, Géorgien, ci-devant mamelouk de son altesse, commande le corps d'armée du nord et gouverne Médine.

Ahmed-Pacha, le général en chef, gouverne la Mecque.

Son frère, Ibrahim-Pacha-le-Jeune, occupe le Yaman. Au moment où je quittais l'Arabie, ce dernier venait de prendre Taëzz et Odayn, il n'attendait qu'un renfort pour faire son entrée triomphante à Sanâ.

Le caractère le plus saillant des Arabes qui se trouvent aujourd'hui, de gré ou de force, en rapport avec les Turcs, est l'amour du

(1) C'est ainsi que l'on désigne la portion de l'Arabie occupée par les Turcs, et souvent même l'Arabie entière. Cette désignation, fort indéterminée, répond à la dénomination non moins vague de *Saba* et *Dedân*, que l'on rencontre si souvent dans la Bible, car ni les Hébreux ni les Arabes n'ont eu un mot équivalent à celui d'*Arabie*.

riyál, ou dollar, ou tallari; en bon français l'amour de la pièce de cinq francs. Ahmed-Pacha, qui connaît parfaitement ce faible des Arabes, et qui préfère les voies de conciliation à l'emploi de la force, a déjà versé dans le Hidjâz un capital immense. Que lui importe l'épuisement du trésor? c'est son oncle qui paie. En cas de décès de cet oncle, il n'aurait garde de venir au Caire réclamer sa part de l'héritage; son cousin, Ibrahim-Pacha-l'Ancien, lui fait une peur trop horrible. Qu'on lui garantisse son petit royaume de la Mecque en pur viager, et il sera au comble de ses vœux; il ne cherchera même pas à s'arrondir, si cela peut faire ombrage à son redoutable cousin. Pour le moment, sa grande affaire est de gagner le cœur des Arabes, et je crois qu'il a obtenu, en ce genre, tout le succès auquel un étranger pouvait raisonnablement prétendre. Quoique les Arabes tiennent beaucoup à leur nationalité, ils ne repoussent jamais l'or de l'étranger. Peut-être même plusieurs d'entre eux, au moins, dans le Hidjâz, préféreraient-ils le gouvernement d'un osmanli généreux à celui d'un shérif exacteur. Mais Ahmed-Pacha ne devrait pas perdre de vue que l'amitié de ces Arabes-là (qu'il faut bien se garder de confondre avec les Arabes indépendans, tels que les Anazèh ou les Yâfè) se conserve précisément comme elle s'acquiert, c'est-à-dire avec de l'argent, et que le jour où, le trésor de son oncle lui étant fermé, il ne pourra plus alimenter la cupidité de ses chers amis, il lui faudra dire adieu à leur amitié. Ne parlons que de ce qui se passe sous nos yeux. Recevant d'une main les largesses d'Ahmed (1), ils tendent l'autre à son ennemi de l'Assîr, aussitôt que la chance paraît tourner en sa faveur. Notre pacha en a fait l'expérience dans la dernière campagne, dont le succès, fort heureusement pour lui, ne dépendait point de ses misérables alliances; et l'on dirait qu'enfin il a ouvert les yeux, puisqu'il s'est décidé à frapper sur la tribu de Zahrân une contribution de douze mille tallaris (écus d'Autriche). Puisse cette somme être consacrée à nourrir, à vêtir ses pauvres soldats, qui, trop souvent, manquent du nécessaire, et ont été presque toujours sacrifiés aux exigences du peuple conquis. Ahmed-Pacha ne peut pas ignorer que c'est au dévouement de ses Égyptiens qu'il doit le recouvrement d'une portion de son territoire (2).

(1) Le général en chef de l'armée d'Arabie souffre que les Bédouins l'appellent Ahmed tout court, et le traitent avec la dernière familiarité. Le même homme, recevant un colonel de son armée qui a peut-être une communication importante à lui faire, le laissera deux heures debout avant de lui adresser un mot.

(2) L'événement auquel je fais allusion est la dernière victoire remportée sur Aïd-Ibn-

Khourschid-Pacha a suivi dans le nord du Hidjâz un système diamétralement opposé à celui du généralissime Ahmed-Pacha; et quoique les sommes mises à sa disposition soient fort inférieures à celles que le neveu de son altesse peut gaspiller impunément, l'autorité de ce lieutenant-général, Khourschid, était plus solidement établie à Médine lors de mon départ (avril 1838), que la royauté du petit roi Ahmed à la Mecque.

Ibrahim-Pacha, du Yaman, est jeune et inconsidéré au superlatif, et rien, dit-on, n'égale le dénuement de ses soldats; mais ce jeune homme est entreprenant; et pour peu qu'on lui envoie de recrues et de vivres, il aura bientôt achevé la conquête du Yaman occidental, qui n'est point à dédaigner.

Avant d'aller plus loin, je crois devoir rappeler ce que j'ai dit ou donné à entendre dès le début : — que relativement à la superficie de la péninsule arabique, toute cette puissance turque n'est qu'une lisière. Au-delà de la lisière occupée par les Turcs, les schaykhs, imams ou sultans arabes ne relèvent que de Dieu et de leur épée.

Je voudrais être en état de tracer un tableau synoptique des nombreuses tribus répandues sur une contrée si vaste, si peu connue et si digne de l'être, alors même qu'elle n'aurait d'autre titre à notre intérêt que la persistance des mœurs patriarcales dans une partie considérable de sa population. Mais je n'ai visité jusqu'à présent qu'un très petit nombre de points; et quoique j'aie pris des renseignemens sur beaucoup d'autres, je me suis occupé presque exclusivement des faits qui se rattachent à l'ancien état de choses, et peuvent servir de commentaire aux vieilles traditions. La découverte de la langue des Homérites, qui se parle encore à Mirbât et Zhafâr, et où je retrouve nombre de mots hébreux, était pour moi quelque chose de plus intéressant que les rapports des Arabes modernes avec les Turcs ou les Anglais. Toutefois, comme il est impossible de faire abstraction complète des choses au milieu desquelles on se trouve, j'ai été forcé, jusqu'à certain point, de m'occuper des intérêts vivans, et je rends compte aujourd'hui de ce que j'ai appris, pour ainsi dire, malgré moi.

La population de l'Arabie se divise tout naturellement en trois classes bien tranchées : — celle des villes, qui se compose, comme partout, d'hommes de loi, négocians, propriétaires, artisans, etc.; — celle des campagnes cultivées, qui, en général, se groupe en vil-

Mouri, chef des Wahhâbites de l'Assîr, victoire qui a remis les choses sur l'ancien pied, et date des premiers jours du mois de mai 1838. A la suite d'une bataille où il a été mis en déroute, le chef de l'Assîr s'est retiré dans sa montagne, où il est en sûreté *comme devant*.

lages; — et celle des déserts qui mène la vie nomade. — Cette dernière division, la plus intéressante de beaucoup, a échappé de tous temps aux dominateurs étrangers, du moins dans l'intérieur de la péninsule; mais cet avantage ne lui appartient pas exclusivement. Une fraction très notable de la population agricole conserve et paraît devoir conserver son indépendance. J'ai principalement en vue celle de l'Assîr, pays de montagnes, situé entre le Hidjâz, le Tihâmah et le Yaman, proprement dit. Ceux qui ont suivi les affaires d'Orient savent que cette montagne, attaquée trois ou quatre fois et envahie une fois, mais inutilement, résiste toujours et promet de résister long-temps aux efforts du vice-roi.

Peu de personnes, en dehors du Hidjâz et du Yaman, comprenaient la nécessité de s'acharner sur des montagnards, dont il n'y a rien à tirer; mais en Arabie, mais près du théâtre de la guerre, pas un Arabe, pas un Turc, qui ne conçoive et n'affirme que dans l'occupation militaire du Hidjâz et du Yaman, la chose importante et difficile est la conquête de l'Assîr.

Pauvres, belliqueux, jaloux au plus haut degré de leur vieille indépendance, les *Suisses* de l'Assîr demeurèrent pendant des siècles étrangers au mouvement religieux qui poussa tant d'arabes à s'enrôler sous la bannière du prophète mecquois, et à porter sa religion et leur langue jusqu'aux extrémités de l'Occident. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que l'islamisme pénétra dans leurs montagnes sous la forme véritablement protestante du Wahhâbisme, — retard d'autant plus inconcevable que l'Assîr projette ses ombres sur le berceau de Mahomet. Les usages les plus contraires au génie musulman s'étaient conservés sans opposition jusqu'à ces derniers temps chez quelques-uns de ces montagnards. Burckhardt en a révélé un auquel j'hésitais à croire; mais le témoignage de l'homme le plus grave que j'aie connu à Djeddah, et dont tous les gens de bien déplorent la perte récente, le Haddj Sâlim Bânâmeh, ne me permet pas de douter de la vérité du fait. — Dans une certaine tribu de l'Assîr, le *droit du voyageur* était mieux établi que ne l'a jamais été en Europe le droit du seigneur. — Du côté de Djézân la circoncision est quelque chose d'atroce. Elle se pratique sur l'adulte, et la fiancée est présente; s'il trahit par un gémissement, par un geste, par la moindre contraction des muscles de la face, la douleur horrible qu'il ressent, la fiancée déclare aussitôt qu'elle ne veut pas d'une fille pour époux. Il s'agit pour le jeune homme d'être écorché vif; on lui arrache *tout* le cuir chevelu, et le pénis est dépouillé dans *toute* sa longueur : — une pro-

portion notable de la population mâle meurt des suites de cette opération.

On conçoit que des hommes qui ont voulu et pu conserver de pareilles mœurs à travers le développement de la civilisation musulmane, doivent tenir singulièrement à leur nationalité et ne sont pas faciles à réduire. Ce sont d'ailleurs d'incommodes voisins, qui détestent les Turcs aussi cordialement qu'un bon huguenot le pape, et ne laissèrent jamais échapper une occasion (par eux jugée favorable) de fondre, ou sur le Haram (le territoire sacré) au nord, ou sur le Yaman au midi.

La montagne du Yaman présente un aspect tout différent; c'est, à très peu près, celui que devaient offrir nos campagnes sous le régime féodal. On sait d'ailleurs que le Yaman ou l'Arabie heureuse est un pays très anciennement civilisé, — le plus anciennement civilisé peut-être de l'Arabie et du monde, et par conséquent un pays d'hommes amollis. Les Turcs en viendront d'autant plus facilement à bout, que les habitans, fatigués des guerres éternelles de leurs schaykhs, c'est-à-dire de leurs barons, ne demandent qu'à se jeter dans les bras d'un gouvernement protecteur. Et en effet, quel intérêt national peuvent prendre les cultivateurs du Yaman à des luttes dans lesquelles ils ne figurent que comme prix du vainqueur? car leurs chefs ne se battent qu'avec des soldats étrangers, de véritables *Reîtres*, attirés de l'intérieur (du Djarof ou du Hadramant) par l'appât d'une solde ou du pillage. — Enfin, dans le Yaman, il y a des villes opulentes, mais dans l'inexpugnable Assîr, rien que de misérables villages. — On veut le Yaman pour lui-même; on veut la Mecque pour elle-même; on veut l'Assîr pour n'être point inquiété dans la jouissance de la Mecque et du Yaman, et assurer la communication par terre entre Djeddah et Hodaydah; car il y a dans l'intervalle, à peu de distance de Djézân, un point où la montagne qui défie les Turcs, s'avance jusqu'à la mer, et leur barre le passage. Ce point est occupé par les Wahhâbites. A cela près, les Turcs ont tout le littoral, depuis Suez et l'Ackabah jusqu'au détroit de Bâb-al-Mandab.

Une autre partie de la conquête, partie dont la possession est encore mal assurée, mais intéresse le pacha au plus haut degré, c'est la ligne transversale qui s'étend de Médine vers le Nadjd ou le pays des Wahhâbites orientaux. Ceux-ci, que j'appellerais volontiers les Arabes par excellence, s'ils n'avaient pas subi la double influence du fanatisme puritain et de la domination turque, combinent les avantages des scénites avec ceux des cultivateurs, ont les plus beaux che-

vaux de l'Arabie, et d'innombrables chameaux (1). Mais jusqu'à présent, et quoique la conquête du Nadjd date depuis dix-huit ans, les généraux de Mohammed-Aly n'ont pas encore pu obtenir des Wahhâbites conquis le quart des moyens de transport dont ils ont un besoin absolu. En tout état de cause, les pâtres et les chameliers peuvent s'enfuir au désert avec des animaux dont le lait présente leur nourriture et leur boisson, — et le désert échappe à tous les dominateurs de la terre. — Il semble que Dieu ait voulu qu'il y eût au moins une retraite en ce monde pour l'homme qui préfère l'indépendance à tous les avantages de la civilisation.

Il me reste à envisager la question arabe sous une seconde face bien autrement grave et intéressante pour le publiciste européen que celle des progrès plus ou moins probables de la domination turque en Arabie. Que ce soit le sultan Mahmoud ou le pacha d'Égypte qui protége les deux villes saintes, et lève un impôt de douane sur les marchands américains qui vont chercher du café à Mokha, cela nous touche fort peu. Mais aujourd'hui l'Arabie est menacée d'un protectorat beaucoup plus efficace et surtout plus tenace que celui des Turcs, — le protectorat de la compagnie des Indes orientales.

Depuis que les Anglais ont repris la route des anciens dans leurs relations avec l'extrême orient, les ports de la mer Rouge ont dû fixer leur attention, et les côtes d'Arabie sont devenues pour eux l'objet d'une étude spéciale. Non contens de l'autorisation qui leur fut accordée par le vice-roi, de déposer leur charbon partout où ils voudraient et d'attacher à leurs dépôts des hommes de leur choix, ils ont voulu un port en toute propriété, — et comme Dieu veut ce que veut l'Angleterre, ils sont aujourd'hui en possession d'Aden, le meilleur de tous les mouillages d'Arabie. — Djeddah, cette vieille concierge de la Ville Sainte, a reçu, avec stupeur, dans ses murs, un consul européen vêtu à l'européenne, et les canons de la forteresse musulmane ont dû saluer de vingt-un coups le pavillon anglais arboré sur la maison consulaire.

Le port d'Aden n'appartenait ni au pacha ni au sultan Mahmoud, et l'Angleterre l'a payé de gré à gré du petit prince qui y régnait : il n'y a pas le mot à dire. Sous un point de vue général, l'on peut être certain que l'autorité de l'honorable compagnie des Indes s'établira sur le littoral de la Péninsule de la manière la plus régulière et

(1) Les bons dromadaires ou chameaux de selle ne viennent point du Nadjd, mais d'Omân, pays situé à près de quatre cents lieues de la Mecque.

la plus solide tout à la fois, et si le café du Yaman veut échapper au monopole de son altesse, il désertera Mokha et prendra le chemin de la ville anglaise. — Pour le moment, la route d'Aden n'est pas aussi sûre que celle de Mokha; mais les Anglais y mettront bon ordre.

Dans ce précis très succinct, je n'ai eu d'autre but que de donner une idée sommaire des Arabes considérés dans leurs rapports actuels avec les Turcs et les Anglais. J'ai supposé tous les antécédens connus, quoique je sache fort bien qu'ils ne le sont pas de la généralité des lecteurs. Les évènemens qui ont amené l'état de choses dont je m'occupe se trouvent relatés en grande partie dans l'ouvrage de M. Félix Mangin intitulé : *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly*.

Tout ceci n'est qu'une introduction à la relation de mon premier voyage en Arabie. Dans cette relation et les suivantes, je présenterai les faits selon l'ordre purement fortuit de leur apparition à mes yeux. Un ouvrage méthodique sur l'Arabie supposerait des connaissances qui ne peuvent s'acquérir que par un long séjour dans le pays où je viens de fixer ma résidence.

FULGENCE FRESNEL.

A LA PRINCESSE MARIE.

STANCES.

Certes, chacun le sait, la froide indifférence,
De son souffle glacé flétrit tout aujourd'hui;
Le cœur reste insensible à la peine d'autrui;
Et ce siècle d'essais, de lutte et de souffrance,
N'a de tant de travaux encor gardé pour lui
Qu'un doute amer, enfant de son expérience.

Tous les jours désormais, du triste front humain,
Se détache un rayon de la sainte auréole;
Tous les jours de nos cœurs une flamme s'envole;
Chacun, de son côté, lutte avec le destin.
Pour ceux que la douleur abat sur le chemin,
Nous n'avons ni soupirs, ni larmes, ni parole.

La douleur! et qui croit à la douleur encor?
Qui croit à la tristesse, à la mélancolie?
On nomme illusions ces anges de la vie
Qui seuls savaient pourtant le chemin du Thabor;
Et l'homme dans son sein, où la veine est tarie,
Sous la source des pleurs creuse la mine d'or.

Amour, religion, liberté, choses vaines,
En ce temps d'égoïsme où chacun tire à soi,
Où les ambitions et les publiques haines
Occupent tant les cœurs, qu'en un pareil émoi,
Nul ne trouve le temps de songer à ses peines.
Qu'importent la patrie, et le peuple, et le roi?

Cependant, en ces jours de rare sympathie,
S'il se rencontre au monde un destin malheureux
Auquel de toutes parts la foule s'associe,
Qui vienne ranimer dans notre ame engourdie
La cendre tiède encor des souvenirs pieux,
Et de suaves pleurs inonde encor nos yeux,

N'est-ce pas le destin de cette jeune femme,
Fille des rois, qui porte, à son front couronné,
Le signe glorieux de la divine flamme,
Et si jeune, à vingt ans, Seigneur, vous rend son ame,
Et meurt entre le bloc par ses mains façonné
Et le calme berceau de son fils nouveau-né;

Comme le lys royal, honneur de la prairie,
Qui tombe au jour naissant sous la main du faucheur;
Comme le son joyeux qui s'éteint et qui meurt,
Avant d'avoir fourni son temps de mélodie,
Et comme la rosée enlevée à la fleur
Par le soleil ardent qui ramasse la pluie?

Et pourtant, quel destin plus aimable et plus doux!
Quelle mélancolique et suave existence!
Comme dans un jardin, au printemps qui commence,
Vous marchiez dans la vie en souriant à tous,
Et les plus belles fleurs de gloire et d'espérance
Dans l'humide gazon semblaient s'ouvrir pour vous.

Princesse, vous aimiez votre royale mère,
Vous aimiez notre France à l'égal d'une sœur.
La muse athénienne aussi, la muse austère,
Avait pressé sur vous ses mamelles de pierre;
Et ces riches amours que vous aviez au cœur,
Vous pouviez à loisir toutes les satisfaire.

Oui, vos jours furent doux, harmonieux, sereins,
Blonde Muse de France assisé au pied du trône,
Un ciseau dans les mains, au front une couronne.
Aussi ce n'est pas vous, princesse, que je plains,
Car vous avez senti, dans vos loisirs divins,
Toutes les voluptés que l'art sublime donne.

Et cela sans remords, sans repentir amer,
Sans avoir rien appris de la sombre tristesse,
Du découragement, qui, de son bras de fer,
Terrasse les plus forts aux pieds de la déesse,
Et fait que, sans raison, dans la fièvre et l'ivresse,
On blasphème aujourd'hui ce qu'on chantait hier.

Ah! vos illusions, vous les avez gardées,
Et lorsque, sur le soir, l'archange du tombeau
A touché votre front de son triste rameau,
Alors, princesse, alors vos sereines idées
Ont remonté vers Dieu, comme, au soleil nouveau,
Les plus purs diamans des récentes ondées.

L'art vous avait donné ses trésors les plus doux;
Votre œuvre était sacrée, on oubliait pour vous
Les haines qu'ici-bas provoque le génie;
Et comme le Seigneur vous avait, dans la vie,
Placée ainsi trop haut pour avoir des jaloux,
A la Mort seulement vous pouviez faire envie.

Votre double couronne avait frappé ses yeux;
Tant de gloire et d'éclat faisait sa convoitise,
Et tandis que de loin, la nation éprise,
Poussait en chœur vers vous sa louange et ses vœux,
Comme une ombre, la Mort vous suivait en tous lieux,
Sous les ombrages verts, au théâtre, à l'église;

Et pour être plus libre à vous faire sa cour,
Elle vint se placer entre la multitude
Et votre bloc de marbre, hélas! et chaque jour
Elle éloignait de vous, en son inquiétude,
Quelque objet de tendresse ou de sollicitude;
Car la Mort est jalouse en son terrible amour.

D'abord, ce fut cet art, dont vous étiez ravie,
Qui souleva sa haine; et, dès les premiers temps,
Le ciseau s'échappa de vos doigts défaillans;
Et pour vous consoler de votre muse enfuie,
Emportant les plaisirs, et la joie, et les chants,
La Mort ne vous laissa que la Mélancolie,

Hélas! et plût à Dieu qu'en vous prenant aux arts,
Elle vous eût laissée au moins à l'existence.
La Mort a tout voulu, dans son désir immense,
Et vos moindres pensers, et vos moindres regards;
Et pour vous arracher à la douce influence
De l'amour exhalé vers vous de toutes parts,

Sans pitié pour les pleurs de votre auguste mère,
Pour tant de désespoirs et tant d'afflictions,
Insensible aux sanglots étouffés et profonds
Du roi qui, pour verser une larme de père,
Dérobait en cachette une heure aux nations,
Elle vous a ravie à la douce lumière.

Et sa funeste main, prompte à vous dépouiller,
A dispersé dans l'air les roses que Dieu sème.
Votre sort fut cruel, mais, pour vous consoler,
Vous avez les regrets du peuple qui vous aime;
Et sur chaque débris de votre diadème
Vous pouvez voir d'en haut une larme trembler.

Ces larmes qu'on ne donne ici-bas qu'aux apôtres,
Qui montent vers le ciel une palme à la main,
Ces larmes, prenez-les, car elles sont bien vôtres,
Et de leur pur cristal faites-vous, en chemin,
Un brillant diadème à votre front serein;
Madame, celui-là vaut mieux que tous les autres.

HENRI BLAZE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1839.

« Le sort des minorités est de se réunir pour se faire un peu plus fortes, c'est ce qui a amené la coalition dont nous sommes témoins; coalition la plus singulière qu'on ait encore rencontrée; car, de même qu'on n'avait pas encore vu un gouvernement concilier autant les majorités raisonnables de tous les partis, on n'avait pas vu non plus un gouvernement laissant plus de minorités mécontentes, plus de minorités diverses et contraires; aussi leur a-t-il fallu se pardonner beaucoup de dissemblances, beaucoup d'anciennes invectives, beaucoup de désagréables souvenirs. Les hommes simples, sincères, qui croient qu'on est tenu d'être conséquent, même quand on est parti, n'auraient jamais pensé que de tels contraires pussent aller ensemble; mais les révolutions sont plus fécondes en combinaisons que ne peut l'être l'imagination des gens simples et honnêtes. Les hommes de toutes les opinions qui se rapprochent, s'entendent entre eux pour combattre la tyrannie; ils peuvent avoir fait, pensé, écrit autrefois, tout ce que le temps, les révolutions et la fortune ont voulu; mais grâce entière leur est accordée aux yeux de toutes les religions politiques, si aujourd'hui ils se réunissent dans un *credo* commun, et consentent à répéter ensemble qu'au dehors le gouvernement trahit la France, qu'au dedans il abandonne la cause de la révolution. Ces alliances sont le signe infaillible de l'impuissance des partis; car il faut avoir un grand besoin d'étayer sa faiblesse pour s'unir et s'accorder de telles indulgences. Il faut être bien désespéré pour ne pas craindre de tels contrastes, pour n'en pas être honteux. Chacun de ceux qui s'unissent, en effet, serait-il individuellement vrai, est un mensonge à côté de son voisin. Il n'y en a pas un qui ne soit le démenti de l'autre, la démonstration de sa fausseté. On ne comprend pas qu'ils puissent se regarder les uns les autres. Du

reste, ces alliances ne sont qu'une réciproque duperie; ceux qui croient y gagner, y perdent la considération publique »

Les belles paroles que nous venons de citer sont de M.Thiers. Nous les retrouvons dans l'ouvrage qu'il publia en 1831, sur la monarchie de 1830, et nous les livrons sans commentaires aux membres de la coalition. Dans cet admirable travail, M. Thiers a traité une partie des questions qu'il agite lui-même aujourd'hui à la tribune, et il les a traitées avec tant de supériorité, que nous croyons à propos de le suivre dans la belle défense qu'il faisait alors de la politique extérieure du gouvernement de juillet.

Ce qui se trouve parfaitement prouvé par le beau discours de M. Molé, en réponse à M. Thiers, sur l'affaire de Belgique et sur la question d'Ancône, c'est que la politique du 13 mars, du 11 octobre et des cabinets suivans, en exceptant sur un seul point le cabinet du 22 février, était tout-à-fait conforme à la politique du 15 avril. La dépêche de M. Thiers, lue à la chambre par M. Molé, a été regardée comme une pièce d'une haute importance, et sous un certain point de vue, elle l'est, en effet. Selon les termes mêmes de cette dépêche, le chef du ministère du 22 février envisageait la convention d'Ancône ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs. A ses yeux, c'était un traité. L'exécution lui semblait seulement devoir être différée ou éludée. C'est ce qui résulte évidemment des termes de la dépêche. Or, le traité était formel : la retraite des Autrichiens devait s'opérer simultanément avec celle de nos troupes. Rester après le départ des Autrichiens, c'était les provoquer à envahir de nouveau la Romagne, et à l'occuper indéfiniment; c'était faire ce que la politique de la France devait éviter à tout prix; c'était, pour nous servir d'une belle expression de M. Thiers, qui blâmait, en 1834, une telle pensée, c'était jeter l'Italie sur les baïonnettes autrichiennes, tandis que, selon M. Thiers, l'Italie avait tout à gagner à une situation pacifique. En même temps, M. Thiers, jetait dans la dépêche citée par le président du conseil, les bases d'une politique nouvelle, qui n'était ni celle de M. Casimir Périer, ni celle du ministère du 11 octobre, car celle-là s'appuyait sur la fidélité due aux traités, et elle basait son influence, en Europe, sur le respect des engagemens. En enjoignant à l'ambassadeur de France, à Rome, de déclarer, au besoin, que le fait de la retraite des Autrichiens n'entraînerait pas nécessairement celle de nos propres troupes, le ministre des affaires étrangères du 22 février, entrait, sans nul doute, dans une voie nouvelle, et il changeait la face de la politique de la France. Aussi avons-nous vu avec quel enthousiasme la conclusion de cette dépêche a été accueillie par l'extrême gauche, quand M. Molé l'a portée à la tribune, et, en même temps, avec quelle consternation, mêlée de surprise, M. Guizot s'est hâté de demander la parole pour incidenter sur la communication de cette pièce. Mais M. Guizot aura beau faire, et essayer de détourner la question du fait principal, il reste acquis comme fait politique. La lecture de cette dépêche a comblé de joie M. Mauguin, ainsi que toute l'extrême gauche; et le parti de la pro-

pagande a vu là, ou a feint d'y voir, le triomphe de ses opinions. Il y a huit ans que l'opposition de gauche accuse le gouvernement de juillet de trahir la France, en refusant de porter ses armées partout où un peuple s'insurge, en refusant de violer les traités, et de jeter son épée dans la balance; et voilà que tout à coup elle s'aperçoit que le ministère du 22 février a tenu un jour son langage et a failli entrer, par un bond, dans son système. La reconnaissance de l'extrême gauche a été proportionnée à sa joie; elle a éclaté sans réserve, et M. Thiers a dû être, en secret, bien embarrassé de ces témoignages d'estime; car nous nous refusons à croire encore qu'il soit de ceux qu'il peignait si bien, *et qui sont trop désespérés pour redouter de tels contrastes et ne pas en être honteux.*

M. Thiers, dans la séance qui s'ouvre en ce moment, répondra sans doute, non pas au ministère, mais à l'extrême gauche, qui, lors de la lecture de sa dépêche, lui a donné, des mains de M. Mauguin et de M. Larabit, ces grands apôtres de la propagande, le baptême que M. Guizot recevait, deux jours avant, de M. Odilon Barrot. M. Thiers ne voudra pas sans doute qu'il soit dit qu'un ministre des affaires étrangères, qu'un homme qui a été quelque temps le chef de la diplomatie française, met en question l'exécution des traités. M. Thiers a trop savamment étudié l'histoire de Napoléon et les causes de la chute de sa merveilleuse puissance, pour ne pas savoir que le défaut de fidélité dans les engagemens a joué le plus grand rôle dans cette catastrophe. Quand se forma l'alliance européenne contre Napoléon, le conquérant était debout dans presque toute sa force; il avait, dans la terreur de son nom, dans l'héroïsme de ses armées, dans l'inépuisable ardeur du pays qu'il gouvernait, mille chances de dominer encore la fortune. Il était, en un mot, le plus puissant monarque et le plus habile général de son temps, et plusieurs des puissances qui se liguèrent contre lui, se seraient contentées de l'humble situation que leur avait faite le sort des batailles. Pourquoi donc l'attaqua-t-on en 1812? Pourquoi refusa-t-on de traiter avec lui en 1815? C'est que les puissances avaient appris, à leurs dépens, qu'aux yeux du dominateur de l'Europe, les traités n'étaient, en quelque sorte, que des actes provisoires qu'il croyait pouvoir changer à son gré. Et encore, c'était dans un temps où la guerre et ses chances, si changeantes, semblaient autoriser ces modifications. L'absence de cette religion des traités précipita toutefois la chute de l'empire, qui commença de s'écrouler quand ses soldats occupaient encore toutes les places fortes de l'Europe, et qui tomba après avoir déjà poussé de profondes racines. Voyez maintenant quel spectacle contraire nous a donné la monarchie de juillet, et cette révolution douce et légale, qui naquit en 1830, pour nous servir d'une belle expression de M. Thiers. La France déclara d'abord, comme avait fait en 1790 l'assemblée constituante, qu'elle voulait la paix, et qu'elle ne ferait la guerre ni par esprit de conquête, ni par esprit de propagande. L'Europe ne s'inquiéta pas moins, car on se souvenait de la révolution, de l'empire, et surtout parce que le parti radical

menaçait de s'emparer des affaires. Le ministère du 13 mars et son attitude vis-à-vis les partis, rassurèrent l'Europe; sa politique extérieure acheva de la calmer. Grace aux explications de M. Molé, on sait maintenant ce que fut l'expédition d'Ancône, dirigée à la fois dans l'intérêt de la tranquillité de l'Europe et de la dignité de la France. Le ministère du 15 avril entendrait-il bien ces doubles intérêts, s'il avait déchiré la convention faite par Casimir Périer, et suivi l'esprit de la dépêche du 14 mars 1836? Eh! quoi, ce qui a pu faire la gloire de Casimir Périer, ce qui a été sa force, le respect religieux des engagemens contractés au nom de la France, le ministère actuel ne pourrait l'imiter sans honte et sans faiblesse? Et les reproches qu'on a faits au ministère, au sujet d'Ancône, ne les lui faisait-on pas quelques jours avant au sujet de la Belgique? Voulait-on aussi déchirer le traité des 24 articles, et se trouverait-il aussi dans les cartons du ministère des affaires étrangères quelque dépêche qui recommanderait à notre ambassadeur à Londres, d'exprimer l'opinion que l'acceptation du roi de Hollande ne doit pas entraîner l'adhésion de la France, qui a signé le traité il y a huit ans? Disons-le, cette politique est contraire à celle que nous avons suivie depuis la révolution de juillet, et qui nous a valu l'estime de l'Europe; elle est contraire à tous les antécédens de M. Thiers, et tout le talent de M. Thiers lui-même, s'il avait changé à cet égard, n'en ferait jamais la politique de la France. Mais M. Thiers n'a pas changé. Il dira sans doute aujourd'hui que sa dépêche tendait plutôt à ajourner la question qu'à l'écarter définitivement; il montrera la démarche qu'il commandait comme une manière d'amener des négociations sur une autre base, et il laissera, sans doute, à l'extrême gauche, les frais de son enthousiasme pour un acte qui n'est pas ce qu'elle voudrait en faire. Toutefois, M. Thiers n'échappera pas au reproche qu'on pourra lui faire d'avoir dévié, en cette circonstance, de ses propres sentimens de dignité nationale et de loyauté; car rien n'autorise à méconnaître un engagement, pas même l'intention qu'on aurait d'en contracter un autre. Ce n'est pas nous qui apprendrons à M. Thiers ces belles paroles d'un célèbre négociateur. « Toutes les affaires roulent sur des conventions à qui la vérité peut seule donner de la consistance. Si la droiture manque dans les contrats, la négociation devient un jeu, où aucun avantage ne devient stable, et où il faut recommencer toujours le même manége. La bonne politique et la morale ne font donc qu'une seule science, et l'on peut dire que ce qui est bon en morale, en politique l'est deux fois. »

Nous avons commencé en citant un passage d'un écrit de M. Thiers. Ce fragment explique mieux que nous ne le pourrions faire la situation où se trouvent les hommes de talent qui figurent dans la coalition. Ils sont les uns pour les autres des *démentis*, et chacun d'eux est individuellement un mensonge auprès de son voisin. Nous ne voulons pas aller plus loin que n'a été M. Thiers, et nous nous refusons à admettre que ces hommes puissent être aussi des démentis à eux-mêmes et à leur propre passé. Les explications du

ministère nous ont prouvé que sa politique n'est pas contraire à celle du 13 mars et du 11 octobre; que ses actes extérieurs surtout sont la conséquence naturelle, forcée de cette politique. D'où vient donc que M. Thiers, qui approuvait si éloquemment cette politique, dans ces actes même, vient les combattre aujourd'hui? Mais nous l'avons dit, M. Thiers ne les combat pas en réalité. Il paie avec embarras un tribut à une coalition dont il sent déjà le poids, et dont il avait si bien défini d'avance les inconvéniens, quand il les résumait par ce terrible mot : *déconsidération publique*. Aussi M. Thiers n'ira pas loin dans cette voie, nous le croyons. Au nombre des facultés dont il est doué, et qui manquent à M. Guizot, M. Thiers a celle de s'arrêter à point. Il a déjà grandement modifié la forme de ses paroles et la nature de ses argumens depuis le vote des deux premiers paragraphes de l'adresse, où quelques paroles blessantes étaient tombées de sa bouche contre des hommes honorables, qui remplissent un noble devoir, paroles bien injustes, puisqu'elles s'adressaient à une majorité qui ne compte pas un candidat aux portefeuilles, et qui ne renferme pas vingt fonctionnaires publics, tandis que, dans la coalition, plus de cinquante fonctionnaires trahissent, dans les ténébreux mystères du scrutin secret, le gouvernement dont ils reçoivent un salaire. Il n'importe? M. Thiers, inspiré peut-être par le salutaire exemple de la violence de M. Guizot, s'est modéré, et nous ne doutons pas que si la majorité de la chambre persiste dans sa noble ténacité, M. Thiers ne revienne bientôt tout-à-fait à lui-même, à ce qu'il était quand il résumait, dans quelques aperçus que nous allons lui rappeler, la politique qui a le mieux réussi à la France.

En 1831, M. Thiers était déjà fatigué des déclamations auxquelles se livraient les partis qui le soutiennent aujourd'hui. « Il est aisé, s'écriait-il, de ramener les cœurs, de fausser les esprits, en parlant des malheureux Polonais, des malheureux Italiens, des malheureux Belges, livrés à la sainte-alliance; mais que les gens à qui les déclamations plaisent moins que les faits, examinent et jugent, disait-il, et ils verront ce qu'il y a de réel dans cet amas immense de déclamations obstinément répétées, après avoir été mille fois repoussées à la tribune et dans les journaux. » Et M. Thiers, pour en venir aux faits, en citait un bien concluant, et disait : « Les puissances qui, pour en finir avec nous, ont détruit le royaume des Pays-Bas, et ont causé au roi Guillaume tous les déplaisirs qu'on sait, n'avaient certainement pas envie de nous faire la guerre. » Aux yeux de M. Thiers, les traités de 1815 étaient une nécessité, et il eût été *maladroit* de les déchirer. Or, ce que nous n'avons pas fait pour les traités de 1815, dont la rupture nous donnait au moins l'éventualité d'une limite sur le Rhin, le ferions-nous pour la convention du 16 avril 1832? Refuserions-nous de rendre Ancône, qui ne nous appartient pas, quand nous avons refusé de nous emparer des provinces rhénanes qui nous ont appartenu et qui sont plus à notre convenance? On a cité à la tribune le mot de Napoléon qui écrivait de Milan que la ville d'Ancône devait rester

à la France, à la paix générale, car c'était un poste qui nous convenait; mais Napoléon était alors à la veille de faire des traités, puis qu'il était en guerre, et c'était au moins par un traité qu'il voulait s'assurer d'Ancône. Ici, au contraire, les traités nous ordonnent de l'évacuer. En pleine paix, nous voudrions violer les traités, et faire plus que Napoléon, nous assurer par la force une place qu'il voulait se réserver par une convention qui était à faire quand il était à la tête d'une armée, au cœur de l'Italie! M. Thiers ou M. Molé exécuteraient, du fond de leur cabinet, la pensée que Napoléon concevait dans son quartier-général de Milan, et l'Europe assisterait à cette opération et nous laisserait faire! Qui pourrait le penser? On dira, comme M. Mauguin et M. Larabit : « C'est la guerre! » La guerre est une nécessité à laquelle peut se résoudre de bonne grace un peuple qui a trois millions d'hommes à envoyer sous ses drapeaux, et dont les finances sont dans un état prospère; mais c'est une guerre juste qu'il faut faire dans le siècle où nous sommes, quand on est à la tête d'une nation qui demande compte de tout, autrement on pourrait manquer de la force morale qui donne la victoire. On a même vu, du temps de l'empire, que cent victoires ne suffisent pas à qui manque de parole, et que la force matérielle n'est pas tout, même quand le chef qui commande se nomme Napoléon! Il ne s'agit donc pas de discuter si Ancône est un bon poste, si le mont qui le domine est fortifié ou non, si le port est assez profond pour des frégates, s'il vaut mieux de dominer par un poste militaire l'Adriatique ou la Méditerranée; il s'agit de savoir si la convention du 16 avril a été signée par la France, et en quels termes elle réglait les conditions de l'occupation. Or, c'est le seul point qui n'ait pas été discuté par l'opposition, ce nous semble. Il est vrai que tous les autres l'ont été. Mais c'est en vain que les généraux Lamy et Bugeaud, que les officiers qui ont pris part à l'expédition, sont d'accord pour déclarer que la situation d'Ancône et le peu de forces que nous y avions nous exposaient à un échec. Aujourd'hui encore, le général Gazan, qui a ramené nos troupes, disait, à qui voulait l'entendre, que, sur trois canons trouvés à Ancône, un seul n'était pas hors de service, et qu'à peine pouvait-on s'en servir sans péril pour les artilleurs aux anniversaires des journées de juillet. Le général Cubières ajoute des détails encore plus concluans. L'opposition ne s'écrie pas moins que la position d'Ancône est admirable, et qu'il fallait, à tout prix, la conserver. A ce compte, pourquoi ne pas s'emparer de Rome et du fort Saint-Ange? S'il ne s'agit que de conquêtes, il y a de meilleures places qu'Ancône; si, au contraire, il est question d'accomplir les traités, peu importe l'excellence du port d'Ancône et sa position. Le devoir et l'honneur nous obligeaient à l'évacuer dès que les Autrichiens évacueraient la Romagne.

Il est donc bien établi que, rester à Ancône, c'était refuser d'exécuter les traités, et la non-exécution des traités qu'on a faits, c'est la guerre. Or, veut-on faire la guerre pour Ancône? M. Thiers lui-même le veut-il? Voici ce qu'il disait en 1831 : « Le roi Guillaume expulsé des Pays-Bas, la Prusse

ou la confédération germanique pouvaient seules rétablir la question par leurs armes. A cela, nous avons répondu que si on entrait en Belgique, nous y entrions. C'est que nous ne devions risquer la guerre générale que pour les Belges. Pour tout ce qui est compris entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, nous devons nous montrer inflexibles, nous devons défendre toute cette portion du continent comme la France elle-même. » — Et M Thiers voudrait qu'on *risquât* la guerre pour une place forte qui est, dans l'Adriatique, à deux ou trois zônes du rayon qu'il traçait ! Ce seul mot de M. Thiers dit tout sur l'affaire d'Ancône.

Qu'on ne suppose pas au moins que M. Thiers, qui voulait qu'on risquât la guerre pour les Belges, voulût étendre leurs limites actuelles. Ces limites lui semblaient très suffisantes, et l'énumération suivante des avantages accordés par les puissances à la Belgique en fait foi. « Il fallait donner des frontières à la Belgique, dit M. Thiers. On a obtenu pour elle celles de 1790, mais avec des avantages qu'elle n'avait pas. Elle échange une portion du Limbourg contre des enclaves que la Hollande possédait; elle a perdu une petite portion du Luxembourg, mais elle a, de plus qu'en 1790, la province de Liége, Philippeville et Marienbourg. Elle a la liberté de l'Escaut; elle a la libre navigation des fleuves et des canaux de la Hollande. Elle peut en ouvrir de nouveaux sur le territoire de cette nation. Elle a Anvers au lieu de Maëstricht, c'est-à-dire du commerce au lieu de moyens de guerre. Elle supporte un tiers de la dette néerlandaise, en représentation de la dette austro-belge, antérieure à 1789, de la dette franco-belge, comprenant le temps de la réunion à la France, en représentation, enfin, de la part qu'elle devait prendre dans la dette contractée depuis 1815 par le royaume des Pays-Bas. Ces trois parts n'égalent pas sans doute le tiers qu'elle supporte, mais les avantages commerciaux qu'on lui a cédés présentent une surabondante compensation. « La Hollande perd le Luxembourg, qui lui avait été donné en échange des principautés héréditaires de Dietz, Dillembourg, Hadamar, Siégen. Elle voit lui échapper l'immense monopole de l'Escaut; enfin, on lui ravit cette Belgique qui, en 1815, avait été une consolation du cap de Bonne-Espérance et de tant de colonies perdues. A-t-on été bien injuste, bien dur envers les Belges, bien partial pour Guillaume? »

« Ainsi, en récapitulant ce que la Belgique et nous avons gagné, nous dirons que la Belgique a gagné :

« D'être détachée de la Hollande; reconnue; constituée mieux qu'en 1790; pourvue de routes, de communications, d'avantages commerciaux; rendue neutre, ce qui veut dire garantie de la guerre ou secourue forcément par la France, l'un ou l'autre infailliblement; pourvue d'un roi qui la chérit déjà, et qui est la seule personne devenue populaire dans ce pays depuis un an et demi; appelée enfin à un bel avenir.

« Nous dirons que la France a gagné :

« D'abord, tout ce qu'a gagné son alliée; ensuite, la destruction du royaume

des Pays-Bas, qui était une redoutable hostilité contre elle, une vaste *tête de pont*, comme on a dit; le remplacement de ce royaume par un état neutre qui la couvre, ou bien devient un allié utile, et lui permet de s'étendre jusqu'à la Meuse; la destruction des places qui lui étaient inutiles, puisqu'elle possède déjà deux rangs de places sur cette frontière, et qui ne pouvaient être bonnes qu'à d'autres qu'à elle; par suite, un mouvement rétrograde, pour le système anti-français, de Mons et Tournay jusqu'à Maëstricht; enfin, la consécration d'une révolution.

« Il nous semble que de tels résultats, sans guerre, sont une des plus grandes nouveautés de la diplomatie; que le cabinet, qui a su les obtenir, n'a manqué ni de force ni d'habileté, et que les puissances qui les ont accordés n'étaient pas conjurées contre la France, résolues à sa perte. Leur noble modération était un retour dû à la noble modération de la France. »

Nous ne nous lassons pas de citer les belles paroles de M. Thiers, parce qu'elles le placent sous son véritable jour, avec le sens parfait qu'il a toujours montré jusqu'à ces derniers temps, où quelques fausses lueurs de passion l'ont égaré momentanément dans sa route. Ces paroles éclairent aussi la situation politique actuelle, et elles pourraient répondre à chaque paragraphe du projet d'adresse, depuis le début jusqu'à ce passage qui s'applique directement à l'amendement introduit en faveur de la Pologne : « Nous ne pouvons invoquer le droit de non-intervention en faveur de la Pologne. La Russie aurait bravé, pour la Pologne, tout, même une guerre faite par Napoléon avec six cent mille hommes. C'était pour elle une question de vie ou de mort. Perdre la Pologne, c'eût été pour elle rétrograder de quatre règnes. Ce que la France a dit et pu, c'est d'offrir sa médiation, c'est-à-dire de faire des démarches, que l'Angleterre, tout aussi généreuse que d'autres, n'a pas voulu imiter, parce quelle n'aime pas les choses inutiles... Tout ce que nous entendons chaque jour là-dessus ne prouve, chez ceux qui le disent, ni plus de zèle, ni plus de sympathie pour les Polonais, que le gouvernement n'en éprouve. C'est tout simplement un emploi fait des malheurs des autres, pour attaquer, calomnier, déconsidérer un gouvernement qu'on déteste. »

On remarquera ici qu'il y a toujours abondance de faits et de raisonnemens dans les écrits de M. Thiers. Dans ce passage, l'honorable écrivain répond victorieusement à la coalition, qui accuse le gouvernement d'avoir laissé relâcher nos liens avec l'Angleterre, et qui fonde cette accusation sur l'abandon où nous laisserait lord Palmerston dans nos négociations relatives à la délimitation territoriale de la Belgique. L'Angleterre, se plaçant à un autre point de vue, a sans doute jugé qu'elle ferait *une chose inutile* en se joignant dans cette circonstance au gouvernement français. Et en cela, elle a fait seulement ce qu'elle faisait quand elle refusait de suivre, dans ses offres de médiation, le gouvernement que soutenait alors M. Thiers. L'alliance anglaise est-elle rompue pour cela? A-t-elle été rompue, quand il s'agissait de la Pologne? La conservation de la Pologne, comme nation, in-

téressait cependant bien vivement la France. C'était un boulevart lointain, il est vrai, mais sûr, contre une des grandes puissances du Nord. Et il ne s'agissait cependant que d'une simple offre de médiation, tandis que dans les négociations relatives à la Belgique, l'Angleterre peut craindre, en appuyant trop la France, non pas de fortifier le boulevart que nous trouvons de ce côté contre l'Allemagne, mais de nous créer, pour un avenir incertain, une magnifique position maritime à Anvers, à Flessingue et à Ostende.

Mais M. Thiers a été plus loin dans son écrit. Il a renié, condamné la politique qui risquerait une conflagration pour les états de l'Italie autres que le Piémont. Le principe de non-intervention, établi par M. Molé, ne l'oublions pas, et pratiqué par lui dans toutes ses conséquences telles que les admet M. Thiers lui-même, ce principe ne peut, selon M. Thiers, s'appliquer au monde entier; car alors, dit-il, il faudrait prendre les armes pour la moindre peuplade, depuis les Alpes jusqu'à l'Oural. On ne peut l'appliquer qu'à certains états, à ceux dont les intérêts sont communs avec les nôtres, et il ne doit s'étendre qu'aux pays compris dans notre rayon de défense, c'est-à-dire la Belgique, la Suisse et le Piémont. Il n'est donc pas question de la Romagne! — « Si la France eût fait autrement, dit M. Thiers, outre qu'elle prenait envers tous les peuples le fol engagement que nous venons de dire, elle acceptait la guerre contre l'Autriche, c'est-à-dire contre l'Europe, pour deux provinces italiennes; elle faisait pour ces provinces ce qu'elle n'avait pas voulu faire pour se donner la Belgique; elle changeait, pour les intérêts des autres, un système de paix qu'elle n'avait pas changé pour ses propres intérêts; en se compromettant, elle jouait la liberté du monde pour la liberté de quelques cités italiennes. Ou les raisons qu'elle avait eues de renoncer au Rhin étaient insuffisantes, ou, si elles étaient suffisantes, elles devaient lui interdire de marcher aux Alpes, bien entendu, la Suisse et le Piémont restant intacts.

« Engager l'Autriche à se retirer, lui interdire de séjourner dans ces provinces, engager Rome à adoucir, à améliorer leur sort, était tout ce qu'on pouvait: sinon, on entreprenait une croisade universelle. La France avait tout risqué pour la Belgique, elle aurait tout risqué pour le Piémont; elle ne le devait pas, elle ne le pouvait pas pour Modène et Bologne.

« Une autre question s'élevait d'ailleurs, question effrayante, celle de la papauté. L'insurrection réussissant, la papauté était obligée de s'enfuir et de prendre la route de Vienne, car nous n'étions pas là pour lui faire prendre celle de Savone ou de Paris. Or, nous le demandons, on sait ce que la papauté a fait à Paris! Qu'eût-elle fait établie à Vienne? Figurez-vous le pape à Vienne, tenant dans ses mains les consciences dévotes du midi et de l'ouest de la France! C'était la guerre religieuse, jointe à la guerre territoriale et politique. C'étaient trois questions à la fois. »

Il nous semble qu'après les deux excellens discours de M. Molé sur l'affaire d'Ancône, et l'excellent écrit de M. Thiers, il ne reste plus rien à ajouter sur

cette question. Il est évident que la seule conduite à tenir, était celle que le gouvernement a tenue, et qu'il n'y a qu'aux partisans de la guerre à tout prix que cette conduite peut sembler condamnable. Il faut bien que le ministère se résigne à se passer des suffrages de l'extrême gauche! M. Thiers, s'il revient au pouvoir, sera bien obligé de renoncer à son tour à la douce satisfaction d'entendre les applaudissemens de cette partie de la chambre, car, une fois aux affaires, il n'aura pas d'autres principes politiques que ceux qu'il a déjà eus. Répondrons-nous maintenant à l'incident élevé par M. Guizot? M. Molé était-il dans son droit en portant à la tribune une dépêche dont il n'avait eu connaissance que postérieurement à sa venue dans le sein de la commission? n'est-ce pas une attaque puérile, et bien puérile, quand elle est jetée à travers une discussion de principes aussi grave. Une feuille de la coalition élève un reproche qui a une apparence plus sérieuse. Elle dit que le ministère n'avait pas le droit de communiquer des pièces relatives à une négociation pendante. C'est aussi le principe qui a dirigé le ministère en répondant sur les affaires de Belgique. Il a montré une réserve et une discrétion dont il n'avait pas reçu lui-même l'exemple de ses prédécesseurs. Quant à l'évacuation d'Ancône, elle est effectuée; nos soldats sont rentrés en France, et le gouvernement, en défendant ses actes, n'a usé que du droit légitime de la défense.

Il est vrai qu'il serait bien plus commode, pour la coalition, d'obtenir du gouvernement qu'il se lie lui-même les mains, et ensuite de lui livrer bataille: et quelle bataille! Nous avons encore entendu dire qu'en communiquant les dépêches ministérielles, on portait atteinte à la considération et à l'influence des anciens ministres, et qu'on leur préparait, pour l'époque de leur retour, un rôle bien difficile. Quand les anciens ministres cesseront de se ruer sur le pouvoir qui leur échappe, quand ils ne contracteront pas alliance avec des opinions qu'ils ont réprouvées, quand leurs amis ne viendront plus à la tribune fouiller des écrits publiés il y a plus de trente ans, lorsqu'il n'y avait pas de gouvernement représentatif en France, les nécessités de la défense seront moins dures. Mais, en attendant, nous demandons à tous les hommes de bonne foi, si le ministère n'a pas subi, avec une dignité et une modération sans exemple, tous les outrages, toutes les injures de la coalition. Est-ce donc la traiter bien cruellement que de lui opposer les actes de ses chefs? Et ceux qui applaudissaient dans la chambre, à la lecture de la dépêche de M. Thiers, sont-ils bien venus à se plaindre de la publicité qui lui a été donnée? Ce serait bien le cas de s'écrier avec M. Thiers: Il n'y a pas un de vous qui ne soit le démenti de l'autre, et votre coalition n'est qu'une réciproque duperie!

Quant aux députés légitimistes, guidés par M. Berryer, nous ne trouverions pas de terme pour exprimer les sentimens que nous ferait éprouver leur conduite, s'il était vrai, comme ils le déclarent aujourd'hui, dans leur feuille officielle, qu'ils aient résolu de voter pour l'adresse sans amendement,

et *tous* avec l'opposition. Ainsi M. Berryer et ses amis voteraient en faveur de la révolution de Pologne, contre le saint-père, pour le maintien du drapeau tricolore à Ancône, contre don Carlos, en faveur de la reine Christine et de son gouvernement, en un mot, ils voteraient contre les alliances et les appuis de la restauration, contre le chef de l'église catholique et contre la légitimité! Suivez mon panache blanc, disait Henri IV, vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur! Les députés légitimistes feraient prendre aujourd'hui au drapeau sans tache une singulière route, et le parti royaliste, si religieux, si moral, nous permettrait alors de lui remontrer qu'il est étrangement représenté à la chambre. Et, cependant, on pourrait encore dire à la louange des députés légitimistes, qu'ils marchent à front découvert, sur la route d'où ils ont banni les scrupules de conscience; mais les fonctionnaires qui serrent la main des ministres, en cachant dans une des leurs la boule noire qu'ils vont jeter au fond de l'urne, que dire de ceux-là, et comment les nommer!

P. S. Le vote sur le paragraphe relatif à Ancône, qui vient d'avoir lieu, nous apprend que la chambre a refusé de s'associer à la politique de l'opposition, qui consiste à méconnaître les traités. Ce vote est d'une haute importance. Il répare d'imprudens écrits, de dangereuses paroles, et il maintient à la France le rang qu'elle a acquis dans l'estime de l'Europe, depuis la révolution de 1830. Grace à ce vote, la France, toujours forte, reste loyale et fidèle à ses engagemens. En s'associant pour maintenir ainsi la politique du 13 mars, la chambre et le ministère ont également mérité la reconnaissance du pays.

V. DE MARS.